



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

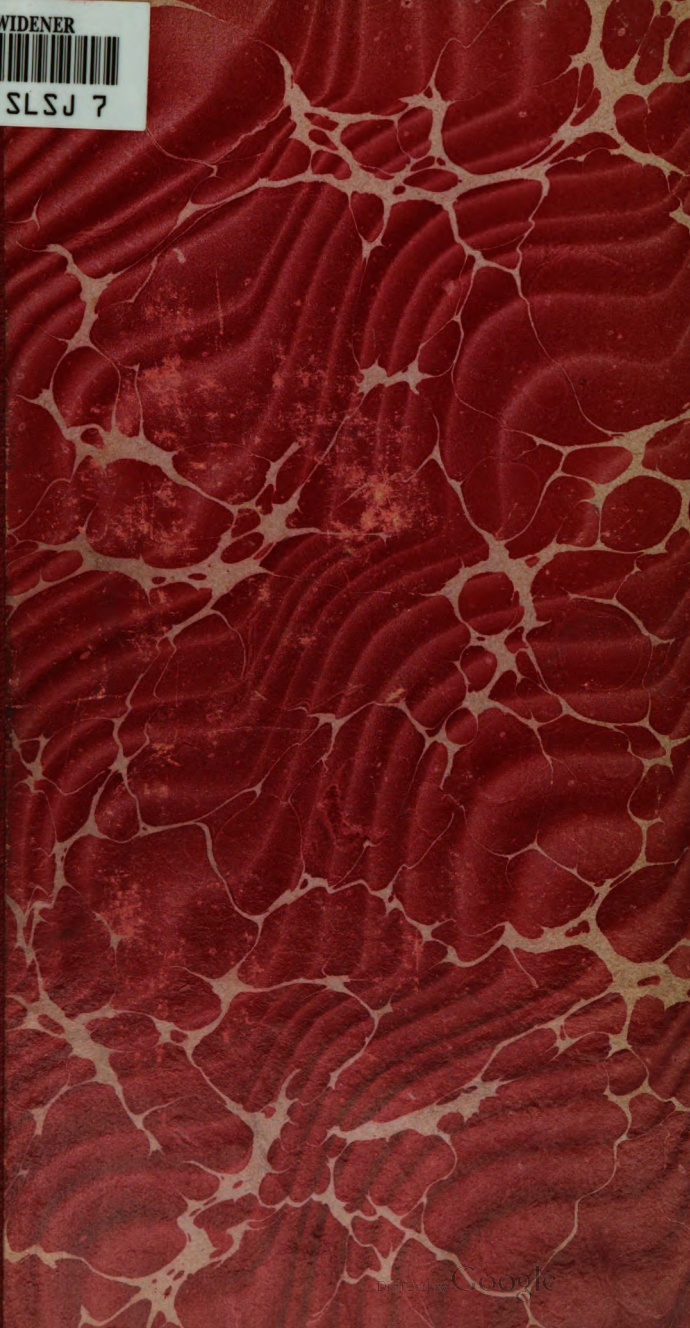
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER



HN SLSJ 7



Pfr
136
6

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT

CLASS OF 1828



N^o 40

Septième cahier

du 5 avril 1900

Cahiers de la Quinzaine

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DU MOIS

PARIS

19, rue des Fossés-Saint-Jacques

~~Soc 713.4~~



✓
P Fr. 136.6

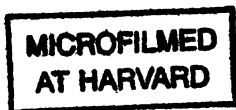
Minot Jured

✓ Ces cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

Pour élargir la propagande, nous avons réduit le prix de l'abonnement annuel à huit francs, prix considérablement inférieur au prix de revient (1). Tous les abonnements sont valables pour cette année d'essai, du 5 janvier au 20 décembre inclus, — soit pour 24 cahiers environ. Les abonnements sont payables au besoin en plusieurs fois.

Nous servons dès à présent 216 abonnements gratuits à 216 destinataires, dont au moins 156 instituteurs et institutrices, destinataires dont les noms et adresses nous ont été donnés soit par nos correspondants, soit par les « Journaux pour tous », œuvre à laquelle collaborent déjà la plupart de nos lecteurs, et dont nous les entretiendrons longuement dans un de nos prochains cahiers.

(1) Plusieurs de nos correspondants, ne voulant rien devoir, financièrement parlant, à l'institution des cahiers, nous ont demandé quel était ce prix de revient. Autant que nous pouvons le prévoir, ne sachant pas quelle sera l'épaisseur des cahiers successifs, nous l'évaluons environ à vingt francs : nous entendons par là que si nous attribuons à chacun de nos abonnements gratuits, supposés tous payés d'ailleurs, une recette égale à huit francs, nous devons attribuer à chacun de nos abonnements non gratuits, supposés tous fermes, une recette égale à vingt francs pour que les cahiers vivent sans avoir besoin des souscriptions.



ANNONCE AU PROVINCIAL

Mon ami,

Nous commençons à donner aujourd'hui le second roman de nos amis Jérôme et Jean Tharaud. Ce roman ne sera pas le seul que nous publierons. Il ne sera pas le dernier que nous publierons de ces auteurs.

Pourquoi nous publions des romans dans ces cahiers : c'est une question générale et qui tient à l'institution même. Aussitôt que nous pourrons présenter en quelque détail comment et pourquoi nous sommes institués, nous présenterons inclus les raisons pour quoi nous donnons des romans.

Des mêmes Jérôme et Jean Tharaud nous avons lu un premier roman, *le Coltineur débile*, écrit à Paris dans l'hiver au commencement de 1898 et fini d'imprimer en août de la même année. C'est un beau volume carré, du format du *Mouvement* et des *Cahiers*, de 116 pages imprimées gros, édité par Georges Bellais, 17, rue Cujas. Il s'en est donné au moins cinquante exemplaires, et il s'en est vendu je pense au moins cent cinquante exemplaires, marqués un franc. Les exemplaires qui demeuraient furent accueillis par et dans la Société nouvelle de librairie et d'édition.

Ce *Coltineur débile* ne réussit pas beaucoup auprès de certains scientifiques et de plusieurs hommes sérieux. Pourquoi, nous en causerons plus tard, quand tu auras lu *la lumière*. Nous essaierons alors de savoir si

ces hommes sérieux, scientifiques et difficiles avaient raison ou tort. Je crois qu'ils n'avaient pas raison. Mais au moins savaient-ils ce qu'ils pensaient, au moins étaient-ils sincères. Je ne le fus pas. Comme en ce temps je fréquentais fidèlement avec eux, et comme j'étais lâche par amitié, par méthode, par camaraderie, par commodité, par accoutumance et par complaisance fidèle, non seulement je laissais dire devant moi des sévérités où je ne consentais pas intérieurement, de ce *Coltineur* et de plusieurs œuvres et de plusieurs hommes et de plusieurs sujets, mais je crois que plusieurs fois j'y acquiesçai verbalement.

Faiblesse dont je fais réparation ici.

TOUJOURS DE LA GRIPPE

Le docteur le premier se rappela que son métier n'était pas de rester sous l'impression des témoignages les plus beaux, mais de les analyser du mieux qu'il pouvait, et de les critiquer.

— Nous n'aurons pas la présomption, mon ami, d'interpréter cette histoire. Vous l'avez parfaitement entendue. Elle vous donne incomplètement raison. Elle me donne raison complémentaiement.

— Avant de nous partager, docteur, les morceaux incomplets ou complémentaires de cette histoire, si vous osez le faire encore, permettez-moi.

— Je vous permets.

— A mesure que vous avez avancé dans la narration que nous devons à la piété fraternelle et sévère de madame Perier, j'ai connu en moi un double sentiment, deux sentiments voisins non conciliables d'abord. Je m'apercevais que ces faits m'étaient nouveaux. Je reconnaisais que ces faits m'étaient connus.

Je m'apercevais que ces faits m'étaient vraiment nouveaux. J'avais pourtant lu, ou du moins j'avais parcouru, au temps que j'étais écolier, ce long texte imprimé fin, menu et dense, durant que je préparais des examens indispensables et des concours utiles. Mais la narration n'était pas entrée dans ma mémoire profonde.

— Cela n'est pas étonnant, mon ami.

— Cela n'est pas étonnant. Les concours, et les examens que nous devons subir et où nous contribuons à envenimer l'antique émulation, toutes les rivalités d'en-

fance, toutes les compétitions scolaires où nous nous faisons les complices de la vieille concurrence donnent malgré nous à tout le travail que nous faisons pour les préparer non seulement un caractère superficiel, mais je ne sais quoi d'hostile et d'étranger, de pernicieux, de mauvais, de malin, de malsain. Les auteurs ne sont plus les mêmes, et il y a toujours quelque hésitation quand Blaise Pascal est un auteur du programme. Cette incommunication est aussi un empêchement grave à tout enseignement, primaire, secondaire, ou supérieur. Je me rappelle fort bien que tout au long de mes études je me suis réservé la plupart de mes auteurs pour quand je pourrais les lire d'homme à homme, sincèrement. Nous venons de le faire, en première lecture, pour quelques passages d'une histoire qui est en effet une introduction naturelle aux *Pensées*. Pourrons-nous faire un jour les lectures suivantes, les deuxième, troisième et suivantes lectures, toujours plus approfondies. Feronous jamais quelque lecture qui soit définitive.

— Je ne pense pas que jamais nos lectures soient finales. Et d'abord savons-nous ce que c'est que lire, et bien lire, et lire mal ?

— Je ne le sais ; mais je sais qu'alors je ne lisais pas bien mes auteurs, que je me les réservais, et qu'à présent, quand j'ai le temps, je les lis mieux. Mais ce n'était pas cela, docteur, qui me frappait le plus pendant que je vous écoutais. En ces faits, qui m'étaient nouveaux, je reconnaissais profondément les événements anciens qui avaient obscurément frappé mon enfance contemporaine. L'histoire du grand Blaise et l'histoire de la pauvre dame innocente et vieillie en dévotion, que je me suis permis de vous conter, c'est à bien

peu près la même histoire. Admettez que pour un instant je réserve les éléments de cette histoire que je crois afférents à vos interrogations. Admettez que je laisse les détails. Dans l'ensemble cette histoire est la même. La pauvre dame à la fluxion de poitrine, émerveillement des femmes qui allaient laver la lessive, édification des vieilles dévotes aigres, illustration des campagnes et du faubourg, scandale des esprits faciles, tout ignorante qu'elle était, bourgeoise, vieille, pauvre d'esprit, laide sans doute, insignifiante, insane si vous le voulez, provinciale ignorée au fond d'un faubourg de province, la pauvre dame « entortillée par les curés », comme on disait, n'en avait pas moins toutes les passions, tous les sentiments et presque toutes les pensées d'un Pascal. Vraiment ils étaient les mêmes fidèles. Docteur je me demande si là n'est pas toute la force de la communion chrétienne, et en particulier de la communion catholique. La malheureuse fidèle avait la même foi, les mêmes élancements, la même charité, les mêmes sacrements. Elle aussi reçut enfin celui qu'elle avait tant désiré, qu'elle avait désiré de même. Et sans jouer immoralement avec les assimilations, je me demande si une ou plusieurs communions socialistes semblables ne seraient pas puissamment efficaces pour préparer la révolution de la santé.

— Je vous entends peu, et mal.

— Je vous propose là, docteur, des imaginations mal préparées. Je vous les représenterai plus tard. Mais voici, tout simplement, ce que je voulais dire : je constatais ou croyais constater que l'étroite parenté des sentiments chrétiens de ceux que nous nommons les grands aux sentiments chrétiens de ceux que nous nom-

mons les humbles donnait une force redoutable à la religion que nous avons renoncée; ainsi je désirais qu'une étroite parenté s'établît ou demeurât des sentiments socialistes de ceux que nous nommons les savants aux sentiments socialistes de ceux que nous nommons les simples citoyens. Je compte beaucoup sur certaines idées simples. Je compte beaucoup sur la diffusion, par l'enseignement, des idées simples révolutionnaires. J'espère que la révolution se fera surtout par l'universelle adhésion libre, l'universelle conversion libre à quelques idées simples moralistes socialistes. C'est pourquoi l'on m'a quelquefois dénommé obscurantiste, ou ignorantiste.

— Laissons ces misères. Moi non plus je ne crois pas que le socialisme soit aussi *malin* qu'on nous le fait souvent. Laissons pour aujourd'hui ces débats. Vous avez pu distinguer dans la narration dont je vous ai vraiment donné connaissance deux tendances chrétiennes, et deux méthodes qui se composent. Première méthode : le malade soigne son corps, travaille à la guérison de son corps de son mieux, pour des raisons que nous allons donner. Mais comme cette première méthode est la seule qui nous importe aujourd'hui, nous allons d'abord éliminer la seconde. Seconde méthode : le malade s'aperçoit que les soins donnés à son corps ou que l'atténuation de la souffrance naturelle constitue un plaisir des sens, ou simplement, si vous le voulez bien, le malade, au lieu de considérer les soins et les remèdes comme étant nécessaires à la guérison, les considère comme étant un plaisir des sens; alors, par esprit de pénitence, ou bien il se prive de certains soins, ou bien, ce qui pour nous revient au même, il se donne

DE LA GRIPPE

certaines sévérités qui atténuent, balancent, ou surpassent l'effet des remèdes et des soins. Nous laisserons pour aujourd'hui la pénitence. Mais nous ne négligerons pas la première méthode. Selon cette méthode le chrétien donne aussi bien que vous tous ses soins à la santé de son corps. Dieu l'a créé. Dieu l'a mis au monde. Dieu le tient au monde. Dieu le rappellera du monde. Quand il a voulu. Comme il veut. Quand il voudra. La vie humaine est en un sens un dépôt. Elle est en un sens une épreuve. Elle est en un sens un exil, une résidence de captivité :

*Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.*

La terre est un lieu de punition. Le chrétien est un dépositaire. Il est un éprouvé. Il est un exilé, un puni, un condamné à temps. Il peut devenir un condamné à perpétuité, un damné à éternité, un réprouvé. Il n'est pas le maître de l'heure. Il n'y a aucune hésitation sur ce point : que l'Église, commandant pour Dieu, interprétant le commandement de Dieu, la cinquième loi, *Tu ne tueras pas*, interdit le suicide. Or négliger la santé de son corps c'est exactement commettre un suicide partiel, un suicide préparatoire, un commencement d'exécution de suicide. C'est avancer l'heure du compte rendu, la fin de l'épreuve, le retour de l'exil, avancer le *nostos* toujours convoité ; c'est diminuer le temps de la punition, avancer l'heure de la libération. C'est faire intervenir quelque misérable fantaisie humaine au cœur du décret divin. C'est empiéter sur la puissance du Créateur. C'est commettre un sacrilège et tomber en péché mortel. Si votre pauvre dame a vraiment contribué à sa propre

mort, j'ai grand peur que, tout de suite après, son Dieu ne l'ait fort mal reçue.

— Vous citez du grec, docteur, non moins abondamment que le citoyen Lafargue.

— Le citoyen Lafargue est un savant homme et je ne suis pas surpris que tous les intellectuels ensemble aient conjuré de lui envier son érudition universelle, ne pouvant la lui ravir. Dans les *Recherches* qu'il a faites sur l'*Origine de l'Idée de Justice*, et qu'il a bien voulu donner à insérer à la *Revue socialiste*, et que nous avons ainsi connues en juillet 1899, il nous a dévoilé une loyauté intellectuelle non moins impeccable que celle qui transparait au *Manifeste* contemporain. Mais ce que les regards les mieux avertis ne sauraient voir au *Manifeste*, qu'il rédigea pour un tiers, les regards les moins intellectuels sont forcés de le constater dans les *Recherches*, que sans doute il rédigea pour les trois tiers. Je veux parler ici de cette incomparable érudition, de ce savoir universel. On dirait déjà une exposition, avant celle qui vient. L'auteur connaît le sauvage et le barbare; il connaît les Peaux-Rouges d'après l'historien américain Adairs; il connaît le Fingien; les femmes slaves de Dalmatie; le proverbe afghan; le Dieu sémite; les Moabites; les Hamonites; l'Hébreu comme le Scandinave; les Érinnies de la Mythologie grecque; le chœur de la grandiose trilogie d'Eschyle, criant à Oreste; Achille, Patrocle, Agamemnon, les Achéens, Hector et Troie; Clytemnestre; encore les Érinnies et le ténébreux Érèbe; encore les Érinnies d'Eschyle, et Oreste; et l'Attique; et le Dieu sémite et la poétique imagination des Grecs...

— Arrêtez-vous, docteur, je vous en supplie!

— J'en ai encore vingt-trois pages, monsieur !

— Ayez pitié d'un malade !

— J'aurai pitié. Ce que je vous ai dit, et qui était si long, tenait en deux pages. Ne croyez pas, mon ami, que jamais M. Alfred Picard, le commissaire général, fera tenir l'univers en aussi peu de place. Et ne croyez pas non plus que jamais M. Pierre Larousse, d'heureuse mémoire, distribuant la science humaine au hasard des alphabets, ait aussi rapidement passé des pôles à l'équateur. Que ne puis-je continuer mes citations de ces citations. Vous auriez entendu Vico en sa *Scienza nuova* ; vous auriez entendu Aristote et connu le Verbe, et vous auriez connu les Hecatonchyres de la Mythologie grecque, et Fison et Howitt, ces consciencieux et intelligents observateurs des mœurs australiennes, et le *wehrgeld*, et Sir G. Grey, la Dalmatie, les Scandinaves et les Eddas, Jésus-Christ, Saint-Paul et les Apôtres. Je passe Lord Carnarvon, *Reminiscences of Athens and Morea*, et Sir Gardner Wilkinson, *Dalmatia and Montenegro*, et les ordonnances d'Édouard premier d'Angleterre, et Caïn, chassé de son clan après le meurtre d'Abel, dans la *Genèse* (iv, 13, 14). Je passe l'Australien, et Fraser ; et les mânes d'Achille, et Polyxène, la sœur de Pâris ; et Darwin rapportant dans son *Voyage d'un naturaliste* une anecdote caractéristique : il vit un Fuégien ; César et les barbares qu'il avait sous les yeux ; le plus grand chef des Peaux-Rouges d'après Volney. Nous aurions continué par Plutarque, Aristide et Philopoemen ; le *thar*, loi du sang des Bédouins et de presque tous les Arabes ; et nous serions revenus aux Germains et aux Scandinaves. Et nous serions retournés à Jéhovah, qui

ne craint pas de se contredire, et au *Deutéronome* (xxiv, 16). Alors nous serions derechef revenus à Pyrrhus, le fils d'Achille, naguère délaissé. Mais Caillaud nous eût hardiment conduits chez certaines tribus du désert africain. Et Fraser en Perse. Et Lafargue en Norvège. Quant à Athènes, le pouvoir civil se chargea de frapper le coupable, le plus proche parent assistait à l'exécution. Et nous serions repartis d'Athènes, sans manger ni boire, sans dormir ni penser, méconnaissant l'antique hospitalité. A peine arrêtés aux Égyptiens par Diodore de Sicile, G.-W. Steller nous emportait, tout harassés, jusque chez les Itelmen du Kamtchatka. Mais vous-même, citoyen convalescent, je dois vous fatiguer ?

— Point : je n'écoute pas. Quand j'ai vu que vous passiez outre à mes prières, quand j'ai vu que vous aviez recours à cette misérable figure de rhétorique, intitulée, je crois, *préterition* ou *prétermission*, figure, autant qu'il m'en souviennne, hypocrite, et qui, autant que je me rappelle, consiste à faire semblant de passer sous silence tout ce que l'on veut quand même infliger à l'auditeur, j'ai fait la grève de l'auditeur.

— C'est dommage, monsieur. Nous aurions continué. Nous aurions dévoré tout cru toute cette érudition. Nous nous serions instruits. Et puis nous nous serions écriés : Comme c'est beau, la science ! Et nous aurions fini par la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, des bourgeois révolutionnaires de 1789, et par le pape Léon XIII, dans sa fameuse encyclique sur le sort des ouvriers. Mais vous ne voulez pas m'écouter. Serait-il vrai que vous fussiez un ignorantiste ?

— Le citoyen Lafargue n'est pas un ignorantiste. Il n'est pas un ignorant. Et dans tout ce que vous m'avez cité, docteur, il n'y a presque pas de fautes d'orthographe. Je préfère à vos citations ironiques ou sérieuses le grec modeste que vous avez spontanément, et sans doute sans le faire exprès, introduit dans le tissu de vos discours.

— Des professeurs honorables, sévères, doux et ponctuels, purement universitaires, m'enseignèrent ce grec au lycée. De la cinquième à la rhétorique, lentement et communément, devinant et balbutiant, nous avons lu les poètes hellènes, à la fois étrangers à nous et jeunement hospitaliers à nos jeunes imaginations. Les mœurs des hommes antiques, des héros, des rois, des cités et des dieux nous étaient nouvelles, car elles différaient notablement des mœurs bourgeoises florissantes alors en la bonne ville d'Orléans : les poètes antiques nous paraissaient d'autant plus beaux. Je me rappelle fort bien que l'exil antique inspirait alors aux misérables une singulière épouvante et que le retour, le *nostos*, était désiré comme le grand bonheur, comme une renaissance. Il me semble que les chrétiens ont hérité de ces sentiments, mais qu'ils ont divinisé l'épouvante et le désir. Quand la cité fut devenue, ainsi que vous le savez, l'universelle, l'éternelle cité de Dieu, la terre, que nous labourons, devint, comme nous l'avons dit, la résidence d'exil, résidence d'épouvante, et la mort, que nous redoutons, devint le suprême retour. Mais de quel droit retourner dans la cité céleste avant que le Maître de la cité vous eût rendu vos droits de citoyen, ou vous eût conféré les droits du citoyen. Sinon, quelle intrusion. Suffira-t-il que le misérable

intrus embrasse les autels des dieux ou qu'il invoque Zeus hospitalier. En vérité, je vous le répète : Si votre pauvre dame a vraiment contribué à sa mort, j'ai grand peur que son Dieu ne l'ait mal reçue.

— Non, docteur, je suis assuré que son Dieu lui a pardonné; car ce Dieu, tueur des dieux, a hérité des dieux qu'il a tués; il est devenu après Zeus le Dieu des hôtes; et son hospitalité est infinie; et il accueille les misérables. Il est devenu infiniment hospitalier, infiniment miséricordieux, et il aura bien voulu considérer que depuis le commencement de la grâce il avait admis beaucoup de saintes et beaucoup de saints tombés au même péché, d'avoir hâtivement désiré la cité céleste.

— Le chrétien n'a pas à compter sur la miséricorde pour se donner la marge de tomber au péché mortel. Aussi Pascal croyait-il être obligé de faire tout ce qui lui serait possible pour remettre sa santé. Je m'en tiens à cette expression. Il était soumis à Dieu. Il avait une admirable patience. Mais il mettait précisément sa soumission, et il exerçait précisément sa patience admirable à bien recevoir et à bien se donner et se faire donner les traitements, les remèdes et les soins que les médecins qui le venaient visiter lui avaient prescrits. En quoi faisant il se conduisait comme un parfait géomètre et comme un parfait chrétien. Il ne voyait pas moins clair alors dans l'ordonnance de sa piété qu'il ne voyait clair, malgré les assurances des médecins, dans la marche et dans l'aggravation de son extraordinaire maladie.

— Quels étranges médecins que ces médecins de Pascal. Quelle quiétude! et quelle méconnaissance. Mais nous aurions tort de nous imaginer que nous au-

rions tout dit quand nous aurions dit qu'ils sont aussi les médecins de Molière. Non avertis, des médecins modernes ou contemporains ne s'y seraient pas moins trompés. Ils attendaient en Pascal des maladies communes, ordinaires. Je ne sais pas s'il travaillait de ces maladies; mais il me semble qu'il travaillait surtout du mal de penser et de croire; il avait commencé par le mal de penser; il continuait par le mal de penser aggravé du mal de croire : ce sont là des maux redoutables, sinon inexpiables, et que les bons médecins n'avaient pas en considération. Nous qui avons les *Pensées*, nous avons par là même sur la vie et sur la mort de Blaise Pascal, sur la souffrance et le délabrement de son corps, des renseignements que ses médecins n'avaient pas; nous avons des lueurs qu'ils n'avaient pas; nous avons des intelligences nouvelles; et, sans faire de métaphysique, nous savons que son corps travaillait de la souffrance de son âme. Le mal de croire est donné à tout le monde, et ma pauvre dame l'avait ainsi que l'avait eu Pascal. C'est un mal qui est devenu plus rare. Le mal de penser n'est pas encore donné à tout le monde. Il est resté un peu plus professionnel. C'est, pour dire le mot, un mal intellectuel. Je ne crois pas qu'il soit déshonorant. L'excès du travail intellectuel délabre l'âme et le corps sans déshonorer la personne ainsi que l'excès du travail manuel délabre le corps et l'âme sans déshonorer la personne. Un travailleur intellectuel abruti est aussi misérable et n'est pas plus méprisable qu'un maçon infirme ou qu'un vigneron bossu. Mais il n'est pas plus recommandable. Ou plutôt la maladie intellectuelle n'est pas plus recommandable que la maladie ou que l'accident manuel.

Pour tous les travailleurs, et pour le citoyen Pascal même, la santé, seule harmonieuse, est aussi la seule qui soit recommandable.

— Suspendons, mon ami, ces affirmations téméraires et vaguement religieuses. Nous en sommes aux médecins de Pascal.

— C'étaient de bonnes gens, et je n'en saurais plus dire. Je voulais vous faire observer avec moi, docteur, comme il serait dangereux de découper trop nettement les méthodes que nous croyons distinguées dans le réel. Vos première et seconde méthodes se composent pour les chrétiens en s'associant, en se renforçant, même en se confondant beaucoup plus souvent qu'elles ne se contrarient. Les traitements, les remèdes et les soins, les tisanes, les drogues écœurantes et les potions fades leur servent à deux fins : naturellement les soins préparent ou font la guérison ; moralement, ou plutôt religieusement, puisque les drogues sont désagréables, pénibles, douloureuses, elles fournissent un exercice de pénitence.

— Dont la valeur est diminuée d'autant pour les fidèles qui auraient naturellement peur, comme vous, de la maladie et de la mort. Inversement avez-vous un seul instant, au moment du danger, redouté ce que peut redouter un chrétien sincère ?

— Non, docteur, pas un seul instant je n'ai redouté le Jugement et la Réprobation. Les treize ou quatorze siècles de christianisme introduit chez mes aïeux, les onze ou douze ans d'instruction et parfois d'éducation catholique sincèrement et fidèlement reçue ont passé sur moi sans laisser de traces. Tous les camarades que j'avais à l'école primaire, qu'ils soient devenus des tra-

vailleurs manuels ou des travailleurs intellectuels, qu'ils soient devenus des paysans ou des ouvriers, qu'ils soient devenus ou non socialistes et républicains, ne sont pas moins débarrassés que moi de leur catholicisme. C'est cela qui rend si inquiétant l'incontestable envahissement de l'Église catholique, et si redoutable. Quelle que soit la beauté de plusieurs catholiques individuels, toute la puissance de l'Église contemporaine est fondée ou sur l'hypocrisie intéressée, ou sur le cynisme intéressé. Voir Jaurès : « Inoculer au peuple naissant l'hypocrisie religieuse de la bourgeoisie finissante. » Non seulement on a essayé ce crime : la perpétration n'en est pas mal avancée. Iront-ils jusqu'à la consommation ? Faut-il que nous soyons, ma foi, tartufiés ? Cela aussi est une maladie collective.

— Des plus graves, et de celles qui nous conduisent le plus laidement à la mort collective. Le plus laidement et le plus sûrement.

— J'ai un ami qui est resté catholique.

— Vous avez un ami qui est resté catholique ?

— J'ai un ami qui est resté catholique, ou, ce qui revient au même, un catholique est resté mon ami. Je le vois quelques heures tous les deux ou trois ans, quand il passe à Paris. Car c'est aussi un provincial. Mon ami est prêtre.

— Vous avez un ami qui est prêtre catholique ?

— J'ai un ami qui est devenu prêtre catholique. Il est resté mon ami. C'est une amitié qui, pour aujourd'hui, ne vous regarde pas. Si j'étais resté catholique, sans doute je serais devenu prêtre avec lui. Quand je dis qu'il est devenu prêtre, je ne suis pas bien renseigné là-dessus. Nous nous voyons si peu souvent. Il était

séminariste. Il s'est de degrés en degrés avancé régulièrement, rituellement, de l'Église enseignée à l'Église enseignante. Je ne sais où il en est. Je crois qu'il a fini. Je ne connais pas même ces degrés. En quoi j'ai tort.

Mon ami a été malade. Je me rappelle à présent fort bien qu'il se soigna ponctuellement. Il est très jeune encore. Il était lésé profondément. Poitrine et système nerveux. Pendant des semaines et des mois, pendant des années, muni de sa douceur austère et sage, de sa patience inaltérable et renseignée, de sa soumission longue et haute, vêtu de sa fidélité droite, invulnérable et lente, non seulement il eut soin de se soigner par des remèdes et des soins déterminés, comme au temps de Pascal, mais adoptant pieusement les données les plus proprement scientifiques de la science moderne, il suivit avec la même soumission et fidélité ce que nous nommons un régime. C'est-à-dire qu'au lieu d'avoir dans sa vie en danger des heures où il aurait vécu et des minutes où il aurait médicalement soigné son corps, loin de là, toutes ses minutes étaient données aux soins, et la vie elle-même était incorporée aux soins. Il suivait un régime. L'hygiène inséparablement se confondait pour lui avec la médecine. Il avait soumis toute sa vie au commandement de ce régime. Il quitta ses camarades, ses amis, ses maîtres, ses parents, son pays et alla s'enfermer des demi-années entières dans l'établissement luxembourgeois où un docteur luxembourgeois avait pour les malades introduit les derniers aménagements. Il abandonna pour un long temps ses études, qui étaient cependant des études sacrées. Il tempéra, il diminua régulièrement et considérablement ses exercices, qui étaient cependant des

DE LA GRIPPE

exercices de piété. Je ne sais pas s'il eut à demander pour cela des dispenses aux autorités ecclésiastiques. Mais ce que je sais bien, c'est que sa prière même était soumise aux commandements de son régime. Et ce que je sais de certain, c'est qu'il n'avait aucun attachement naturel pour la vie et qu'il avait d'elle un détachement religieux, et que la prière lui était infiniment précieuse. Mais évidemment il pensait et croyait qu'il devait se priver de prier Dieu pour demeurer fidèlement sur la terre où Dieu l'avait envoyé.

— Ne croyez pas, mon ami, que l'institution du régime soit exclusivement moderne. Les anciens pensaient déjà qu'il était nécessaire que l'athlète suivit un régime. Et dans ce que je vous ai lu sur la vie et la mort de Blaise Pascal apparaît par fragments la préoccupation d'un régime. Le malade n'exerçait pas seulement sa patience et sa soumission dans les moments de crise à bien accepter les remèdes pénibles et douloureux comme il acceptait les souffrances mêmes : il exerçait la patience et la même soumission dans les périodes ordinaires ; il réglait alors sa nourriture selon des lois contestables, mais qui lui paraissaient bonnes, sages, qui sans doute répondaient à peu près en son esprit à ce que nous nommons les lois de l'hygiène. Il ne mangeait pas au delà d'une certaine quantité, même quand il avait encore faim, et il mangeait toujours une certaine quantité, même quand il n'avait pas appétit.

— J'admets, docteur, que ces lois lui paraissaient à peu près intervenir ainsi que nous paraissent intervenir ce que nous nommons les lois de l'hygiène et les lois d'un régime. Je remarque seulement que ces lois nous paraissent désormais grossières dans leur brutalité.

— Non, mon ami : elles ne sont proprement ni grossières ni brutales. Mais elles sont comme on devait et comme on pouvait les faire au temps de Pascal. N'oubliez pas qu'alors les sciences que nous nommons naturelles n'étaient pour ainsi dire pas nées ; l'histoire naturelle n'était pas née encore et l'histoire humaine était mal poursuivie ; et la chimie aussi n'avait pas été instituée. Au contraire la mathématique, les mathématiques, la physique mathématique, la mécanique mathématique avaient donné brusquement des résultats extraordinaires. La mécanique céleste avait donné des justifications admirables. Vous ne pouvez nier que l'admirable coïncidence des phénomènes célestes aux calculs humains, que la fidélité des planètes, vagabondes, aux rendez-vous astronomiques n'ait donné à la plupart de ces philosophes et de ces savants une satisfaction encore inouïe et parfois comme un orgueil nouveau. Ils étaient sans doute orgueilleusement géomètres, et la résonance de cet orgueil, également inadmissible à des chrétiens, à des moralistes et à des naturalistes, retentit de la physique, de la métaphysique, de l'anatomie et de la physiologie cartésiennes à la philosophie leibnizienne et jusque sur la critique de Kant. Pascal s'en évada comme un chrétien, par la contemplation de la sainteté :

« La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.

» Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair.

La grandeur de la Sagesse, qui n'est nulle part sinon en Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différant en genre.

» Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire et leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus non des yeux, mais des esprits; c'est assez. Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps, ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

» Archimède, sans éclat, serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh! qu'il a éclaté aux esprits! JÉSUS-CHRIST, sans bien, et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, et qui voient la Sagesse! »

« Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur. »

« Ceux que nous voyons chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur comme les autres en jugent

par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire ; et ainsi ils sont très efficacement persuadés. »

Voilà pourquoi votre pauvre dame avait les mêmes sentiments et pour ainsi dire les mêmes pensées que Pascal. Vous voyez que Pascal ne l'ignorait pas.

— Je ne veux pas, docteur, me laisser encore séduire à des comparaisons dont je ferais des assimilations déplacées. Mais je connais à présent beaucoup d'hommes et beaucoup de citoyens : Ceux que nous voyons socialistes sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est la solidarité même qui les incline à croire, et ainsi ils sont très efficacement persuadés.

— Je vous entends honnêtement et sans complaisance aucune et sans accueillir une exagération, mais je ne suis pas étonné, mon ami, que la solidarité vous paraisse avoir pour les socialistes, et en faisant les mutations convenables dans les attributions respectives, la même fonction que Dieu même avait pour les chrétiens. Car leur Dieu n'agissait en eux que par les voies naturelles, que nous nommons les lois naturelles, et par les voies surnaturelles de la grâce, à laquelle répondait la charité. Vous savez quel sens parfaitement efficace Pascal donne à ce mot de *charité*, que tant de chrétiens ont détourné à des sens vulgaires. Nous aussi, mon ami, rien ne nous empêche de restituer au mot de *solidarité*, que tant de socialistes ont monnayé vulgairement, un sens non moins parfaitement efficace, non moins précis, non moins valable. Ainsi entendue, ainsi aimée, ainsi

voulue, ainsi connue, ainsi exercée, ainsi profonde et libre, la solidarité socialiste jaillit fréquemment au cœur des humbles et des pauvres, au cœur des ignorants.

— C'est bien là ce que j'entendais : nous avons nos saints et nous avons nos docteurs.

— Mais nous ne devons pas négliger pour cela le raisonnement, le travail patient et le savoir. Il y a des saints qui sont des docteurs, il y a eu des saints parmi les Pères de l'Église grecque et de l'Église latine et du Moyen-Age. Les deux se composent :

« Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut. »

— Je vous entends comme il convient.

— Je continue :

« Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût. Il eût été inutile à notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi : mais qu'il est bien venu avec l'éclat de son ordre !

» Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de JÉSUS-CHRIST, comme si cette bassesse était du même ordre duquel est la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon, dans sa secrète

résurrection, et dans le reste; on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas. Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la Sagesse.

» Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien. »

— « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui l'univers n'en sait rien.

» Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. »

« Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres. Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point; par la pensée, je le comprends. »

— Le passage que vous me citez, mon ami, est le plus connu.

— Je le citerai quand même, citoyen. Je suis parfaitement décidé à citer même les stances de Polyeucte, si

elles résident sur le chemin de nos conversations, Nous ne courons pas après l'inédit; nous ne courons pas après l'inconnu; nous ne courons pas après l'extraordinaire : nous cherchons le juste et le convenable, et beaucoup de juste et beaucoup de convenable fut dit avant nous mieux que nous ne le saurions dire.

— Ce n'est pas moi, mon ami, qui vous en ferai un reproche. Moi non plus je ne cours pas après le bizarre comme tel. Mais quand le bizarre est juste, vrai, convenable, harmonieux, j'accueille le bizarre et même je le recherche; et quand c'est le connu, le banal qui est juste, vrai, convenable, harmonieux, j'accueille ce banal que je n'ai pas eu à chercher. Je vous disais seulement que le passage que vous m'avez cité est le plus connu. La vigueur, la justesse, la nouveauté, la fraîcheur de la métaphore l'a installé dans la mémoire des hommes et les bons examinateurs l'ont souvent donné à *développer* au baccalauréat : Développer cette pensée de Pascal : L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Alors il fallait redire en six pages de mauvais français tout ce que le grand Blaise avait si bien dit en douze lignes. Cet exercice conférait l'entrée à l'apprentissage des arts libéraux. Du baccalauréat il remontait à la licence, dispensait ainsi du service militaire pour deux années, conférait l'entrée universitaire et le droit officiel d'enseigner. Je ne suis pas assuré qu'il ne soit remonté plus haut encore, jusqu'à l'auguste agrégation, où les bons se distinguent décidément des mauvais. Provisoirement écartés de ces grandeurs, mon ami, nous n'avons pas à développer cette pensée de Pascal. Nous remarquerons seulement qu'elle ne porte

que sur la distance du premier au deuxième ordre, sur la distance des corps aux esprits, et qu'enfin cet écart intéresse beaucoup moins Pascal que la dernière distance du deuxième au troisième ordre, que la distance des esprits à la charité. Au point que dans le morceau que j'ai commencé à vous lire, et que je vais continuer, morceau plus long, sans métaphore, plus important, la distance infinie des corps aux esprits figure seulement la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle. Et croyez bien que si Pascal avait connu que l'usage de la métaphore déplacerait plus tard dans la mémoire des hommes l'importance qu'il voulait donner respectivement à ces deux distances, il aurait sans doute négligé la métaphore, car il n'était pas homme à préférer la plus belle des comparaisons à la plus infime raison.

Je continue :

« Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

» De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité : cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel. »

— J'entends tout cela comme il convient, docteur. Il est vrai que la solidarité socialiste soit en laïcité comme la charité chrétienne est en chrétienté, non moins profonde, non moins intérieure, s'il est permis de parler ainsi, non moins entière, non moins première, non moins

différente en genre, et non moins située en un ordre propre. Ainsi la science, l'histoire des hommes et des sociétés peut conduire et conduit souvent au sentiment de la solidarité, mais elle n'est pas le sentiment de la solidarité même et ne peut remplacer le sentiment de la solidarité.

— Nous en causerons, mon ami, quand nous causerons de l'enseignement : car la fréquente et heureuse introduction de la science à la solidarité, mais parfois l'incommunication de la connaissance à l'action, cette contrariété réside au cœur de l'enseignement et se manifeste surtout au cœur de l'enseignement. Pascal avait vivement et profondément senti quel saut il faut faire, au moins en théorie, à qui veut passer du deuxième ordre au troisième, aller de la connaissance à l'action, de la science à la religion, de la géométrie à la charité, qui est la sainteté humaine. Il avait ressenti d'autant plus proprement quel était l'écart intermédiaire qu'il avait été lui-même, et qu'il était demeuré quand même un géomètre, ayant abandonné bien plutôt la matière que la méthode et que le sens de son ancienne géométrie. Et c'est ici que nous nous retrouvons. Comme il demeura ce que nous nommons un mathématicien dans l'exercice rigoureusement exact de la charité, ainsi et sans doute involontairement il demeurerait un arithméticien dans l'administration de son estomac. Toujours la même quantité de nourriture, que l'estomac en voulût plus ou moins, qu'il en voulût ou qu'il n'en voulût pas. Évidemment il considérerait son estomac comme une simple machine, et non pas comme un organe, c'est-à-dire qu'il ne le considérerait pas comme une machine vivante, pièce d'un vivant, d'une plus grande machine

vivante. A conférer avec l'anatomie et la physiologie cartésiennes, simplistes. Et il voulait régir son estomac par les lois mécaniques mathématiques, arithmétiques, par quoi les mécaniciens régissent les machines inanimées, inorganiques. C'est qu'il ne s'était évadé de la mathématique universelle que par la contemplation de la sainteté, par le sens de la charité. Au lieu que nous, qui nous sommes évadés de la mathématique et de la mécanique universelles par la considération de la morale, par la volonté de l'action, par le sens de la solidarité, outre cela nous nous sommes évadés de la mécanique universelle, ou plutôt l'humanité moderne s'est évadée de la mécanique universelle par le progrès de la physique même et, un peu plus, de la chimie, et surtout par l'institution et par le progrès des sciences naturelles indépendantes, par la liberté de l'histoire naturelle et de l'histoire humaine. Et c'est pour cela que nous n'aurions pas l'idée à présent de nous traiter l'estomac comme on traite, ou plutôt comme on n'oserait pas traiter une chaudière de machine à vapeur.

— Concluons, docteur.

— Non, mon ami, ne concluons pas. Que serait-ce, conclure, sinon se flatter d'enfermer et de faire tenir en deux ou trois formules courtes, gauches, inexactes, fausses, tous les événements de la vie intérieure que nous avons si longuement et si soigneusement tâché d'élucider un peu. Ne nous permettons pas de faire un de ces résumés qui sont commodes à lire quand on prépare un examen. Nous ne parlons pas pour les gens pressés, pour les citoyens affairés, qui lisent volontiers

les tables des **matières**. Nous parlons pour ceux qui veulent bien nous lire **patiemment**.

— Laissons cela, **docteur**, pour quand je vous conterai l'institution de ces **cahiers**.

— J'admets que l'on essaye de **ramasser** en formules, qui sont simples, tous les événements simples, qui sont assez nombreux, et tous les devoirs **simples**, qui sont beaucoup plus nombreux. J'admets en **particulier** que l'on essaye d'établir des formules pour la **pratique**, pour la morale. Mais comment formuler toutes les **nuances** que nous avons **tâché** de respecter; comment formuler toutes les complexités, tous les rebroussements, toutes les surprises, tous les retournements, toutes les sous-jacences et tous les souterrainements que nous avons **tâché** de respecter. Tout au plus pourrions-nous dire, tout à fait en gros, qu'il est proprement chrétien de soigner son corps de son mieux, mais que l'attrait du Paradis séduit beaucoup de chrétiens, parmi les meilleurs. Ainsi le christianisme serait caractérisé à cet égard par une résistance officielle exacte opposée à la maladie et à la mort, mais l'application du christianisme serait compromise au point de nous présenter souvent une incontestable complicité avec la maladie et avec la mort.

— Mes conclusions, docteur, si vous me permettez d'employer ce mot, seraient, si vous le voulez bien, beaucoup moins favorables au christianisme. Il me semble que nous avons **négligé** une importante considération. Laissons les attraits plus ou moins involontaires qui peuvent séduire le chrétien de la terre et l'effet plus ou moins inconscient de ces attraits sur la maladie et sur la mort des chrétiens. Il me semble que nous avons

encore à faire une importante considération. Il me semble qu'outre cela le christianisme encore démunit le chrétien devant la maladie et devant la mort. Permettez-moi, docteur, de vous rappeler ce que nos bons professeurs de philosophie nommaient l'influence du moral sur le physique.

— Je me rappelle parfaitement, citoyen : il y avait aussi l'influence du physique sur le moral. Cela nous fournissait de belles antithèses.

— Pour cette fois, docteur, l'antithèse correspondait à une réelle contrariété. Il ne me semble pas que je m'avance inconsidérément, si je prétends que les dispositions morales d'un malade influent considérablement sur sa maladie et sur son retour à la bonne santé. La tristesse, l'ennui, la gêne, le désespoir collaborent à la périlclitation comme la joie et le bonheur travaillent au rétablissement. Je crois l'avoir senti moi-même au temps que j'étais en danger. Il me semble que je le sens très bien à présent que je suis en convalescence. Et il me semble que c'est ici que les chrétiens sont désarmés, profondément faibles. Ceux qui ont parmi eux l'imagination un peu efficace doivent se représenter la béatitude avec un élanement tel que, même avertis, même le voulant, même y tâchant, ils doivent n'avoir pas ce goût profond de la vie et de la santé qui est sans doute un élément capital de la longévité.

— Oui, vous avez raison. Un bon chrétien doit manquer d'un certain attachement profond à la vie, animal, et je dirais presque d'un enracinement végétal. D'où sans doute une certaine hésitation dans la défense la mieux intentionnée, une certaine incertitude, inexactitude et maladresse à la vie. D'ailleurs il ne me serait

pas difficile de trouver dans le christianisme un remède à cela. Il est dit qu'il y aura peu d'élus, et si les chrétiens n'étaient pas présomptueux la peur de comparoir les inciterait à reculer au plus loin qu'ils pourraient l'heure de la mort. Mais beaucoup de chrétiens sont présomptueux. D'ailleurs une certaine épouvante, en même temps qu'elle veut échapper à la mort, peut affaiblir le malade jusqu'à le livrer inerte, au lieu qu'une certaine sécurité, en même temps qu'elle désire la mort, peut reconforter le malade et contribuer à son rétablissement. Vous voyez comme tout cela est toujours compliqué. Il y a toujours des croisements et des bifurcations.

— Il y a toujours des croisements et des bifurcations dans nos passions et dans nos sentiments. Mais il me paraît incontestable que le christianisme est en particulier compliqué. Il embrasse tant de contradictions intérieures ou introduites qu'il peut de soi donner réponse à tout. Il embrasse presque tous les excès, et ainsi les excès qui donnent réponse aux excès contraires, et il enveloppe aussi les tempéraments, qui donnent réponse à tous les excès, et il embrassait les excès, qui donnent réponse même à l'excès du tempérament. Il paraît à première vue aussi compliqué, aussi riche que la vie. Et c'est pour cela qu'il paraît souvent se suffire à lui-même. Il ne paraît se suffire à lui-même, citoyen, que par l'insuffisance de son exigence. Beaucoup d'hommes se sont imaginé qu'il était toute une vie. Mais à peine est-il tout un monde. Et il n'est qu'un semblant de la vie, une image grossière, une étrange combinaison d'infini déraisonnable et de vie assez malade. J'irai jusqu'à dire qu'il est une contrefaçon, une malfaçon de la vie. Sous prétexte que ce qui n'est pas

vivant est en général beaucoup moins complexe que ce qui est vivant, nous sommes en général beaucoup trop portés à nous imaginer que la complexité — ou même que la contradiction intérieure — garantit la vie. Non : elle y est nécessaire, au moins à la vie ainsi que nous la connaissons. Mais elle n'y est pas suffisante.

— Remarquez, mon ami, que ces chrétiens à qui vous reprochez d'avoir aimé la maladie et la mort n'aimaient la maladie humaine et la mort, n'aimaient le martyr — souffrance, maladie et mort pour le témoignage — que pour s'introduire à la vie éternelle et ainsi à l'éternelle santé.

— N'ayez pas peur, citoyen : citez le Polyeucte.

— Je le citerai :

*Saintes douceurs du Ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.
De vos sacrés attraites les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage,
Vos biens ne sont pas inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne nous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.*

— Remarquez, docteur, car il est temps de le dire, que ces chrétiens à qui je reproche d'avoir aimé ou bien reçu la maladie et la mort humaine admettaient aussi, admettaient surtout qu'il y eût une souffrance éternelle, et une maladie éternelle, et une mort éternelle contemporaine, ou, pour parler exactement, coéternelle à tout leur bonheur, à leur vie éternelle, à leur béatitude et à leur santé.

DE LA GRIPPE

— Cela, mon ami, est un article de leur foi.

— Je m'attaquerai donc à la foi chrétienne. Ce qui nous est le plus étranger en elle, et je dirai le mot, ce qui nous est le plus odieux, ce qui est barbare, ce à quoi nous ne consentirons jamais, ce qui a hanté les chrétiens les meilleurs, ce pour quoi les chrétiens les meilleurs se sont évadés, ou silencieusement détournés, mon maître, c'est cela : cette étrange combinaison de la vie et de la mort que nous nommons la damnation, cet étrange renforcement de la présence par l'absence et renforcement de tout par l'éternité. Ne consentira jamais à cela tout homme qui a reçu en partage, ou qui s'est donné l'humanité. Ne consentira jamais à cela quiconque a reçu en partage ou s'est donné un sens profond et sincère du collectivisme. Ne consentira pas tout citoyen qui aura la simple solidarité. Comme nous sommes solidaires des damnés de la terre :

Debout ! les damnés de la terre.

Debout ! les forçats de la faim.

tout à fait ainsi, et sans nous laisser conduire aux seuls mots, mais en nous modelant sur la réalité, nous sommes solidaires des damnés éternels. Nous n'admettons pas qu'il y ait des hommes qui soient traités inhumainement. Nous n'admettons pas qu'il y ait des citoyens qui soient traités inciviquement. Nous n'admettons pas qu'il y ait des hommes qui soient repoussés du seuil d'aucune cité. Là est le profond mouvement dont nous sommes animés, ce grand mouvement d'universalité qui anime la morale kantienne et qui nous anime en nos revendications. Nous n'admettons pas qu'il y ait une seule exception, que l'on ferme la porte au nez à per-

sonne. Ciel ou terre, nous n'admettons pas qu'il y ait des morceaux de la cité qui ne résident pas au dedans de la cité. Certitudes, probabilités ou rêves, réalités ou rêves, ceux de nous qui rêvent, nous sommes aussi parfaitement collectivistes en nos rêves et en nos désirs que nous le sommes et dans nos actions et dans nos enseignements. Jamais nous ne consentirons à un exil prolongé de quelque misérable. A plus forte raison ne consentirons-nous pas à un exil éternel en bloc. Ce ne sont pas seulement les événements individuels, particuliers, nationaux, internationaux, politiques et sociaux qui ont opposé la révolution socialiste à la réaction d'Église. Mais ces événements sont l'expression et presque je dirais que cette opposition est le symbole d'une contrariété foncière invincible. L'imagination d'un exil est celle qui répugne le plus à tout socialisme. Jamais nous ne dirons oui à la supposition, à la proposition de cette mort vivante. Une éternité de mort vivante est une imagination perverse, inverse. Nous avons bien assez de la vie humaine et de la mort humaine.

— Pour la mort vivante les anciens avaient commencé, non seulement ceux que vous n'aimez pas, les barbares, mais ceux que vous leur préférez. Pour que la cité de Thèbes résistât aux ravages de l'anarchie — déjà — le roi Créon avait jugé indispensable que la fraternelle et coupable Antigone fût enfermée vivante dans un cachot naturel,

*Avec des aliments en juste quantité
Pour que sa mort ne puisse entacher la cité.*

Avez-vous un Sophocle, mon ami ?

— Sans doute, que j'en ai un, docteur.

Nous cherchâmes longtemps le Sophocle que je croyais avoir. Il n'y en avait pas.

— Je vous demande pardon, docteur, d'avoir été ainsi présomptueux. Je croyais bien avoir un Sophocle. Je me rappelle celui que j'avais au collège, un vieux bouquin mince cartonné en papier marbré, une vieille et mauvaise édition que je lus passionnément. Depuis j'ai un souvenir si présent du texte grec, une représentation si nette que je croyais avoir le texte même sur quelque planche de ma bibliothèque.

— Vos souvenirs si présents ne vous permettraient seulement pas de me faire de mémoire une citation correcte.

— Il est vrai.

— Un bon souvenir ne vaut pas un bon texte. Quand vous irez à Paris vous achèterez pour quelques sous une petite édition classique nouvelle.

— Je n'y manquerai pas. Ne confondons pas, docteur : avoir une représentation fidèle d'une statue ou d'un texte, avec : pouvoir les reproduire. Ce sont là deux opérations distinctes. Les identifier supposerait que la représentation d'une statue est une petite statue et que la représentation d'un texte est un petit texte. Beaucoup d'anciens se le sont représenté communément. Mais nous avons renoncé à ces psychologies un peu enfantines. Souvent je préfère la représentation que j'ai à l'objet lui-même, ce qui revient à dire que je préfère la représentation que j'ai dans ma mémoire, l'image où tous mes souvenirs ont travaillé, à la nouvelle représentation que j'aurais. Mais si vous préférez les textes, j'achèterai un petit Sophocle. La première fois que j'irai

à Paris, j'irai en acheter un à la Société nouvelle de librairie et d'édition, 17, rue Cujas.

— Pourquoi là, mon ami ?

— Pour beaucoup de raisons que je vous donnerai plus tard, docteur, mais surtout parce que cette maison est, à ma connaissance, la première et la seule coopérative de production et de consommation qui travaille à l'industrie et au commerce du livre. En attendant que nous ayons le texte original, contentons-nous, docteur, de ce que nous avons : *Antigone* mise à la scène française par Paul Meurice et Auguste Vacquerie, et nous avons encore la musique de Saint-Saëns, partition chant et piano. Je crains que les vers ne vous paraissent bien mauvais.

— Je m'en contenterai d'autant plus volontiers pour aujourd'hui que cette adaptation assez fidèle nous fut heureusement représentée aux Français. Écoutons ce Créon :

*Je sais dans un lieu morne et loin de tout sentier
Un antre souterrain qu'entoure l'épouvante.
J'y vais faire enfermer Antigone vivante...*

Mouvement d'effroi du Chœur.

Créon continue :

*Par son cher dieu Pluton peut-être obtiendra-t-elle
Que sa prison sans air ne lui soit pas mortelle.
Sinon, elle apprendra qu'ils ne nous servent pas
Les stériles honneurs rendus aux Dieux d'en bas !*

Antigone se lamente :

*Dans un rocher murée ! oh ! quelle mort cruelle !
La morne Niobé
Périt ainsi soudée à la pierre.*

DE LA GRIPPE

Antigone se lamente et sa lamentation me paraît apparentée à la lamentation chrétienne :

*quoï ! leurs rires me suivent
Sans pitié ni remords,
Dans ma prison tombeau, morte pour ceux qui vivent,
Vivante pour les morts !*

La condamnation prononcée, annoncée par Créon me paraît comme une indication des futures damnations :

*Ne savez-vous donc pas que ce chant funéraire
Ne cessera que quand la mort l'aura fait taire !
Allons ! exécutez mon ordre souverain ;
Qu'on la porte sur l'heure au caveau souterrain
Et, là, laissez-la seule et fermez-en l'entrée.
Puis, qu'elle y meure ! ou bien qu'elle y vive enterrée !
Nous n'aurons pas sur nous son sang. Mais que ses yeux
N'aient plus désormais rien à voir avec les cieux !*

Antigone se lamente, et l'expression de sa lamentation même est à la fois païenne avec des indications chrétiennes :

*Tombeau ! mon lit de nocce ! O couche souterraine
Où la mort pour la nuit éternelle m'entraîne !*

Et le chœur lui rappelle fort opportunément que ce genre de supplice, que vous ne m'empêcherez pas de considérer comme une esquisse de l'enfer, avait souvent été infligé à de grands personnages :

*Tu n'es pas la première
Qui perdit la lumière
Et la vie à la fois.*

*Le malheur qui t'éprouve
Terrible se retrouve
Chez les dieux et les rois.*

Le chœur donne les exemples :

*Comme toi condamnée
Danaé fut traînée
Elle aussi, loin du jour
Et durement captive
Se vit enterrer vive
Dans l'airain d'une tour.*

Que nous pouvons lire à volonté, car il y a une variante :

*Comme toi dans la pierre
Danaé toute fière
Que le Dieu souverain
Le grand Zeus l'eût aimée
Pourtant fut enfermée
Dans une tour d'airain.*

Après une réflexion salutaire sur la force du Destin,
le chœur bien renseigné donne un nouvel exemple :

*Il eût ce qu'on te donne
Ce fils du roi d'Édone
Insulteur de l'autel.
Et Bacchus le fit taire
En l'enfermant sous terre
Dans un rocher cruel.*

DE LA GRIPPE

Nouvelle réflexion salutaire et nouvel et dernier exemple :

*Sur la rive traîtresse
Où l'on voit Salmydesse
En proie à tous les vents*

*La marâtre effrénée
Des deux fils de Phinée
Les enterra vivants.*

*Et leur mère, ô ma fille,
Était de la famille
D'Érechthée ! et ses jeux,*

*Borée étant son père,
Affrontaient le tonnerre
Sur les monts orageux !*

*Sur la glace, intrépide
Et fière et plus rapide
Qu'un cheval furieux*

*Elle allait sans rien craindre.
La Parque sut atteindre
Cette fille des Dieux !*

Antigone sort.

Mon ami ces vers lyriques de messieurs Paul Meurice et Auguste Vacquerie ne valent pas les stances de Pierre Corneille. Vous connaissez les causes de cette imparité. Messieurs Paul Meurice et Auguste Vacquerie ne sont ou n'étaient pas des poètes comparables à l'ancien

Pierre Corneille. D'ailleurs il est plus difficile de traduire en poète que de donner, de produire, soi-même, en poète. Je vous assure que ces plaintes et ces consolations, s'il est permis de les nommer ainsi, étaient redoutables quand elles étaient chantées à la scène, et qu'elles étaient accompagnées.

— Je les entendis, docteur, au temps que j'étais jeune. Les lamentations harmonieuses d'Antigone et les lâches consolations harmonieuses du chœur me paraissaient redoutables, mais nullement épouvantables comme les imaginations de l'enfer chrétien. Jamais les païens, qui aimaient la vie et la beauté, n'ont pu ni voulu réussir à de telles épouvantes. Il faut qu'il y ait au fond du sentiment chrétien une épouvantable complicité, une hideuse complaisance à la maladie et à la mort. Vous ne m'en ferez pas dédire.

— Les lamentations antiques et les consolations du chœur vous paraissaient harmonieuses représentées sur la scène aux Français. Nul doute qu'elles ne fussent harmonieuses représentées devant les Athéniens. Mais j'ai peur que dès ce temps-là, mon ami, la maladie et la souffrance, la mort et l'exil ne fussent pas harmonieux aux misérables qui les enduraient dans la réalité. Il y a loin de la douleur tragique aux laideurs de la réalité. Vous n'avez pas oublié toutes les horreurs de l'histoire ancienne, les horreurs barbares, que les Hellènes ont connues, et, aussi, les horreurs helléniques, les haines et les guerres civiles parmi les cités et dans les cités, les massacres et les ravages, puis la haine et la guerre des pauvres et des riches, les tyrannies, les oligarchies et les démagogies, et, déjà, la triste résignation dure d'Hésiode. Non, mon ami, je ne suis pas

fasciné par la mémoire de mes versions grecques au point d'avoir oublié cela.

— Moi non plus, docteur, et je ne voulais pas instituer une cité antique harmonieuse et factice. Mais vous n'allez pas non plus m'instituer une cité antique identique au moyen âge de la chrétienté. Sans faire aucune espèce de métaphysique, je suis bien forcé d'accepter qu'il y a eu un génie antique et un génie chrétien et que le génie chrétien est à beaucoup d'égards différent du génie antique. Cela étant admis, je prétends, et je maintiens, et je maintiendrai toujours que le génie chrétien est beaucoup plus favorable à toute maladie. Quand nous disons que l'Église catholique est opposée au socialisme — et c'est cela qui rend si délicate la situation des socialistes chrétiens sincères, très peu nombreux en France — nous n'entendons pas seulement par là qu'elle veut tenir des militants exilés des biens de ce monde : nous entendons plus profondément qu'elle veut tenir d'anciens militants exilés des biens éternels, qu'elle admet côte à côte une Église triomphante et un Enfer, une résidence de béatitude et une résidence de maladie et de mort. Là est vraiment le *non possumus*. Imaginé ou non pour épouvanter les pécheurs, l'enfer a plus encore épouvanter les chrétiens les meilleurs.

— Vous me l'avez déjà dit.

— Je vous demande pardon. Mais cette épouvante me tient au cœur.

— Elle vous empêche de réserver que nous ne croyons pas aux propositions de la foi catholique parce que ce n'est pas vrai.

— J'essayais de comparer seulement, docteur, l'idée que nous avons de ce que nous voulons à l'égard de la

maladie et de la mort à l'idée que les chrétiens ont de ce qu'ils croient aux mêmes égards. Leur épouvante me tient à l'âme. Il n'y a pas seulement, des catholiques à nous, la distance d'une imagination vaine à une sincère critique universelle; cela ne serait rien en comparaison de ce qu'il y a : mais vraiment il y a l'inconciliabilité d'une imagination perverse à une raison modeste amie de la santé. J'ai pensé beaucoup à cela pendant plusieurs années que mes amis Marcel et Pierre Baudouin travaillaient à un drame en trois pièces qu'ils finirent d'écrire en juin 1897 et que les imprimeurs finirent d'imprimer en décembre de la même année.

— Au revoir, mon ami, me dit le docteur, et portez-vous bien. Je reviendrai vous voir encore une fois, car je sais les honneurs que les gens bien portants doivent aux convalescents. Puis c'est vous qui reviendrez chez moi.

— Car je sais les honneurs que les simples citoyens doivent aux moralistes. Revenez vite, monsieur l'honorable, revenez bientôt.

— Je ne saurais, car j'ai beaucoup de commissions à faire à Paris.

— Hâtez-vous, monsieur le commissionnaire, hâtez-vous, car j'attends mon cousin.

— Qui donc ce cousin ?

— Et quand mon cousin est là, docteur, on ne peut plus causer tranquille. Mon cousin n'aimera pas beaucoup les lenteurs et les longueurs de nos dialectiques attentives. C'est un garçon impatient.

— Mais qui donc, ce cousin ?

— Je vous dis qu'il est impatient comme vous. Sachez donc, ô docteur, que j'ai en province un cousin que je

nomme respectueusement et familièrement mon grand cousin, et qui moins respectueusement, et plus familièrement, me nomme réciproquement son petit cousin. Cet intitulé tient à ce qu'il est plus vieux que moi et qu'ainsi quand j'étais petit lui au contraire il était grand. Et nous avons continué à nous intituler ainsi d'autant plus commodément qu'il est grand et fort, haut en épaules, tandis que je suis petit et bas. Il est de son métier ouvrier fumiste.

— Ouvrier fumiste ?

— Ouvrier fumiste. Comme le nom l'indique, il travaille à tous les appareils qui produisent de la fumée, aux cheminées, poêles, fourneaux et calorifères. Il ne vient nullement à Paris, comme un lecteur astucieux pourrait l'en soupçonner faussement, pour introduire quelque variété en nos débats. Car nous n'avons que faire de nous varier, docteur ? — Nous ne causons pas pour nous varier, mais nous cherchons la vérité. Il accourt à Paris pour l'Exposition.

— Naturellement, puisqu'il vient de la province.

— Il accourt à Paris pour l'Exposition. Universelle. C'est-à-dire interprovinciale, internationale, et aussi intermétropolitaine. On lui a dit qu'il y avait à l'Exposition des cheminées monumentales, sans compter la tour Eiffel, des tuyaux de poêle extraordinaires, des fourneaux compliqués, des chaufferettes agencées pour la plus grande gloire de l'industrie nationale et des calorifères bien faits pour témoigner de la grandeur de l'esprit humain. Comme homme, comme Français, comme fumiste, mon cousin accourt à l'Exposition, déjà glorieux de la gloire commune et de la gloire professionnelle. Mon grand cousin est un garçon qui

aime à voir par lui-même. Il devait arriver cette semaine.

— Cette semaine? L'Exposition n'ouvre que le 14 avril.

— Justement. Mon cousin prétend que pour bien voir ces machines-là il faut les voir avant qu'elles aient commencé. Une idée à lui.

— Comment serait-il entré?

→ Il est des accommodements, Quelque camarade en fumisterie lui aurait prêté sa carte d'exposant. Mon cousin comptait venir cette semaine. Il escomptait l'adoucissement habituel de la température en cette saison. Quand la température est plus douce, la fumisterie est moins urgente. Mais l'adoucissement escompté n'est pas venu. Mon cousin nous arrivera dès qu'il pourra quitter pour quelque temps son travail.

— Quel est son caractère?

— Je ne sais pas si vous lui plairez.

— Je ne sais pas non plus s'il me plaira.

— C'est un grand bon garçon malin. Ancien élève des Frères des Écoles chrétiennes, il a pour les chers Frères un peu de reconnaissance et beaucoup de mauvaises paroles. Il a eu son certificat d'études. Il a beaucoup lu de mauvais romans, de feuilletons, qui n'ont pour ainsi dire pas laissé trace en son imagination. Il a une belle écriture douce qui ne lui ressemble pas. Il calcule parfaitement, et c'est lui qui fait les comptes de son patron. Une bonne instruction primaire. Bon ouvrier, comme ouvrier. Habile de ses mains. Comme il travaille dans une toute petite maison de province — le patron, deux compagnons, un ou deux goujats — il fait un peu de tous les métiers : maçon, carreleur, plâtrier, marbrier, serrurier, tôlier, et non pas seulement pur fumiste. Au-

dacieux, et téméraire même : ainsi le veut le métier. Les fumistes sont encore plus téméraires que les couvreurs, puisque les cheminées sont plus hautes que les toits. D'ailleurs ce qui nous semble témérité chez eux est une espèce particulière de sérénité, une accoutumance à demeurer dans les hauteurs. Il aime à causer. Vous parlez à lui, vous allez, vous allez, vous parlez devant lui. Enfin à un mot, à un geste, vous vous apercevez qu'il vous faisait poser, qu'il vous faisait marcher, qu'il faisait la bête, qu'il savait parfaitement ce qu'il vous a fait dire. C'est une espèce d'humeur qui m'a semblé très fréquente parmi les ouvriers, au moins en cette province, en particulier parmi les ouvriers du bâtiment. Les ouvriers du bâtiment sont naturellement des faiseurs de palabres, des organisateurs de conférences. La place publique et la rue leur est naturelle. Beaucoup de blague, souvent de bonne blague, surtout de blague à froid. Tous les jours il achète sa *Petite République*, chez la marchande de journaux, qui lui garde aussi les romans populaires paraissant en livraisons. Il doit acheter aussi l'*Histoire Socialiste*, parce qu'elle est socialiste, parce qu'il aime l'histoire, parce qu'elle paraît en livraisons identiques, parce que l'éditeur est le même, c'est encore du Rouff. Mon cousin lit tout cela en mangeant, à déjeuner, lit la *Petite République* et croit assez que c'est arrivé, lit ses livraisons et sait parfaitement que ce n'est pas arrivé, lit son *Histoire* et croit tout à fait que cela est arrivé. Mon cousin est un socialiste classé. Il vient me demander compte.

— Vous demander compte ?

— Me demander compte. Mon cousin est, vous le pensez bien, membre — et membre très actif — du

Groupe d'études sociales d'Orléans, adhérent au Parti ouvrier français. Un vote régulier du groupe, auquel mon cousin avait pris part, m'avait institué délégué de ce groupe au futur ancien Congrès général des Organisations Socialistes Françaises. Heureusement que le Conseil national veillait. Survint le bon guesdiste, le fidèle dûment recommandé. Le groupe eut une seconde réunion, beaucoup plus régulière que la première, procéda ensuite à un second vote, beaucoup plus régulier que le premier. La minorité me demeura fidèle. Mais la majorité me renia. Mon cousin, ayant été de la minorité, prétend que je fus moralement son délégué au Congrès.

— Je ne sais pas bien ce que c'est qu'un délégué moral.

— Moi non plus. Mais mon cousin est entêté. Il nous dira ce qu'il veut dire.

— Et de combien était cette minorité fidèle?

— Quoique absent, j'obtins quatre voix.

— Avouez que c'est bien peu. La majorité infidèle était sans doute au moins égale à cinq voix?

— Égale à cinq voix, docteur, elle eût été valable. Mais elle était beaucoup plus considérable : elle montait jusqu'à six voix — sur dix votants. Il n'y eut aucune abstention. — Au revoir.

Le docteur en allé revint sur ses pas :

— J'allais vous laisser le livre que j'avais apporté. Je n'y pensais plus. Il faut que je le rende avant les vacances de Pâques à la bibliothèque où je l'ai emprunté. Ce sont *les Provinciales*. Quand votre cousin vous demandera compte, vous pourrez lui faire quelques citations intéressantes :

« Et si la curiosité me prenait de savoir si ces propo-

sitions sont dans Jansénius, son livre n'est pas si rare, ni si gros, que je ne le pusse lire tout entier pour m'en éclaircir, sans en consulter la Sorbonne. »

— Ne croyez pas, docteur, que mon grand cousin ni ses camarades entendent ces allusions.

— S'il est ainsi que vous me l'avez dit, je suis assuré qu'il entendra au moins ce qui suit :

« Il n'y eut jamais de jugement moins juridique, et tous les statuts de la Faculté de théologie y furent violés. On donna pour commissaires à M. Arnauld ses ennemis déclarés, et l'on n'eut égard ni à ses récusations ni à ses défenses ; on lui refusa même de venir en personne dire ses raisons. Quoique par les statuts les moines ne doivent pas se trouver dans les assemblées au nombre de plus de huit, il s'y en trouva toujours plus de quarante, et pour empêcher ceux de M. Arnauld [c'est-à-dire les amis, les partisans d'Arnauld] de dire tout ce qu'ils avaient préparé pour sa défense, le temps que chaque docteur devait dire son avis fut limité à une demi-heure. On mit pour cela sur la table une clepsydre, c'est-à-dire une horloge de sable, qui était la mesure de ce temps ; invention non moins odieuse en de pareilles occasions que honteuse dans son origine, et qui, au rapport du cardinal Palavicin, ayant été proposée au concile de Trente par quelques-uns, fut rejetée par tout le concile. Enfin, dans le dessein d'ôter entièrement la liberté des suffrages, le chancelier Séguier, malgré son grand âge et ses inconvénients, eut ordre d'assister à toutes ces assemblées.

Près de quatre-vingts des plus célèbres docteurs, voyant une procédure si irrégulière, résolurent de s'ab-

senter, et aimèrent mieux sortir de la Faculté que de souscrire à la censure. M. de Launoy même, si fameux par sa grande érudition, quoiqu'il fit profession publique d'être sur la grâce d'un autre sentiment que saint Augustin, sortit aussi comme les autres, et écrivit contre la censure une lettre où il se plaignait avec beaucoup de force du renversement de tous les privilèges de la Faculté. »

Allons, au revoir, au revoir. Ce que je vous ai lu n'est pas du Pascal. C'est un exposé que Racine a fait dans une *Histoire de Port-Royal* qu'il a laissée en manuscrit, et qu'on a placée depuis dans ses œuvres. M. Havet nous a donné cet exposé au commencement des remarques sur la première provinciale. Quand le gouvernement et le pape étaient d'accord, on ne tenait pas compte de la règle faite contre les moines.

LA DERNIÈRE PRÉPARATION ET LA TENUE DU CONGRÈS

DERNIÈRE PRÉPARATION

La Petite République du dimanche 15 octobre publiait du Comité d'entente la circulaire préparatoire au Congrès général des Organisations Socialistes Françaises. Cette circulaire de convocation est reproduite à la page v du *Compte rendu sténographique officiel*.

La Petite République du dimanche 22 octobre publiait la note suivante :

COMITÉ D'ENTENTE SOCIALISTE

Congrès général socialiste

Demande a été faite par les délégués du P. O. S. R. de l'inscription au procès-verbal presse du vote contraire à l'article 4 du titre B de la circulaire d'invitation au Congrès, émis par eux à la séance du comité d'entente du 12 octobre. Néanmoins les délégués du P. O. S. R. ont avec l'unanimité des délégués des autres organisations voté l'ensemble de la circulaire afin de ne pas porter entrave à la réunion du Congrès.

La Petite République du vendredi 17 novembre publiait la note et la communication suivantes :

AVANT LE CONGRÈS

Nous recevons de l'Agglomération bordelaise du Parti ouvrier français le document suivant que nous nous em-

pressons d'insérer. Sur la question de l'unité socialiste il nous semble qu'on peut sans péril aller dès maintenant un peu plus loin que ne le disent nos amis. Mais ce n'est qu'une nuance : et il nous paraît que l'ensemble du problème est très nettement posé. Les socialistes de Bordeaux donnent un excellent exemple en étudiant avec soin, dès aujourd'hui, les questions qui seront débattues au Congrès. Si les groupements socialistes délibèrent partout avec le même zèle sur les problèmes à résoudre, le Congrès exprimera la pensée vraie et profonde de tout le prolétariat organisé.

JEAN JAURÈS

PARTI OUVRIER FRANÇAIS (Agglomération Bordelaise)

Le Congrès général des Organisations Socialistes Françaises

Dans sa séance du dimanche 12 novembre, le Comité central, réuni en assemblée plénière au siège social, cours du Jardin-Public, 4, a pris les décisions suivantes relativement au mandat à donner à ses délégués au Congrès général du 3 décembre.

ORDRE DU JOUR DU CONGRÈS

I — La lutte des classes et la conquête des pouvoirs publics.

a) *Dans quelle mesure, et conformément au principe de la lutte de classe, base même de l'organisation du Parti, celui-ci peut-il participer au pouvoir dans la commune, le département et l'État ?*

b) *Voies et moyens pour la conquête du pouvoir. Action politique (électorale ou révolutionnaire). Action économique (grèves, grève générale, boycottage, etc.)*

RÉSOLUTION. — a) La lutte des classes, étant le facteur essentiel de toute l'évolution historique de l'humanité, est nécessairement la base indiscutable de l'organisation du Parti socialiste.

Si l'adhésion formelle à ce principe fondamental déter-

PRÉPARATION DU CONGRÈS

mine positivement l'*objectif* que les socialistes ont le devoir primordial de ne jamais perdre ni laisser perdre de vue en aucun cas, il ne s'ensuit pas nécessairement que la lutte des classes, elle-même, dans ses phases multiples et successives, soit réduite à une forme unique et à une méthode immuable. Plus logiquement, on peut penser qu'elle doit être adaptée aux conditions successives de milieu et de circonstances, pour sa plus grande efficacité.

Dans le milieu présent et dans les conditions où fonctionnent les pouvoirs publics en France par le mécanisme actuel du suffrage universel, il est logique d'admettre que l'introduction constante et incessante des militants socialistes dans tous les pouvoirs publics sans distinction — communaux, départementaux, législatifs ou gouvernementaux, — puisse toujours être avantageuse pour la meilleure utilisation de ces pouvoirs au profit de la lutte des classes et du mouvement socialiste, soit en atténuant la résistance qu'ils opposent à l'extension de ce mouvement, soit en réalisant toutes réformes susceptibles de mieux armer et encourager le prolétariat dans sa lutte contre la société capitaliste.

Ce qui importe dans tous les cas, c'est que cette introduction des socialistes dans les pouvoirs publics soit entourée de conditions telles qu'elle ne puisse dépendre de la seule volonté des hommes en dehors de leur parti, et que tout militant détaché dans l'un quelconque des pouvoirs publics demeure toujours responsable de sa conduite et de ses actes devant le parti socialiste, dans des formes à déterminer.

b) Il doit être entendu par tous, une fois pour toutes, que la conquête des pouvoirs publics n'est pas le *but* de l'action socialiste, mais seulement un *moyen* de mettre le parti en puissance de réaliser la transformation sociale qui est sa raison d'être.

Dans le milieu actuel, il est généralement admis que la possession du pouvoir est l'unique moyen pratique et infaillible permettant de réaliser cette transformation. Pour la conquête de ce moyen, le prolétariat et le parti socialiste

ont donc le devoir de ne négliger aucun procédé, aucune circonstance politique ou économique, pouvant la faciliter ou l'accélérer.

S'il faut souhaiter par-dessus tout, dans l'intérêt même de la classe prolétaire comme de l'humanité, que les événements ne conduisent pas le peuple à l'emploi d'autres procédés que ceux pacifiques, — tels l'action électorale et le libre développement des associations ouvrières politiques et économiques, — nul ne peut avoir le droit de priver à l'avance le prolétariat du bénéfice des procédés révolutionnaires que les circonstances historiques pourraient lui offrir pour son affranchissement.

Le parti socialiste, après avoir affirmé et justifié le but qu'il poursuit, doit donc se réserver l'emploi de tous les moyens propres à y aboutir au plus tôt selon les circonstances.

La seule raison légitime qui puisse déterminer la préférence des socialistes pour tels moyens politiques ou économiques, plutôt que pour tels autres, c'est le ménagement des énergies et des ressources populaires dont on a le devoir d'éviter tout gaspillage inutile.

2 — *De l'attitude à prendre par le Parti socialiste dans les conflits des diverses fractions bourgeoises.*

Lutte contre le militarisme, le cléricanisme, l'antisémitisme, le nationalisme, etc.

RÉSOLUTION. — Au milieu de la grande lutte des classes qui domine tout le problème social, — et qui fait une nécessité inéluctable au prolétariat d'être constitué en un parti de classe distinct de tous les partis bourgeois quels qu'ils soient et quelles que soient les divergences politiques, philosophiques ou autres qui les caractérisent entre eux, — il peut arriver des cas où les conséquences de certains conflits particuliers entre des fractions bourgeoises ne soient pas indifférentes au prolétariat et au parti socialiste au point de vue de l'existence et du maintien de certaines conditions

PRÉPARATION DU CONGRÈS

politiques ou sociales utiles à leur développement, telles que la forme républicaine du gouvernement, la laïcité de l'enseignement et des fonctions publiques, la subordination du pouvoir militaire au pouvoir civil, l'égalité légale des citoyens sans distinction de races, le droit d'association et de réunion, la liberté de la presse, etc.

Dans ces circonstances, l'intérêt même du prolétariat fait un devoir au parti socialiste d'intervenir dans les luttes bourgeoises en se portant du côté où est le danger le plus pressant.

L'affaire Dreyfus avait déterminé une de ces circonstances tragiques où le soulèvement de toutes les forces de réaction coalisées pouvait mettre en péril les libertés acquises par la société démocratique et laïque issue de la Révolution française et des révolutions successives, et la République elle-même.

Il faut se féliciter que le parti socialiste, en se jetant impétueusement dans la mêlée, ait pu conjurer le danger, et en même temps provoquer, de la part d'une notable partie de la population, jusqu'alors éloignée du socialisme, un mouvement de sympathie et de rapprochement, sinon d'adhésion décisive, qu'il est impossible de ne pas constater partout et dont le socialisme ne peut faire autrement que de tirer profit pour son extension.

3 — *De l'unité socialiste. Ses conditions théoriques et pratiques.*

Direction et contrôle par le Parti des divers éléments d'action, de propagande et d'organisation.

RÉSOLUTION. — Le rassemblement des diverses fractions socialistes en un seul Parti socialiste compact et discipliné, dont l'unité d'organisation et d'action rendrait la puissance invincible, est dans les vœux de tous les socialistes sans distinction d'école. Et tout doit être franchement fait pour y aboutir.

Mais, précisément parce qu'on le désire, on doit tenir

compte avec prudence des circonstances et conditions particulières à chacune des grandes organisations nationales qui, depuis de longues années, travaillent avec persévérance et méthode à constituer le prolétariat français en un parti de classe conscient de sa mission historique. Il faut éviter de les précipiter dans une unité insuffisamment préparée, incertaine et artificielle, qui se briserait à la faveur des moindres incidents.

Ce qu'on a le devoir de faire, c'est de réaliser toute la somme d'unité possible à chaque moment, jusqu'à ce que, d'étape en étape, on soit arrivé à l'unité définitive et parfaite par l'élimination successive et normale des causes qui s'y opposaient.

Actuellement, en laissant subsister et fonctionner telles quelles les organisations existantes, il s'agit de les relier, de les solidariser et d'unifier autant que possible leur action à la Chambre et dans le pays, par le moyen d'un *Comité directeur* comprenant les principaux leaders de chaque fraction, et dont les attributions, prudemment limitées tout d'abord aux cas les plus généraux, lui permettraient de prendre en toute autorité de rapides décisions dans les circonstances urgentes.

Nul, groupement ou individu, ne pourrait être admis dans le parti socialiste et considéré comme tel qu'après avoir catégoriquement adhéré au *minimum théorique* ayant servi de base au Congrès général des organisations socialistes françaises, à savoir :

Entente internationale des travailleurs organisés en parti de classe pour la conquête du pouvoir et la socialisation des moyens de production et d'échange, c'est-à-dire la transformation de la société capitaliste en une société collectiviste ou communiste.

Nul journal ne devrait pouvoir être considéré comme organe du parti socialiste qu'à la condition de demeurer sous

TENUE DU CONGRÈS

le contrôle du Comité Directeur, quant à la marche théorique et politique.

Le Comité Directeur devrait avoir pour fonction principale et permanente de préparer méthodiquement la propagande et l'organisation socialiste dans toutes les circonscriptions de France sans aucune exception, avec le concours de tous les conférenciers et élus socialistes mis à sa disposition dans leur ensemble.

Pour copie conforme :

Le Président de séance,

ANTIGNAC

Le Secrétaire,

BOUILLON

TENUE

Les documents et les renseignements afférents à la tenue du Congrès sont au *Compte rendu sténographique officiel*. Ce compte rendu donne : la circulaire de convocation; la tenue des douze séances en six journées; les résolutions du congrès sur les questions à l'ordre du jour; et, aux annexes : la liste par départements et organisations des groupes représentés au congrès; les votes de la commission de résolution, indiquant les votes nominatifs des commissaires; les votes du congrès, indiquant les votes nominatifs des délégués; un index des matières et un index des orateurs. (1)

Après le compte rendu de la deuxième séance de la troisième journée, mardi 5 décembre, page 210, on doit, si l'on veut bien saisir la continuation du débat, inter-

(1) Société nouvelle de librairie et d'édition, 17, rue Cujas, Paris.
— Un fort volume in-18 de 502 pages, broché, 4 francs.

caler quelques documents, qui ne pouvaient figurer au *Compte rendu officiel* :

La Petite République datée du jeudi 7 décembre, paraissant la veille mercredi 6, publiait les notes suivantes, rédigées sans doute au dernier moment :

Après l'article de Jaurès :

P.-S. — Qu'on me pardonne ma candeur : je n'avais pas prévu que, pendant que le Congrès délibérait avec cette dignité admirable, un petit groupe préparait la plus étrange et la plus coupable manœuvre pour enlever par surprise à une heure du matin un vote décisif sans que la commission spéciale se fût même réunie. (1)

La manœuvre a échoué : elle ne fera pas de bien à ses auteurs dans le pays socialiste.

J. J.

UNE PROTESTATION

Il s'est produit à la fin de la séance du Congrès une singulière tentative. On a essayé d'enlever après minuit un vote sur la première question avant même que la commission ait pu se réunir pour examiner les diverses formules de résolution. La tentative a échoué, heureusement pour la dignité du Congrès et pour la loyauté du vote.

Elle a d'ailleurs soulevé les protestations non seulement des Socialistes indépendants, de la Fédération des travailleurs socialistes et du Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, mais aussi celle de très nombreux délégués du parti ouvrier.

Le citoyen Delory, maire de Lille, le citoyen Delesalle, adjoint de Lille, et le citoyen Constans, maire de Montluçon,

(1) M. Alexandre Zévaès avait en fin de séance conduit toute une expédition à l'assaut de la tribune.

TENUE DU CONGRÈS

ont demandé que la commission soit saisie de tous les projets : et les nombreux élus du Parti ouvrier dont les noms suivent se sont associés à cette demande par la protestation ci-après.

Comme on le voit, ceux qui veulent ôter au Congrès le sang-froid nécessaire et le précipiter dans les pires aventures jouent un jeu aussi dangereux pour eux-mêmes que pour le socialisme.

Le puissant esprit d'unité socialiste et de loyauté qui anime l'immense majorité des délégués saura déjouer ces manœuvres : elles se retourneront avec une force terrible contre leurs inspireurs.

Voici le texte de la protestation dont il est question ci-dessus :

Dix députés du Parti ouvrier français ont chargé le citoyen Pastre d'appuyer la proposition du citoyen Delesalle, tendant à ce que les divers projets soient renvoyés à la commission, que le rapport soit déposé demain, et qu'il n'y ait pas de vote d'escamotage.

PASTRE, KRAUSS, CADENAT, FERRERO, JOURDE,
BOYER, BÉNÉZECH, PALIX, FERROUL.

Se joignent à eux :

Gabriel BERTRAND, délégué de la Fédération de
Vancluse; CAMELLE, conseiller général, ad-
joint au maire de Bordeaux; PARISOT, con-
seiller général de Courbevoie.

JÉROME ET JEAN THARAUD

A notre Maître Villiers de l'Isle-Adam

la lumière

Qui perd les yeux
perd la beauté de
l'Univers et reste
semblable à un
homme qui serait
enfermé vivant dans
un sépulcre où il y
aurait mouvement
et vie.

LÉONARD DE VINCI

LE NAVIRE

Madame Saint Adjutory était inconsolable d'avoir un fils aveugle. Son ménage était très pauvre, ses enfants très nombreux ; son mari s'épuisait dans une lutte stérile contre la vie.

Assise près de la fenêtre, elle embrassait entre ses mains la tête de l'enfant, épiant si, par aventure, quelque lueur ne s'allumait pas au fond de ses claires prunelles.

Clément levait sur elle des yeux sans éclat, où ne transparaissait ni sentiment ni pensée. Longtemps elle avait espéré que la force du jour vaincrait ses yeux rebelles. Mais sa confiance s'était évanouie —

— « Il ne verra jamais mon visage. — Il ne connaîtra jamais la beauté de la lumière » —

Un sanglot serra sa gorge — ses mains se crispèrent violemment sur les tempes de l'Aveugle qui secoua la tête pour se débarrasser de l'étreinte.

la lumière

— « Je t'ai fait du mal. C'est sans le vouloir » —

Elle couvrit ses joues de baisers, peigna ses cheveux si blonds qu'ils semblaient blancs, et l'envoya jouer dans la cour, avec ses amis les lapins et les poules.

Son mari voulait partir pour des pays au delà de l'Océan, mais il refusait d'emmener Clément. Combien de jours caresserait-elle encore son fils ?

— Je n'embrasserai plus en le déshabillant, le soir, ses épaules nues, je l'abandonnerai à des mains étrangères, je serai séparée de lui par des milliers de lieues. Je ne saurai à aucune minute de sa vie ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, ni où il est.

Madame Saint Adjutory se penchant hors de la fenêtre appela :

— Clément !

L'enfant répondit d'en bas :

— Maman.

— Monte ici que je te voie.

Clément courut vers la maison, les mains en avant, la tête rejetée en arrière, levée vers le ciel. Son pied heurta une bûche abandonnée dans la cour — il tomba et sa tête porta sur un pavé. Du sang gicla de son front blessé. Nul cri. Il resta sur le coup le visage contre les pierres, les bras en couronne autour de sa tête.

Sa mère, qui guettait sa montée dans la cage de l'escalier, revint à la fenêtre, aperçut le corps étendu. Elle descendit effrayée, releva l'enfant, le porta sur son lit, lava son visage. L'évanouissement dura peu. Clément rouvrit sur sa mère ses immuables yeux ; un filet de sang avait rougi le blanc des sclérotiques.

— Tes yeux sont crevés. —

Clément frissonna.

— Crevés mes yeux ? —

Il glissa la main sur ses cils tremblants, étonné de ne sentir aucune douleur. Sa mère souleva délicatement ses paupières, le sang essuyé par des larmes avait disparu.

— Non tes yeux ne sont pas atteints.

la lumière

Elle trembla quelques minutes qu'il n'y eût sous l'orbe lisse quelque source invisible de sang.

— Tes yeux ne sont pas meurtris ; je les aime tels qu'ils sont. Une blessure aurait rayé leur limpidité.

Madame Saint Adjutory serra le front de Clément avec un bandeau. Il se sentait entouré par sa mère d'une continuelle pitié dont il s'étonnait, n'ayant jamais eu le regret d'une lumière qu'il ne connaissait pas.

Quand le pansement fut fini, il s'assit sur un tabouret, et demeura là, orienté vers sa mère, royal et prophétique, avec son diadème de linge blanc.

— Des souffrances l'attendent au loin, assises à tous les carrefours de la vie — Pourquoi était-il né ? Qui l'avait désiré ? La maison était déjà pleine d'enfants —

Des heures tintèrent. Dans l'escalier des pas et des voix. Cinq garçons entrèrent à la file, avec des sarraux noirs d'écoliers, gais et heureux de vivre.

LE NAVIRE

Ils demandèrent :

— Clément s'est blessé ?

— Clément s'est heurté à une bûche et est tombé.

L'infirmier répliqua violemment :

— Si j'y voyais clair la bûche ne m'aurait pas fait tomber.

Ses frères se regardèrent mystérieusement émus. Sa mère pensa : Le malheureux ! Et silencieusement elle pleura.

Pour la première fois de sa vie, l'enfant s'était révolté contre sa détresse.

Inquiet de l'immobilité muette qui régnait autour de lui, Clément écarta ses bras étendus, pour saisir un pan de robe ou de tablier. Ses mains errèrent dans le vide quelques secondes. Il frémit d'avoir été laissé seul, et cria épouvanté :

— Où êtes-vous ?

— Ici tout près de toi ; tu as peur ?

Par économie, la lampe était tardivement allumée. Les enfants restèrent dans la pénombre d'un soir désolé.

Poussés par le vent, des nuages s'avançaient d'un mouvement lent et invincible sur toute l'étendue de l'horizon. Les enfants regardaient le ciel en voyage.

la lumière

Clément demanda :

— Que regardez-vous ?

Vincent l'aîné répondit :

— Le soleil est parti. La nuit est maintenant tout à fait venue. Maman est dans la cuisine. Elle allume la lampe. L'entends-tu ?

— Ah ! le soleil est parti. Comment peut-on remplacer le soleil ?

Leur père entra. On servit la soupe.

— J'ai vu Brix pour les Schiedam. Ils se méfient tous de moi, tous, tous. Il faudrait vivre pour-tant.

Madame Saint Adjutory insinua :

— Dieu ne voudra pas —

— Tu me fais rire — avec ton bon Dieu !

Le couteau de Clément grinça sur son assiette. Tiens donc ton couteau, imbécile ! — Qu'as-tu au front ? Tu es tombé ?

Madame Saint Adjutory recommença l'histoire de la chute. Son mari avait peu de tendresse pour l'aveugle. Pourtant ces paroles brutales la surprirent.

LE NAVIRE

Le repas finit dans le silence. Un papillon de nuit tourna autour de la lampe. Pas un des enfants ne fit un mouvement pour l'atteindre. Il éventa la joue de Clément qui frissonna de dégoût au contact des ailes soyeuses.

la lumière

Les enfants couchés, madame Saint Adjutory revint près de son mari.

Il était au coin du foyer assis sur une chaise basse, le corps replié, la tête au-dessus des charbons morts à demi, les bras enlacés derrière la nuque. Debout, derrière lui, elle essaya de le relever avec ses mains passées sur son front.

— Ces braises te brûlent. Lève-toi.

Il secoua violemment la tête pour décourager l'importune bonté.

— Laisse-moi.

Au dehors à des intervalles rythmés par les souffles venus du large, un vieux vapeur amarré au quai filait des sons aigre-doux en balançant sa mâture où s'accrochaient des flocons de neige.

— Ces braises te brûlent — lève-toi ?

— Ces braises sont étouffées sous la cendre, tu le vois bien. Le feu qui me brûle est en moi ; tu le sais mieux que personne —

Il se mit debout, redressé par la volonté tenace de sa femme. Détourné à demi il la dévisagea agressivement en face.

Elle soutint son regard.

— Je ne puis pas abandonner cet enfant !

— Il faut partir. Le vapeur va lever l'ancre.

LE NAVIRE

Entends ses appels vers la haute mer. Nous trouverons la nature plus indulgente ailleurs loin de l'Europe impitoyable aux vaincus.

— Je ne veux pas laisser ici un Être qui est né de toi et de moi.

— Nous ne pouvons pas emmener Clément. Que ferions-nous là-bas de ses inutiles yeux. Timor est une île redoutable. Il faut des sens aiguisés et toujours en éveil pour échapper à la trahison de ses forêts.

— Nous défendrons l'enfant contre la forêt.

— Le défendras-tu contre le soleil ?

— Contre le soleil ?

— On ne défend pas contre le soleil celui qui ne se défend pas lui-même.

— Tes raisons me font mourir.

Ils se turent et écoutèrent quelques minutes la respiration égale des enfants.

— Vois la vie que nous menons dans ce pays ? Les enfants dorment dans une chambre trop étroite ; ils ne mangent pas à leur faim.

— Qu'importe la misère, et pourquoi te révoltes-tu contre elle ? — Ne peux-tu nous aimer sans nous vouloir heureux ?

Il répondit :

— La misère abîme les Êtres et je veux que mes enfants deviennent de beaux humains.

la lumière

— Tu ferais le sacrifice d'un de tes fils, du plus faible, de Celui qui a le plus besoin de notre tendresse!

— La vie de Clément est assurée. Majorel m'a supplié, si nous partons, de lui laisser cet enfant.

— Majorel —

— Oui Majorel —

— Jamais ! C'est un homme sans religion.

— Personne après toi n'aime cet enfant plus que lui.

— Il l'aime trop. Je hais les étrangers qui aiment mes enfants presque autant que je les aime.

— C'est par lui que l'esprit de Clément commence à s'ouvrir à la joie de penser et de rêver.

— Le rêve est dangereux. Majorel déformerait son âme.

— Il n'abîmera pas son âme. Il lui apprendra la vie des anciens hommes, la musique.

— Clément n'a aucun besoin d'une science vaine. N'a-t-il pas l'âme religieuse ?

— Majorel respectera tous ses sentiments.

— Oh je sais. — Il est sans violence. C'est une intelligence insinuante. Ses paroles dénouent les convictions les mieux liées. Il a ruiné ta croyance avec l'eau trouble de ses idées. — Et si tu supportes si difficilement la misère, c'est que ta foi dans la Providence n'est plus.

LE NAVIRE

— Majorel est un esprit clair.

— Majorel est riche : abandonner Clément serait le vendre.

— Nous recommanderons Clément au vicaire de Sainte-Sabine, qui entretiendra sa piété. Majorel emplira son âme de passé. Ainsi notre fils qui ne pourra jamais agir dans l'espace aura la joie de rêver dans le temps.

— Un de mes fils condamné à ne jamais connaître qu'une face de la vie ! Ne me fais pas souvenir de cette vérité barbare. Elle me désespère !

Le vapeur tirait en bas sur son amarre, comme un chien sur sa chaîne. Madame Saint Adjutory fit à haute voix une réflexion intérieure :

— Ce bateau qui crie ! Partir ! Échapper aux gens d'ici ! Sur le pont d'un navire écouter le bruissement de l'eau contre la carène ! —

Son mari sentit que sa résistance était à moitié rompue.

— Le mépris des hommes se lève sous nos pas.

— Partir.

— Voir des terres, des mers, des cieux nouveaux.

— Pitié ne me tente pas !

— Oublier notre sinistre destinée !

— Regarder les marins manœuvrer les cordages !

— Redevenir de vrais humains !

— La vie divine !

la lumière

— Dépenser sa force en liberté, défricher des bois.

Madame Saint Adjutory écarta avec ses mains ces images tentatrices.

— Pitié ne me tente pas !

Elle s'appuya défaillante sur l'espagnolette de la fenêtre qui s'ouvrit — la flamme de la lampe s'exalta. Le clapotement de l'eau contre le quai devint très distinct. Un bruit de chaînes détachées monta vers eux. Un bateau de pêche glissa lentement, la voile molle, palpitante aux premières atteintes de la brise. Deux hommes aidaient le vent avec de longues rames qu'ils manœuvraient à deux mains. Pour cadencer leur effort, du fond de leur gorge, il sortait des sons rauques. Passées les antennes des digues, la barque fut enlevée sur les grandes vagues, et quand ses voiles, son mât, sa coque eurent disparu, madame Saint Adjutory vit une minute encore étinceler la pipe de l'homme qui était à la barre. — Au loin la mer passait la navette de ses lames paisibles sous la lumière changeante des phares plantés à l'extrémité de la double jetée.

Les hommes de cette contrée partent sur cette mer depuis des siècles ! Nous sommes d'une race de

LE NAVIRE

commerçants hardis. La terre maternelle n'est pas pour nous. Les îles lointaines nous désirent —

Madame Saint Adjutory s'abandonna à l'ivresse de la mer. Elle dit sans énergie :

— Mais nous ne pouvons pas abandonner Clément !

— La vie nous y force.

— Dieu ne nous pardonnerait jamais ! — Un cri strident s'élança derrière eux. L'homme et la femme se retournèrent. L'enfant aveugle, en chemise était debout, les yeux grands ouverts, les mains crucifiées contre la porte.

la lumière

Madame Saint Adjutory entra : l'abbé Reims l'interrogea des yeux.

— J'ai été réduite par la misère —

Le silence descendit sur eux les ailes étendues.

— Je suis lâche. Une mère n'abandonne pas son enfant.

La clarinette du mendiant qui jouait sous le porche de l'église les surprit.

— Vous le défendrez contre Majorel. S'il devenait un païen !

L'abbé eut pitié de cette désespérée :

— Partez confiante, madame, je veillerai sur son âme. —

LE NAVIRE

La ville était une ville de désolation, car elle était à l'embouchure d'un grand fleuve qui traversait un pays de houille. Antique résidence des Rois, elle avait des avenues distinguées par des rangées d'arbres en huit allées assez larges pour laisser passer dix cavaliers de front. Les perspectives des allées étaient fermées par les façades des palais — simples maisons de briques noircies qui reflétaient l'unique étage de leurs immenses façades toutes droites, dans des viviers d'eau bourbeuse, que sillonnaient des cygnes en tout semblables à ceux qui ramaient aux temps lointains où vivaient les premiers hôtes de ces royales demeures. Des parcs derrière des murailles — des canaux qui se croisaient dans cette ville aquatique et forestière avaient porté des gondoles, avec des musiciens qui accompagnaient sur des instruments à corde des jeunes gens, des courtisanes et des reines. Toutes les voluptés en voyage s'étaient autrefois ici donné rendez-vous. Des philosophes avaient fui ce coin de terre trop languide, les moines prêcheurs l'avaient maudit, la jeunesse l'avait adoré. Le Rhin amenait les princes de la Bavière, de l'Alsace, du Palatinat — les rois de France venaient en carrosse — les rois d'Angleterre frêtaient des galères. Pour y vivre avec ses chiens et ses maîtresses, le duc Charles XIII de Saxe ruiné avait vendu sa couronne. Et tout le tapage

la lumière

d'amour était éteint — la poussière des carrosses tombée — le sillage des barques effacé — les joueurs et les sensuels pourris. Le noir mineur embrassait la ville sur la bouche et des générations d'esclaves souterrains étaient nées. Les vieux hôtels étaient des entrepôts de charbon, et le Rhin sur des chaulands pleins de machines et de houille entraînait une cargaison humaine de meurt-de-faim qui venait s'embarquer pour l'aventure lointaine. La ville ressemblait à une industrielle mégère et à une vieille fille de joie.

Les récoltes, cette année, avaient été mauvaises, les pommes de terre et le blé étaient chers ; le prix des salaires n'avait pas été accru. Le nombre des émigrants était de plus de deux mille.

Ils attendaient au bord du quai, enveloppés dans le ronflement des machines sous pression, devant les navires tout neufs, tout blancs, leurs quilles peintes en rouge jusqu'à la ligne de flottaison. Leurs visages n'exprimaient aucune émotion. Ils étaient venus de loin s'embarquer dans ce port étranger ; ils n'avaient plus le regret du départ, et comme ils ne savaient rien du pays où ils allaient ni de la destinée qui les attendait, ils n'étaient pas égayés par l'intelligente espérance.

Les Saint Adjutory étaient perdus dans la foule.

LE NAVIRE

Ils furent appelés des derniers. Clément ne put s'approcher assez près de la passerelle pour que sa mère pût l'embrasser encore. Elle cria à l'abbé :

— Sou-
venez-vous de votre promesse.

Les chaînes qui portaient les ancres furent hâlées dans le vacarme du fer qui grince contre le fer ; l'eau broyée par l'hélice écuma, le navire trembla et se mit silencieusement en route par l'éclaircie d'une après-midi pluvieuse, sous la menace des nuages et le calme présage d'un arc-en-ciel rose et vert.

Clément avait couru à l'extrémité de la digue, là où s'élève l'antique tour des Pleureurs, ainsi nommée parce que de temps immémorial sur les dalles de ses degrés ceux qui restent envoient à ceux qui partent l'adieu lamentable des mouchoirs.

Le *Timor* passa à vingt mètres du môle. Madame Saint Adjutory élargit vers son fils un immense baiser. Clément y répondit avec ses deux mains. Il fut trompé par ses oreilles, son baiser s'en alla vers un point de l'Océan où le navire qui emportait sa mère n'était déjà plus.

la lumière

Reims et Majorel revinrent par le quai. Chacun d'eux tenait une main de Clément dans sa main. A la naissance de la jetée, ils quittèrent le port et suivirent le long d'un canal une allée d'ormeaux noircis par les pluies récentes. Derrière eux, la houle d'automne mouvait ses grandes ondes distinguées par des silences. La ville était enveloppée par sa rumeur. A mesure qu'ils s'éloignèrent le bruit de la mer s'assourdit mais devint plus sinistre. L'allée suivait la pente d'une ancienne dune d'où l'on découvrait au loin la mer. Clément ne percevait plus qu'à de rares intervalles le fracas des lames éboulées et chaque fois il tournait involontairement la tête ; mais seuls, l'abbé Reims et Majorel pouvaient apercevoir, à travers les branches emmêlées des arbres, les mâts du navire en fuite et la fumée des machines.

LE NAVIRE

Clément était seul. On apporta pour lui une lettre. Il dut garder toute une après-midi entre ses doigts le papier où il y avait écrit des paroles d'amour qu'il ne pouvait pas lire.

Enfin Majorel arriva.

La lettre était très longue et de toutes les écritures.

Le père exhortait l'enfant au courage.

Sa mère lui disait sa désolation d'être partie.

Ses frères contaient leur voyage. Dans un port d'Espagne où le bateau s'était arrêté quelques heures, ils avaient vu des arbres qui portaient des oranges et sur la plage des matelots qui jouaient à piquer des couteaux dans le sable entre les doigts de leurs mains.

— Sont-ils heureux de voir ces merveilles !

la lumière

Ému par ces lettres, Clément ne pouvait s'endormir. Majorel dans la chambre voisine, les coudes sur l'appui d'une fenêtre ouverte, l'écoutait respirer. Quand l'enfant parut s'assoupir, il rêva sur lui-même.

Personne au monde n'aimait la vie comme lui, il l'aimait avec sensualité. Il y mordait à pleines dents comme dans un fruit mûr et ses lèvres épaisses étaient vermeilles du jus de la grappe écrasée. Il passait des journées et des nuits avec des pêcheurs qu'il accompagnait sur la mer pour la joie d'éprouver leur vigueur.

Matérialiste et athée, ennemi de la discipline romaine, de l'humilité catholique, des théories humanitaires, il n'aimait au monde que l'effort physique et la beauté.

Il avait imposé ses goûts et sa conception aristocratique de la vie à ses amis : un seul lui avait résisté, celui qu'il avait serré longtemps de l'étreinte la plus forte : l'abbé Reims.

A Greifswald autrefois ils avaient écouté ensemble un professeur qui enseignait à sa manière la pensée de Hegel : l'enchaînement des causes et des effets dans l'Univers était la raison même. Et pourquoi le bonhomme n'aurait-il pas eu cet optimisme ? Son gouvernement avait toujours eu pour lui les attentions les plus délicates ? — Un même sen-

timent de dégoût pour l'enseignement de ce cuistre avait rapproché les deux jeunes gens. Ils remplacèrent l'étude par le canotage sur la rivière.

Reims n'avait rien alors d'un ascète; il ne portait pas encore la soutane. Il avait une âme joyeuse et un corps souple. Majorel s'émerveillait de sa beauté fine et nerveuse. Il le revoyait devant lui, à son banc de rameur, les jambes ramenées en arrière, les bras nus, hâlés par le soleil, tendus devant sa poitrine, les avirons levés derrière lui. Ses bras se repliaient, ses jambes se détendaient, son dos se creusait, son maillot moulait ses épaules lisses, le canot filait sur l'eau lumineuse.

Des influences indéterminées le détournèrent insensiblement de la rivière. Il oublia le rire, il abandonna sa maîtresse, il se désola de la vie humaine qu'il avait menée. Les actions les plus naturelles évoquèrent en lui des scrupules.

Un matin, comme ils déjeunaient devant une table de brasserie, Reims lui dit sans émotion :

— J'ai décidé d'entrer au séminaire bientôt.

— Un curé ! toi, un curé ! C'est une honte, une véritable honte. Les superstitions de ton enfance sont mortes en moi, elles sont presque mortes en toi. Ce sont des charbons à demi éteints qu'attise un vent de dégénérescence et de folie. Reprends-toi : rien n'est moins libre que ton adhésion à ces

la lumière

croyances auxquelles tu avais renoncé. Tu sais, comme moi, la vanité de ce que les hommes appellent Ame et Dieu. Vive la joie de vivre.

— Le temps seulement de régler avec moi quelques pensées. Ne me juge pas. Tu ne le pourrais pas et je ne le puis pas moi-même.

De nouveau la vie les avait réunis au bord d'une mer septentrionale.

Reims aimait profondément Majorel, Majorel ne savait pas s'il aimait Reims ou s'il le haïssait. Il entendit un saut sur le plancher.

Clément au milieu de la chambre délirait. L'entrée de Majorel l'éveilla.

Il recula terrifié avec la confuse pensée qu'un fantôme de son rêve avait pris forme, et le chassait devant lui, vivant, palpable, invincible.

Il tomba à genoux demandant grâce.

— Clément — c'est moi, ton ami — reconnais-moi.

Clément s'élança vers lui.

— Ah oui, maître, c'est vous, des gens horribles étaient là, défendez-moi si vous m'aimez.

Majorel prit Clément dans ses bras et pendant longtemps, dans la nuit, il le promena en le berçant.

LE NAVIRE

Un soir d'hiver, un grand vent battait la ville, la pluie tombait violemment mêlée de neige.

Clément et l'abbé entendirent le bruit régulier d'une canne battant les murs.

— C'est Zachée. Ouvrons-lui la porte qu'il s'abrite.

C'était un vieux mendiant, ami de l'abbé, qui vivait sous le porche de son église et qui jouait de la clarinette avec son nez. Il portait une tête énorme sur des épaules caprines, sa peau avait la blancheur des coutures de cicatrices, ses lèvres relevées au-dessus des gencives étaient trop courtes pour s'unir et ses paupières coupées au ras des orbites n'essuyaient jamais ses yeux, deux boules de sang coagulé blasonnées par des raies noires.

— Zachée dis-nous ton histoire ?

— Je suis aveugle depuis dix-huit cents ans, pour avoir vu Notre Seigneur. C'est moi qui étais monté sur le figuier le jour de son entrée à Jérusalem. Mes yeux trop faibles ne purent supporter l'éclat du fils de Dieu. J'étais dans la lumière, je fus précipité dans la nuit. — Je criai vers Lui éperdument. Il mit sa main sur mon visage et me demanda : Zachée, quelle chose te blesse ? — Seigneur, vous le savez : guérissez-moi. — Vis plutôt éternellement et conserve dans la nuit la

la lumière

vision de ma forme périssable. — Tous les chrétiens vivent de sa pensée ; et moi seul, moi seul, je L'ai vu, — comprenez-vous : moi seul !

L'enfance de Clément se passa entre le prêtre, le païen et le mendiant.

Le Gérant : CHARLES PÉGU

Ce cahier a été composé par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie G.-A. RICHARD & Compagnie, 9, rue du Pont. — 2226

Nos correspondants peuvent nous aider :
en souscrivant des souscriptions mensuelles régulières
et des souscriptions extraordinaires ;
en s'abonnant ;
en abonnant leurs amis et toutes personnes à qui ces
cahiers conviendraient ;
en nous donnant des abonnements à servir à des per-
sonnes à nous indiquées d'ailleurs par nos correspon-
dants ou par les « Journaux pour tous » ;
en nous donnant les noms et adresses des personnes à
qui nous servirions utilement des abonnements éventuels
ou des abonnements gratuits payés d'ailleurs ;
en nous envoyant des documents et renseignements.

Toutes les fois que nos deux correspondants le
désirent et nous y autorisent, nous les mettons en
communication, c'est-à-dire que nous donnons à chacun
des deux le nom et l'adresse de la personne — qui reçoit
l'abonnement payé, — qui paye l'abonnement reçu.

Pour pouvoir donner à nos futurs abonnés des collec-
tions complètes, nous renonçons rigoureusement à la
vente au cahier.

Par exception pendant les vacances de Pâques, du
lundi 16 au samedi 28 avril inclus, administration et
rédaction le lundi, le jeudi et le samedi, de 1 heure à
4 heures et demie. Je prie ceux de nos camarades pro-
vinciaux qui seront de passage à Paris de vouloir bien
venir causer avec nous-mêmes.

Adresser toute la correspondance à M. Charles
Péguy, 19, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris.

Nous publions vraiment notre état de situation : nous avons tiré le sixième cahier à 800 exemplaires; outre 191 exemplaires d'abonnements annuels gratuits et 25 exemplaires d'abonnements annuels gratuits payés d'ailleurs,

• nous l'avons envoyé à 135 abonnés forme,
— à 192 abonnés éventuels;
et nous avons fait 22 services, dont 5 aux imprimeurs.

Nous continuerons dans le prochain cahier à publier le second roman de Jérôme et Jean Tharaud : la lumière; nous en publierons toute la deuxième partie : le magicien.

Demander à la Société nouvelle de librairie et d'édition, 17, rue Cujas, Paris, le premier roman de Jérôme et de Jean Tharaud : le Colporteur débile, un beau volume in-18 Jésus de 116 pages, pour un franc.

Aussitôt que nous aurons fini de publier la lumière, nous en ferons un tirage à part très restreint, en un beau volume in-18 Jésus à peu près de même épaisseur, pour un franc. Nous prions ceux de nos correspondants qui voudraient nous l'acheter de vouloir bien nous en avvertir. Ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi en province et à l'étranger.

Vient de paraître à la Société nouvelle de librairie et d'édition, 17, rue Cujas, Paris, le Procès des Assomptionnistes, réquisitoire du Parquet, exposé et réquisitoire du Procureur de la République, compte rendu sténographique partiel des débats, arrêt. 1 volume, 256 pages, imprimées très denses, in-16, pour cinquante centimes.

N^o 41.

Huitième cahier

du 20 avril 1900

Cahiers de la Quinzaine

PARAISANT LE 5 ET LE 20 DU MOIS

PARIS

19, rue des Fossés-Saint-Jacques

Ces cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

Nous prions nos correspondants de vouloir bien accepter que la liberté laissée à la rédaction et à l'administration, comme elle s'étend déjà, depuis le quatrième cahier, à l'épaisseur, s'étende aussi à la périodicité de ces cahiers. Nous avons longtemps pensé que nous réussirions à les donner enfin ponctuellement aux dates indiquées. Nous avons reconnu que cela nous est impossible et nuirait à la fabrication même. La mise en pages d'une aussi mince brochure est toujours difficile, parce que l'on tâche de tomber juste avec les feuilles d'imprimerie. Nous avons compliqué cette habituelle difficulté en tâchant de donner toujours des morceaux entiers, documents, renseignements ou commentaires. Ainsi la mise en pages de ce huitième cahier a été considérablement retardée parce que la conférence du citoyen Lafargue s'est montrée particulièrement insociable. Nous avons d'abord pensé que les 44 pages de sept qu'elle représente pourraient passer dans ce cahier. Puis nous avons dû la reporter au neuvième et refondre entièrement celui-ci. La préparation des élections municipales a aussi retardé l'impression.

Nous servons dès à présent 218 abonnements gratuits à 218 destinataires, dont au moins 156 instituteurs et institutrices, destinataires dont les noms et adresses nous ont été donnés soit par nos correspondants, soit par les « Journaux pour tous », œuvre à laquelle collaborent déjà la plupart de nos lecteurs, et dont nous les entretiendrons longuement dans un de nos prochains cahiers.

Nos correspondants peuvent nous aider :

en souscrivant des souscriptions mensuelles régulières et des souscriptions extraordinaires ;

PREMIÈRE ANNONCE

Mon ami,

Si tu étais encore à Paris, tu te serais fait un devoir et un plaisir d'assister à la conférence que le citoyen Paul Lafargue a donnée à l'Hôtel des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, le vendredi 23 mars, à huit heures du soir, sous la présidence du citoyen Édouard Vaillant et, comme on dit, sous les auspices du Groupe d'étudiants collectivistes, adhérents au Parti ouvrier français.

Tu connais, pour en avoir fait partie, le Groupe des Étudiants Collectivistes de Paris. Je ne t'en ferai pas l'histoire, parce que je ne la sais pas, parce que tu la sais mieux que moi, parce que deux jeunes citoyens, qui la savent, l'écriront quelque jour, parmi l'histoire du mouvement socialiste en France depuis la Commune. Jadis adhérent au Parti ouvrier français, le Groupe des Étudiants Collectivistes prit naguère une part tout à fait importante, sinon prépondérante, à la défense du quartier contre les bandes antisémitiques. Cette attitude républicaine et révolutionnaire ne pouvait plaire au Conseil national du Parti ouvrier français. Le Groupe des étudiants tomba en disgrâce. Il resta insoumis. Ses délégués au Congrès de Montluçon furent particulièrement maltraités. Il résolut dès lors de recouvrer sa liberté. En vain les guesdistes essayèrent-ils de le garder *aggloméré*. Après des débats un peu troubles une majorité consciente finit par voter l'affranchissement. Bientôt le Groupe des Étudiants Collectivistes adhéra, comme il convenait, à la Fédération des Socialistes Révolutionnaires, de la Confédération des Socialistes Indépendants. Le camarade Sarraute le représentait au Congrès.

Le Groupe donna bientôt la mesure de son efficacité. On peut dire en effet que *le Mouvement Socialiste*, fondé pour le 15 janvier 1899, est sorti de lui. Quelle que soit l'activité de l'initiateur et du directeur, une revue comme *le Mouvement* ne naît pas si elle n'a pas pour ainsi dire un berceau naturel, un entourage préalable, un laboratoire préparé, une clientèle prévenue. Le Groupe fut pour *le Mouvement* ce berceau, cet entourage, donna au *Mouvement* ce laboratoire et cette clientèle. Or, il faudrait n'avoir soi-même jamais écrit une ligne ou corrigé une épreuve ou lu un imprimé pour ne pas apercevoir toute l'utilité, toute l'efficacité, toute la difficulté, toute l'opportunité, toute la convenance d'une revue comme *le Mouvement*.

Pareillement l'appel aux Étudiants Socialistes pour l'organisation d'un Congrès international des étudiants et anciens étudiants socialistes, que tu as lu dans *le Mouvement* du 1^{er} avril, est signé pour la plus grande part de membres du Groupe.

Si tu avais été à Paris, tu aurais, au commencement de cette année scolaire, distribué parmi les étudiants des Facultés le programme du Groupe.

Ce programme était ainsi disposé au recto :

GROUPE DES ÉTUDIANTS COLLECTIVISTES DE PARIS

Fondé en 1893

Siège social : 23, rue de Pontoise (près le square Monge)

Aux Étudiants de l'Université de Paris

Camarades,

Au lendemain de la redoutable crise que nous venons de traverser, alors que les conquêtes les plus essentielles de la civilisation moderne ont été menacées par un retour offensif de la réaction, beaucoup d'entre vous se demandent si les

PREMIÈRE ANNONCE

vieux partis bourgeois sont encore capables aujourd'hui d'assurer le respect des faibles libertés conquises, de garantir l'avenir de la civilisation même.

Au milieu du désordre des esprits et de l'anarchie sociale, en présence de l'impuissance radicale du libéralisme bourgeois à défendre les garanties démocratiques essentielles contre les entreprises des réactions médiévales et les sauvageries du nationalisme, le prolétariat socialiste apparaît, à l'heure actuelle, comme le seul espoir de la démocratie et l'unique sauvegarde des idées de progrès et de liberté.

Mais là ne se borne pas l'action du socialisme : théoriquement, il substitue aux vieilles méthodes de raisonnement les méthodes réalistes de la science moderne. C'est l'observation des phénomènes sociaux, c'est la logique même de l'histoire qui nous ont conduits aux conclusions communistes : la socialisation des moyens de production et d'échange réalisée par l'action internationale des travailleurs et l'organisation du prolétariat en parti économique et politique de classe.

Vous viendrez à nous, Camarades, pour étudier librement la doctrine et l'histoire du mouvement socialiste. Vous y rencontrerez, au milieu du scepticisme universel, les dévouements les plus purs, et ceux d'entre vous qu'un pessimisme superficiel aurait atteints en tireront cette conclusion que la vie vaut tout de même la peine d'être vécue.

Camarades,

Le Groupe des Étudiants Collectivistes de Paris fêtait l'année dernière son sixième anniversaire. Depuis sa fondation, il a pris l'initiative de toutes les manifestations qui ont groupé les étudiants socialistes de l'Université de Paris, et il est sans contredit, à l'heure actuelle, le foyer le plus puissant des idées nouvelles au Quartier Latin. Il est largement ouvert à tous ceux qui acceptent le programme et la tactique définis dans les congrès ouvriers nationaux et internationaux, et, notamment, par le récent congrès général du socialisme français.

Paris, le 12 décembre 1899

N.-B. — Le Groupe des Étudiants Collectivistes de Paris se réunit tous les *vendredis soirs* à son siège social, 23, rue de Pontoise (près le

square Monge), pour discussions, conférences, causeries, élaboration d'articles et de brochures. Il est en relation permanente avec les groupes d'étudiants socialistes de Lille, Lyon, Montpellier, Toulouse, Rennes, Bruxelles, Liège, Genève, Zurich, Berlin, Vienne, Prague, etc., et s'associe à toutes les manifestations de l'action socialiste nationale et internationale.

Il portait au verso le tableau de l'emploi du temps :

ANNÉE SCOLAIRE 1899-1900

Conférences publiques à l'Hôtel des Sociétés Savantes

DÉCEMBRE 1899	FRANCIS de PRESSENSÉ	Le conflit transvaalien et l'impérialisme anglo-saxon
JANVIER 1900	ÉMILE VANDERVELDE	Le collectivisme et la concentration capitaliste
	JEAN JAURÈS	Bernstein et l'évolution de la doctrine socialiste
FÉVRIER	GASTON MOCH	L'organisation des milices et la suppression des armées permanentes
	ENRICO FERRI	Le socialisme et l'évolution
	LOUIS de BROUCKÈRE	L'optimisme économique au dix-huitième siècle
MARS	GUSTAVE ROUANET	L'antisémitisme
AVRIL	HECTOR DENIS	Les premiers socialistes français

PREMIÈRE ANNONCE

Causeries à l'intérieur du groupe, à son siège social, 23, rue de
Pontoise, près le square Monge

N. B. — Chaque Causerie est suivie d'une discussion générale sur
la question traitée par le Conférencier.

I. — DOCTRINE

LOUIS RÉVELIN <i>professeur au Collège des Sciences Sociales</i>	La théorie de la population dans Malthus et dans Marx
JOSEPH SARRAUTE <i>membre du Groupe</i>	Le socialisme et la démocratie
G. SOREL <i>professeur à l'École de Morale</i>	Les nouvelles conceptions socia- listes.
LOUIS DE BROUCKÈRE <i>professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles</i>	La foule au point de vue socialiste (essai d'une pédagogie socialiste)
HUBERT LAGARDELLE <i>directeur du Mouvement Socialiste, membre du Groupe</i>	L'évolution du socialisme
BERNARD LAZARE	L'antisémitisme
JEAN LONGUET <i>membre du Groupe</i>	Analyse du livre de Bernstein
RENÉ AROT <i>membre du Groupe</i>	Le socialisme et la question colo- niale
MARCEL LANDRIEU <i>membre du Groupe</i>	L'erreur biologique en sociologie
ÉMILE BURÉ <i>membre du Groupe</i>	Communisme et anarchisme

II. — LÉGISLATION OUVRIÈRE

Docteur FAUQUET <i>membre du Groupe</i>	L'inspection du travail en France
HUBERT LAGARDELLE	Le truck-system

FRANÇOIS SIMIAND <i>agrégé de philosophie</i>	Le salaire en France
JEAN LONGUET	Le salaire en Angleterre
PHILIPPE LANDRIEU <i>licencié ès sciences</i> <i>membre du Groupe</i>	Les projets de législation contre les grands magasins
ANATOLE DE MONZIE <i>membre du Groupe</i>	La nouvelle loi sur les syndicats ouvriers
HENRI THIROUX <i>membre du Groupe</i>	La protection légale des femmes en couches dans la classe ou- vrière

III. — ORGANISATION OUVRIÈRE

a) ORGANISATION ÉCONOMIQUE

BRIAT <i>membre de la Commission</i> <i>consultative de la Bourse</i> <i>du Travail.</i>	Les institutions de la Bourse du Travail de Paris
EUGÈNE GUÉRARD <i>ex-secrétaire-général du</i> <i>Syndicat des Chemins de fer</i>	L'organisation des travailleurs du transport
MARTINET <i>secrétaire du Syndicat des</i> <i>employés</i>	L'organisation corporative des employés
MARCEL MAUSS <i>agrégé de philosophie,</i> <i>membre du Groupe</i>	Les trade-unions anglaises
VEDITZ <i>membre du Groupe</i>	Les trade-unions américaines
EDGARD MILHAUD <i>agrégé de philosophie</i>	L'organisation syndicale en Alle- magne
OLIVIER <i>membre du Groupe</i>	La coopération en France

PREMIÈRE ANNONCE

b) ORGANISATION POLITIQUE

LOUIS RÉVELIN	L'unité socialiste en France
LOUIS DUBREUILH <i>rédacteur</i> <i>à la Petite République</i>	L'unité socialiste et les grandes organisations
ALBERT RICHARD <i>du Parti ouvrier socialiste</i> <i>révolutionnaire</i>	Organisation politique et organi- sation syndicale
PAUL FAUCONNET <i>agrégé de philosophie</i>	Le parti démocrate socialiste alle- mand
SZMÉRÉ <i>membre du Groupe</i>	Le parti socialiste autrichien
G. PINARDI <i>correspondant de l'Avanti</i>	Le parti socialiste italien
G. SERGE <i>membre du Groupe</i>	Le socialisme en Russie

Je ne sais où en est l'exécution du programme inté-
rieur. Je pense, d'après les précédents, qu'il fut exécuté
à peu près régulièrement, un peu librement, comme on
fait avec ces programmes, en réduisant au moins que
l'on put le frottement, le retard, et le déchet inévitable.

Je sais, pour avoir vu les affiches familières posées
sur les murs du quartier, que les conférences publiques
annoncées au programme ci-dessus furent organisées.
La conférence du citoyen Francis de Pressensé, *le*
Transvaal et l'Angleterre, fut donnée le mardi 12 dé-
cembre 1899, sous la présidence du citoyen Jaurès; nous
l'avons lue dans *le Mouvement Socialiste*, numéros 26 du
15 janvier et 27 du 1^{er} février 1900. La conférence de Van-

dervelde, député de Charleroi, professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles, *Socialisme et Collectivisme*, fut donnée le mardi 6 mars, sous la présidence du citoyen Albert Poulain, député des Ardennes; sans doute parce qu'elle était plus générale et d'un sujet plus vaste, elle ne parut pas au *Mouvement*. La conférence de Jaurès, annoncée ainsi dans la *Petite République* : *Bernstein et l'évolution de la doctrine socialiste*, fut donnée le vendredi 16 février (1); nous l'avons lue dans le *Mouvement*, numéros 29 du 1^{er} et 30 du 15 mars, intitulée ainsi : *Bernstein et l'Évolution de la Méthode Socialiste*. La conférence de Enrico Ferri, professeur à l'Université de Rome et au Collège des Sciences sociales, député socialiste au Parlement italien, *Évolution économique et Évolution sociale*, avait été avancée et fut donnée le lundi 15 janvier, sous la présidence du citoyen Jean Allemane. La conférence de Gaston Moch, sur la suppression des armées permanentes et la création des milices nationales, a été donnée tout récemment, le vendredi 6 avril, sous la présidence du citoyen Gérault-Richard. Je crois que le Groupe a, par un vote récent, décidé d'ajouter à son programme une conférence *publique* de Bernard Lazare sur l'*Antisémitisme*.

Les conférences données sous les auspices du Groupe des Étudiants collectivistes de Paris, étant de plus en plus fréquentes, de plus en plus fréquentées, de mieux en mieux réussies, ont lieu selon un cérémonial traditionnel de mieux en mieux établi, que tu connais bien, et qui est annoncé presque invariablement sur l'affiche,

(1) Et non pas le 10, comme l'indique le *Mouvement* par une erreur typographique,

PREMIÈRE ANNONCE

dans les bulletins et dans les journaux. Voici le schème de cette annonce :

GROUPE DES ÉTUDIANTS COLLECTIVISTES DE PARIS

Lundi premier janvier 1900, à huit heures et demie du soir

HOTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES

28, rue Serpente

CONFÉRENCE

par le citoyen

CONFÉRENCIER

Professeur au Collège des Sciences sociales, député socialiste
au Parlement français

sous la présidence du citoyen

PRÉSIDENT

SOCIALISME ET BOURGEOISIE

Entrée : cinquante centimes ; places réservées : un franc.

A partir de huit heures et demie, les places réservées ne seront plus garanties.

A l'issue de la conférence, un punch sera offert au citoyen Conférencier, avec le concours du citoyen Député, du citoyen Délégué, du citoyen membre du Comité général, du citoyen Conseiller municipal, du citoyen Conseiller général, du citoyen Conseiller d'arrondissement, du citoyen Candidat, du citoyen Futur candidat, du citoyen Directeur, du citoyen Rédacteur en chef, du citoyen Rédacteur, du citoyen Secrétaire, du citoyen Trésorier et de plusieurs Simples citoyens. Un grand nombre de citoyens Militants y prendront la parole.

On trouve à l'avance des cartes réservées à l'Hôtel des Sociétés savantes, à la Société nouvelle de librairie et d'édition, 17, rue Cujas, à la Petite République et à l'Aurore.

Ces conférences traditionnelles, sérieuses, utiles, moitié Quartier Latin moitié Paris même, ces conférences bien rythmées se passent traditionnellement, familièrement, presque familialement. Des orateurs

habituels, Jaurès, Ferri, Vandervelde surtout, y reviennent périodiquement. Un public habituel y revient fréquemment. Ce sont vraiment des conférences de travail et d'étude, et non pas ce que l'on est malheureusement forcé de nommer des réunions publiques. A plus forte raison n'ont-elles rien, mais rigoureusement rien de commun avec les réunions électorales. Toujours la discussion y est sérieuse et courtoise. Il n'y a jamais là aucun incident désagréable.

Ou plutôt il n'y avait jamais eu là aucun incident vraiment désagréable, quand le Groupe des Étudiants collectivistes résolut de sacrifier, lui aussi, à ce besoin de concorde qui travaille évidemment le monde socialiste. Ou bien voulut-il faire à Jaurès le plaisir d'inaugurer avec lui aux Sociétés Savantes la méthode évangélique récemment instituée par le citoyen tribun. Toujours est-il que pour la conférence de Jaurès la présidence fut d'un commun accord attribuée au citoyen Marcel Sembat.

Tu as lu dans *la Petite République* du dimanche 18 février le compte rendu de Gaston Cagniard : « Un punch a lieu dans une salle voisine, (1) où plus de cinquante personnes sont réunies et font fête à Jaurès, à Allemane, à Sembat, à Anatole France, à Fournière, à de Pressensé. » Tu as lu dans *le Mouvement* le texte sténo-graphié de la conférence. Tu as lu et entendu ces belles paroles que je ne puis m'empêcher de citer :

« Donc, ou le prolétariat n'agira pas, ou il sera constamment mêlé à l'action d'autres classes ; l'essentiel

(1) Rectification peu importante : le punch a lieu ordinairement dans la même salle. Des citoyens garçons, s'il est permis de parler ainsi, passent après la conférence et distribuent des consommations aux citoyens consommateurs.

c'est qu'à travers cette mêlée, ce tumulte des éléments il agisse toujours avec sa conscience de classe, avec sa force distincte et organisée, et si, parti distinct, il étend sa surface de contact avec d'autres classes, moi je ne m'en plains pas. Nous voulons la révolution, mais nous ne voulons pas la haine éternelle... (*Acclamations prolongées, applaudissements*) — Et si, pour une grande cause, quelle qu'elle soit, ou syndicale ou coopérative, ou d'art, ou de justice, même bourgeoise, il nous arrive d'obliger des bourgeois à marcher avec nous, quelle force pour nous de leur dire : ah, quelle joie il y a pour les hommes qui se haïssaient et se détestaient, de se retrouver dans ces rencontres momentanées, dans ces coopérations d'un jour... Et quelle joie par conséquent ce sera, sublime, universelle, éternelle, le jour où ce sera la rencontre définitive de tous les hommes!... (*Applaudissements*)

» Elle n'est possible que par la propriété commune qui est le signe de la réconciliation. Pour moi, il ne me déplait pas que, dans son mouvement, dans son développement, le parti socialiste et le prolétariat organisé coupent, rencontrent toutes les grandes causes. Je veux, nous voulons que le parti socialiste soit le lieu géométrique de toutes les grandes choses, de toutes les grandes idées, et par là nous ne désertons pas le combat pour la révolution sociale, nous nous armons au contraire de force, de dignité, de fierté pour hâter cette heure révolutionnaire.

» Et maintenant, camarades, laissez-moi vous le dire, tout cela n'est possible qu'à une condition, c'est que, pour se conduire à travers cette mêlée des événements et des hommes, le parti socialiste soit sûr de lui-même,

et pour être sûr de lui-même il faut qu'il soit organisé et unifié, pour porter à travers les événements la lumière de sa conscience communiste. Voilà pourquoi je considère que l'acte de classe, l'acte révolutionnaire le plus efficace à l'heure présente, c'est l'unification de notre Parti, et voilà pourquoi à vous, jeunes gens socialistes, qui rêvez d'un grand parti unifié, auquel vous irez sans adopter les querelles ou les divisions ou les distinctions d'école, c'est à vous de nous aider tous à réaliser cette unité en nous soufflant votre cordialité généreuse, afin que nous puissions opposer la fraternité socialiste aux dissentiments de la société bourgeoise!...» (*Vifs applaudissements, acclamations prolongées et cris de : Vive Jaurès!...*)

Mais le bon provincial qui s'embarquerait volontaire sur ces rêves amis risquerait le naufrage. Un incident se produisit, dont je te donne un récit d'après un témoin : Le citoyen Sembat, président présomptif, advint en retard. La présidence fut donc donnée au citoyen Allemane. Le citoyen Sembat n'en prit pas moins la parole, au cours de la cérémonie, au punch, autant que je me rappelle ce que l'on m'a dit, expliquant à l'assistance que les étudiants l'avaient prié de vouloir bien accepter la présidence pour contrebalancer, sinon pour corriger la conférence de Jaurès, pensant bien que Jaurès ne parlerait pas irréprochablement, — les étudiants n'avaient parlé ni pensé que de libre discussion, de discussion ouverte — qu'il ne s'agissait pas de s'imaginer que les auteurs et que les signataires du manifeste le regrettaient, mais qu'ils étaient heureux et fiers et contents de le maintenir, que ce manifeste était bien

fait. Telles furent à peu près les paroles du prince président. Elles jetèrent un froid, comme on dit. Jaurès dut répliquer quelques mots. Plusieurs citoyens laissèrent échapper plusieurs appréciations sévères : Il nous fait dire ce que nous n'avons jamais dit. C'est odieux. C'est infâme. Ainsi plusieurs jeunes citoyens sincères laissaient échapper des paroles dreyfusistes.

Un second témoin me donne un second récit du même incident : Non, me dit-il, ce ne fut pas aussi âpre que tu l'écris, seulement un peu embarrassé, au punch, mais si peu, que les personnes qui n'étaient pas au courant disaient : Tiens, c'est intéressant, un échange d'idées comme ça entre Sembat et Jaurès.

Un troisième témoin me dit : J'étais un peu au courant. Cet incident m'a fait beaucoup, beaucoup de peine. Seulement, il vaut mieux ne pas publier tout cela : c'est trop mince, pour la publicité. Puis la publication, en elle-même, et même fidèle, fausse toujours un peu.

Et moi je dis : Tu départageras mieux que moi ces témoins. Mais je sais bien que ces incidents introduisent dans l'action des insincérités incessantes, et des incertitudes, et des inquiétudes, et des inconstances, et des inconsistances, et d'incroyables déperditions.

Quand la minorité guesdiste — infime, ainsi qu'il sied à la minorité — eut quitté le *Groupe infidèle des Étudiants collectivistes de Paris*, elle s'avisa industrieusement que le mot *groupe* est un nom commun, masculin singulier, dont aucune loi bourgeoise n'interdit l'us et l'abus à aucun citoyen français, et même étranger : ces ingénieux citoyens pouvaient donc se nommer *groupe*.

Ils se nommèrent *Groupe*. Ensuite l'industrielle minorité s'avisa que le mot étudiants est un nom presque aussi commun, plus proprement masculin, mais pluriel, dont toutes les lois bourgeoises et dont les mœurs permettent l'usage et l'abusage à la plupart des citoyens français et de leurs concitoyens étrangers : nos ingénieurs citoyens avaient quelque peu étudié ; les uns étaient ou avaient été des étudiants véritables ; et ceux qui n'avaient étudié ni aux lettres, ni aux sciences, ni aux arts, ni à la philosophie, ni au droit, ni à la médecine, avaient au moins, dans les rares intervalles que leur laissaient les fondations des groupes innombrables, vaguement aperçu le *Socialiste*, Organe central du Parti Ouvrier Français, paraissant le dimanche (1) ; ils pouvaient donc se nommer *étudiants*. Ils se nommèrent *Étudiants*. Ils se nommèrent *Collectivistes*. Ils se nommèrent *de Paris*. L'assemblage fortuit de ces intitulés incontestablement légitimes pouvait presque donner : *Groupe des Étudiants Collectivistes de Paris*. Mais par une heureuse intervention de la modestie habituelle aux citoyens guesdistes, l'assemblage ne donna que ces mots : *Groupe d'Étudiants Collectivistes de Paris*, adhérèrent à l'Agglomération Parisienne du Parti Ouvrier Français. J'ai conté cette histoire dans la *revue blanche* du 15 septembre passé. Alors on m'assurait que c'était là bien servir le socialisme. Sept mois intervinrent. Je la conte aujourd'hui. Je la conterai toujours. Plusieurs s'imagineront que je trahis le socialisme. Incohérence et tristesse des tactiques. — Saine solidité de l'histoire, constance immuable et tristesse meilleure de la vérité.

(1) Rédaction et administration, 5, rue Rodier, Paris.

Si l'assemblage avait donné *Groupe des Étudiants Collectivistes de Paris*, l'ancien *Groupe des Étudiants Collectivistes de Paris* aurait été fort embarrassé, car je ne sais pourquoi il n'avait pas l'air de tenir du tout à ce que la confusion s'établît dans l'esprit du public. Le nouveau groupe envoyait à la presse les bons communiqués. Je crois me rappeler qu'une fois au moins, après le manifeste, l'ancien groupe envoya aux mêmes journaux le communiqué de distinction.

Au commencement de l'année scolaire, le *groupe d'*, ainsi que le *groupe des*, distribua un programme. Je l'ai eu en mains. Je voulais te l'envoyer. Je ne sais où je l'ai mis. Je crois que je l'ai rendu à qui me l'avait prêté. Il convient d'ailleurs que ce document figure parmi les documents et les renseignements que je réunirai sans doute sur le Parti Ouvrier Français, car le *Groupe d'* n'est qu'une parcelle du Parti Ouvrier détachée au quartier latin du cinquième arrondissement.

Ayant aussi fidèlement imité les noms, actes et paroles de l'ancien groupe, le nouveau groupe ne pouvait manquer d'imiter les conférences à l'Hôtel des Sociétés Savantes. Mais pour faire une conférence il faut avoir un citoyen conférencier. Par un malheureux hasard la plupart des citoyens conférenciers sont des citoyens intellectuels. Par un non moins malheureux hasard la plupart des citoyens intellectuels ne sont pas des citoyens guesdistes. Ils sont contaminés. Il fallait imaginer un conférencier qui ne fût pas intellectuel, inventer un intellectuel qui ne fût pas non guesdiste. Il n'y en avait qu'un, celui qui est officiellement l'intellectuel du Parti, chargé de penser pour tous les cama-

rades, celui qui est intellectuel et qui ne l'est pas, celui dont on dit fièrement : C'est un intellectuel, celui-là, mais ce n'est pas un intellectuel comme vous : j'ai nommé le citoyen Lafargue. Et naturellement on choisit pour sujet de sa conférence : *le Socialisme et les Intellectuels*.

Aussitôt que je vis sur les murs l'affiche annonçant la nouvelle conférence, ma première pensée fut que cette conférence faisait pour ainsi dire époque dans la vie du quartier, que tous nos camarades présents ne manqueraient pas d'y aller, que tous nos camarades absents regretteraient de n'y pouvoir aller. Je résolus dès lors de t'en donner une image fidèle. Je voulus commencer par l'affiche. Le citoyen Henri Boivin se rendit tout récemment chez l'imprimeur, qui est un peu son voisin. L'imprimeur déclara qu'il n'en avait plus. Je le regrettai vivement. D'industriels typographes se seraient ingéniés à la reproduire pour toi dans les cahiers. Il faut y renoncer. Soit. Cette affiche, moitié plus petite, rappelait assez fidèlement les fréquentes affiches du *Groupe des*. Mais les cartes réservées ne se trouvaient pas aux mêmes adresses. En particulier la librairie Giard et Brière, 16, rue Soufflot, remplaçait la Société nouvelle de librairie et d'édition. Un passant rapide et non averti pouvait n'en pas voir et n'en pas faire la différence. Le *Groupe des* redouta sans doute, cette fois encore, la confusion, car je lis dans *l'Aurore* du jeudi 22 mars, au *Bulletin social*, cet avertissement :

ÉTUDIANTS COLLECTIVISTES

Le groupe des étudiants collectivistes de Paris nous informe que la conférence de vendredi soir, à l'hôtel des Sociétés savantes, n'est point organisée par lui.

PREMIÈRE ANNONCE

Elle l'est, en effet, par le groupe des étudiants collectivistes adhérent au Parti ouvrier français.

Je résolu de t'envoyer une image fidèle de la conférence elle-même. Je ne pouvais y assister, car la situation géographique de ma maison et les interdictions médicales sont conjurées pour m'empêcher d'assister, de longtemps, à des conférences qui commencent à huit heures et demie du soir au 28 de la rue Serpente ou, ce qui je pense revient au même, au 8 de la rue Danton. Et j'étais misérable, si je ne m'étais opportunément rappelé que des sténographes habiles et fidèles avaient établi authentiquement le texte officiel du compte rendu officiel du grand Congrès national, et qu'à plus forte raison pourraient-ils, si tel était leur bon plaisir, non moins authentiquement établir le compte rendu exact d'une simple conférence. Les citoyens frères Corcos — à peine ai-je besoin de te révéler qu'ils s'abonnèrent à nos cahiers aux temps héroïques du doute et de la suspicion — me répondirent qu'ils seraient heureux de collaborer ainsi à t'envoyer de nos nouvelles.

Tu trouveras dans le prochain cahier, exactement, purement, sincèrement, le texte établi par les citoyens sténographes aux doigts diligents. Je te prie de n'oublier pas que la plupart des discours livrés par la sténographie à la mémoire des hommes sont avant l'impression revus, relus, amendés, corrigés, au moins échenillés par les orateurs. Il n'en est pas de même ici, et tu dois en tenir compte à l'avantage des intéressés. Je me suis permis d'ajouter quelques notes à peine, ayant à souligner, ou à éclaircir quelques passages. Mais ces notes ne passent pas l'expression des réflexions inté-

rieures qu'aurait faites pendant la conférence un citoyen ordinaire, d'intelligence moyenne, simple, volontairement discret et muet. Je me suis permis d'attribuer au citoyen sténographe les rectifications indispensables et les conjectures indiquées. Bien qu'ils fussent deux, j'ai préféré les nommer *le citoyen sténographe*, parce que ces deux frères travaillent vraiment comme un seul citoyen, et parce qu'il m'a plu d'écrire impersonnellement *le citoyen sténographe*, aussi mystérieusement et d'un air entendu, comme on disait naguère *le scholiaste* : ici le scholiaste suppose que le poète, malgré les apparences, ne dit pas des bêtises.

Le Socialiste a commencé dans son numéro du 15 avril à donner en feuilleton la conférence de Lafargue. Il continuera. Ce compte rendu n'est pas sténographique, mais rédigé, illustré, appuyé, assez fidèle, en plusieurs endroits amendé et consolidé. Le citoyen Lafargue avait le droit de le faire.

Il est admis, commode et convenable que le conférencier donne pour la propagande une seconde édition, une rédaction travaillée. C'est pour la même raison que *le Socialiste* a donné la conférence toute seule, sans l'introduction du citoyen Vaillant, sans les interruptions et, sans doute, sans la discussion suivante. Nous avons, nous, à présenter une image de tout cela.

DEUXIÈME ANNONCE

Mon ami,

Si tu étais à Paris, tu serais allé à la grande fête organisée pour le vendredi 13 avril, avant-veille de Pâques, par *la Petite République*.

Dès le numéro daté du samedi 7, le journal avait annoncé cette fête. Les lundi 9, mardi 10, mercredi 11, jeudi 12, vendredi 13, une grande annonce occupait tout le nord-est, presque jusqu'au milieu en hauteur, de la première page.

L'annonce du jeudi 12 portait en outre l'avis suivant :

Les citoyens dont les noms suivent sont invités à retirer, aujourd'hui ou demain, de 6 heures 1/2 du soir à 8 heures, à *LA PETITE RÉPUBLIQUE*, leurs cartes de commissaires pour la soirée de vendredi, à la Porte-Saint-Martin :

Beauvais, F. Bigot, Boivin, Borjon, Briaux, Émile Buré, Eugène Cast..., F. Château, Cherchilliez, F. Dumas, Dunan, Dutheil, E. Givort, Gourdeau, L. Jousseau, Lecoing, Edgard Longuet, Jean Longuet, Massieu, Maclair, L. Modé, Ollivier, Paul-Martin, J. Rausch, Rougerie, Roulon, A. Surier, Docteur Thiroux, Ph. Walter.

L'annonce habituelle était à peu près disposée ainsi :

THÉÂTRE CIVIQUE

Représentation du vendredi 13 avril 1900

A 8 heures 1/2 du soir

AU THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

CONFÉRENCE DE JEAN JAURÈS

Sur L'ART

PRÉSIDENCE D'ANATOLE FRANCE

Programme

M. COQUELIN

Poèmes de Victor Hugo

Mademoiselle LOUISE GRANDJEAN (de l'Opéra)

Air de Fidelio (Beethoven)

M. RENAUD (de l'Opéra)

La Romance de l'Étoile (Richard Wagner), accompagnée par M. LÉON MOREAU;
Les seuls Pleurs (Camille Erlanger), accompagnés par l'auteur.

Madame SEGOND-WEBER

Poèmes d'Alfred de Vigny

Mesdemoiselles RIOTTON et MARIÉ DE L'ILE (de l'Opéra-Comique)

M. ISNARDON (de l'Opéra-Comique)

Mademoiselle YAHNE

Poèmes d'Alfred de Musset

M. DE MAX

Jeunes soldats (Lamennais)

Mademoiselle BLANCHE DUFRÈNE

Poèmes de Pottier

M. GÉMIER

Un apologue d'Anatole France

LA RONDE DES COMPAGNONS

(avec chœurs)

De GUSTAVE CHARPENTIER, dirigée par l'auteur

On loue, dès maintenant, des places dans les bureaux de *la Petite République*,
111, rue Réaumur.

Pour les avant-scènes, baignoires, loges de première, on traite de gré à gré.
S'adresser à la direction du journal.

Fauteuils d'orchestre, fauteuils de balcon, 5 francs; deuxième balcon, 3 francs;
troisième balcon, 2 francs; stalles d'amphithéâtre, 1 fr. 50; amphithéâtre, 1 franc.

(ON PEUT RETENIR SES PLACES PAR CORRESPONDANCE)

DEUXIÈME ANNONCE

Le dernier jour, samedi 14, la récapitulation des artistes présente quelques modifications.

Tu connais beaucoup moins ces fêtes que tu ne connais les conférences données à l'Hôtel des Sociétés savantes par le Groupe des Étudiants Collectivistes. Elles sont beaucoup plus récentes. La première, à ma connaissance, remonte à peu près au temps où le socialisme avoisinait avec le dreyfusisme et où le dreyfusisme rendait beaucoup. J'aurais été heureux d'aller à celle-ci à ton intention. Mais je ne le pouvais, pour la raison dessus dite. Heureusement que le camarade Émile Boivin, toujours ami des grandeurs, s'était fait nommer commissaire. J'ai eu ainsi quelques renseignements. Nul n'ignore que les commissaires sont des citoyens qui organisent le service d'ordre et se réservent plusieurs fauteuils d'orchestre.

Il y aurait beaucoup à dire et sans doute assez à critiquer sur et dans ces nouvelles cérémonies. Nous le ferons dès que j'y aurai pu assister. En attendant je veux et je dois contribuer à ce que tu gardes une entière mémoire de celle-ci.

Sache donc, ami, que la salle était pleine et repleine : en bas des messieurs, avec nos commissaires, en haut des citoyens, au milieu toutes les gradations indispensables. Disposition non pas voulue et d'élection, mais distribution automatique selon les gradations des prix des places. Contribution précieuse à la théorie ou, comme on dit, à la conception matérialiste, en attendant la théorie mathématique, de l'histoire des représentations théâtrales.

Au moment où le public, avant toutes les représenta-

tions, commence à s'impatienter, au moment où les spectateurs des galeries sublimes scandent rigoureusement de la voix et des pieds, quelquefois de la canne, sur l'air et sur le rythme connu : *les lampions, les lampions*, cette expression technique : *au rideau, au rideau*, à ce moment les citoyens d'en haut entonnèrent en chœur *l'Internationale*.

On se fût d'abord imaginé quelque congrès national ou international. Mais bien loin que l'hymne socialiste révolutionnaire fût chantée en chœur, au moins au refrain, par toute la salle enthousiasmée, loin de là — couplets moins denses et refrain dense et large descendaient des hauteurs sur le silence des plaines. On sait beaucoup plus et beaucoup mieux *l'Internationale* à présent qu'au temps où tu as quitté Paris. Les agents secrets que ces cahiers paient très cher — voir sur la couverture notre état de situation — pour savoir exactement ce qui se passe derrière les apparences m'ont rapporté que, vue par le trou du rideau, la descente majestueuse, lourde et lente et grave de *l'Internationale* constituait un spectacle admirable. Sous les flots larges la plaine étrangère, volontairement sympathique, faisait bonne contenance. Enfin l'hymne cessa. Mais le peuple s'enhardissant et se vulgarisant commença l'inévitable *Carmagnole*. Amusement d'un goût un peu douteux, et qui ne tardera pas à commencer à vieillir, comme tout en ce monde, peu digne, à peine acceptable en un grand jour de sincère manifestation républicaine, un peu trop ironique, c'est-à-dire malsain, et soulignant désagréablement l'incohérence morale de la fête, amusement douteux que de verser d'en haut sur les crânes inférieurs le refrain que l'his-

DEUXIÈME ANNONCE

toire nous interdit malheureusement de ne pas prendre au sérieux :

*Ah! ça ira, ça ira, ça ira
Tous les bourgeois à la lanterne!
Ah! ça ira, ça ira, ça ira
Tous les bourgeois on les pendra!*

Le rideau levé Anatole France lut une allocution que je relis dans *la Petite République* du dimanche 15, intitulée

l'Unité de l'Art

et présentée ainsi :

Voici le texte de l'allocution prononcée par Anatole France à la représentation du Théâtre-Civique, qui a eu lieu hier soir à la Porte-Saint-Martin :

Citoyennes, citoyens,

Si je prends la parole, c'est pour la donner à Jaurès. Je ne suis pas moins impatient que vous de l'entendre. Il va nous entretenir des destinées de l'art dans les progrès de la démocratie, et c'est un sujet qui devait attirer l'attention d'un esprit comme le sien, fortement occupé du juste et du beau. Un lien, parfois presque insensible, mais jamais rompu, subtil et fort, conduit de l'idée de la justice à l'idée de la beauté; et c'est de la constitution intime d'une société que résultent les expansions de l'art, comme la sève qui nourrit le tronc et les branches de l'arbre fait la fraîcheur du feuillage et l'éclat des fleurs. Mais avant d'écouter cette grande voix, expression d'une forte pensée, qui nous découvrira les harmonies profondes qui s'enchaînent de la cime aux racines de l'arbre social, je voudrais, si vous le permettez, vous préparer en quelques mots à concevoir l'idée de l'art dans son unité et dans sa plénitude.

Il n'est peut-être pas inutile en effet de vous montrer d'un coup l'art tout entier et d'en réunir à votre pensée toutes les parties, après qu'on en a donné si longtemps une image mutilée, après qu'on a voulu le couper en deux tronçons, incapables de vivre isolément; après qu'on a imaginé des arts supérieurs et des arts inférieurs, et qu'on a nommé les uns *beaux-arts*, les autres *arts industriels*, donnant sans doute à entendre que ces derniers, trop engagés dans la matière, ne s'élevaient point à la beauté pure; comme si la beauté n'était pas constituée nécessairement par des rapports et des convenances et ne tirait pas de la matière son unique moyen d'expression! Distinction inspirée par une mauvaise métaphysique de caste, inégalité qui ne fut ni plus juste ni plus heureuse que tant d'autres inégalités introduites systématiquement parmi les hommes et qui ne proviennent point de la nature! Cette séparation ne fut pas moins nuisible, dans la pratique, aux arts qu'elle plaçait en haut qu'à ceux qu'elle mettait en bas. Car si les arts industriels en furent appauvris et avilis, s'ils tombèrent des augustes élégances de l'art aux grossiers caprices du luxe, et perdirent même un moment le goût et le sentiment d'embellir les choses nécessaires à la vie, les beaux-arts, cependant isolés et privilégiés, furent exposés aux dangers de l'isolement et menacés du sort de tous les privilégiés, qui est de traîner une existence importune et vaine. Et l'on fut menacé de ces deux monstres : l'artiste qui n'est pas artisan, l'artisan qui n'est pas artiste.

Effaçons, citoyens, ces distinctions inintelligentes, renversons cette méchante barrière, et considérons l'indivisible unité de l'art dans ses manifestations infinies.

DEUXIÈME ANNONCE

Non ! Il n'y a pas deux sortes d'arts, les industriels et les beaux ; il n'y a qu'un art qui est tout ensemble industrie et beauté, et qui s'emploie à charmer la vie en multipliant autour de nous de belles formes, exprimant de belles pensées. L'artiste et l'artisan travaillent à la même œuvre magnifique ; ils concourent à nous rendre agréable et chère l'habitation humaine, à communiquer un air de grâce et de noblesse à la maison, à la ville, au jardin.

Ils sont semblables l'un à l'autre par la fonction. Ils sont collaborateurs. L'œuvre de l'orfèvre, du potier de terre, de l'émailleur, du fondeur d'étain, de l'ébéniste et du jardinier appartiennent aux beaux-arts aussi bien que l'œuvre du peintre, du sculpteur, de l'architecte, à moins qu'on ne pense que l'orfèvre Benvenuto Cellini, le potier Bernard Palissy, l'émailleur Pénicaud, le fondeur d'étain Briot, l'ébéniste Boulle, le jardinier Le Nôtre, pour ne parler que des anciens, n'ont pas accompli les ouvrages d'un art assez beau. Mais vous estimez au contraire, citoyens, que l'artisan qui a trouvé le galbe d'une coupe ou obtenu la transparence d'un émail est le confrère de l'artiste qui a conçu les lignes d'une statue ou choisi les tons d'un tableau.

Venez donc, vous par qui les objets usuels sont revêtus de beauté, venez en foule harmonieuse, venez graveurs et lithographes, mouleurs du métal, de l'argile et du plâtre, fondeurs de caractères et typographes, imprimeurs sur étoffe et sur papier, peintres de décors, bijoutiers, orfèvres, potiers, verriers, tabletiers, brodeurs, tapissiers, gainiers, relieurs, artisans, artistes, consolateurs, qui nous donnez la joie des formes heureuses et des couleurs charmantes, bienfaiteurs des hommes,

venez avec les peintres, les sculpteurs et les architectes. Avec eux, la main dans la main, acheminez-vous vers la cité future.

Elle nous annonce un peu plus de justice et de joie. Vous travaillerez en elle et pour elle. D'une société plus équitable et plus heureuse que la nôtre sortira peut-être un art plus aimable et plus beau; artistes, artisans, unissez-vous, associez-vous; étudiez, méditez ensemble. Mettez en commun vos idées et vos expériences. Soyez, à vous tous, mille et mille pensées manuelles et mille et mille mains pensantes, et travaillez dans la paix et l'harmonie.

La parole est à Jean Jaurès.

Le citoyen Anatole France, me dit un espion qui ne l'avait jamais vu, a un peu l'aspect sec et blanc, digne et fier d'un ancien officier de cavalerie en retraite, mais d'un officier tout à fait très bien, comme il y en a, quand il y en a. Il fait d'une voix pleine la lecture de son allocution, comme les gens qui lisent au lieu de parler. On regrette qu'il ne parle pas.

Jaurès fut très beau. Sa parole ne sera pas perdue pour toi, puisque *la Petite République* du lundi 16 annonçait que « nos camarades du *Mouvement Socialiste* ont fait sténographier le superbe discours de Jaurès sur *l'Art et le Socialisme*. Ils le publieront dans le numéro qui paraîtra le premier mai. Adresser les demandes au *Mouvement Socialiste*, 17, rue Cujas. » Quand Jaurès eut parlé, des messieurs d'en bas admiraient disant : Les théories sont fausses; mais comme c'est beau!

Les éminents artistes furent vivement goûtés.

LA CONSULTATION INTERNATIONALE

Le camarade Charles Rappoport nous a fait judicieusement observer que la consultation internationale que nous avons reproduite n'aurait pas un caractère scientifique si nous ne reproduisions pas la réponse du citoyen Liebknecht, — que nos lecteurs sans doute connaissaient les sentiments du citoyen Liebknecht, mais qu'ils ne les connaissaient que par des communications indirectes, alors que Liebknecht avait donné une réponse expresse aux questions posées par *la Petite République*.

Le Socialiste ainsi daté : Dimanche 20-27 Août 1899, publiant le compte rendu officiel du dix-septième Congrès national du Parti ouvrier français, tenu à Épernay les 13, 14, 15 et 16 août, publiait en effet cette réponse :

LETTRE DE LIEBKNECHT

Mes chers amis,

Vous savez que je me suis fait une règle de ne pas me mêler des affaires des socialistes des autres pays. Mais puisque vous me demandez mon opinion sur les questions brûlantes qui occupent votre Congrès et toute la France socialiste et démocrate, et que ceux de vos compatriotes socialistes qui ont des vues différentes des vôtres se sont aussi adressés à moi, je n'ai nulle raison de vous cacher ce que je pense. Et après tout, est-ce une affaire *étrangère* pour nous socialistes Allemands, ce qui vous occupe en France ?

Vraiment, le socialisme est international, et chaque jour il le devient davantage. Nous sommes *une nation pour nous*, une même nation internationale dans tous les pays du monde. Et les capitalistes, avec leurs agents, instruments et dupes, sont une autre nation internationale, de telle sorte que nous pouvons dire : il n'y a que *deux nations* aujourd'hui, l'une opposée à l'autre dans tous les pays, l'une luttant contre l'autre dans la grande lutte de classe, qui est la *nouvelle Révolution*. Les classes, c'est d'un côté le prolétariat, représenté par le socialisme, et, de l'autre, la bourgeoisie, représentée par le capitalisme.

Et comme c'est le capitalisme qui gouverne la société bourgeoise, les gouvernements, tant que le capitalisme règne, sont par nécessité des gouvernements capitalistes, des gouvernements de classe, c'est-à-dire de la classe régnante, servant les buts et les intérêts de la classe régnante, et destinés à organiser et à conduire la lutte de classe pour la bourgeoisie contre le prolétariat, pour le capitalisme contre le socialisme, pour nos ennemis contre vous, contre nous. Du point de vue de la lutte de classe, qui est la base du *socialisme militant*, c'est une vérité mise au-dessus de toute contestation par la logique de la pensée et des faits. Pour un socialiste, entrer dans un gouvernement bourgeois, c'est passer à l'ennemi ou se livrer à l'ennemi. En tout cas, un socialiste qui pénètre dans un gouvernement de la classe dirigeante se sépare de nous. Il peut se croire socialiste, mais il ne l'est plus ; il peut être sincère et de bonne foi, mais alors il n'a pas compris que le mouvement socialiste est une lutte de classe.

Un gouvernement d'aujourd'hui, même s'il avait, par philanthropie, de bonnes intentions, ne peut faire rien de sérieux pour notre cause. Il faut se garder des illusions. Si le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions, le chemin des défaites est pavé d'illusions. Dans la société d'aujourd'hui un gouvernement qui n'est pas capitaliste est simplement impossible. Et le malheureux socialiste qui par hasard entre dans un tel gouvernement, s'il ne veut pas trahir sa classe, est condamné à l'impuissance. La bourgeoisie anglaise a compris cela depuis un siècle, et c'est

une pratique systématique de tous ses gouvernements que le membre le plus radical de l'opposition, qui est assez naïf pour se prêter à ce jeu, est pris dans le gouvernement. Il sert comme *couverture* et désarme ses amis, qui ne peuvent pas tirer sur lui; comme, dans une bataille, on ne peut pas tirer sur les otages mis en avant par l'ennemi.

Voilà ma réponse à la question relative à l'entrée d'un socialiste dans un gouvernement bourgeois.

Je passe maintenant à l'autre question, à celle de l'*unité*. La réponse m'est dictée par les principes et par les intérêts du parti.

Je suis pour l'unité du parti, unité nationale et unité internationale. Mais ce doit être l'unité du *socialisme* et des *socialistes*. L'unité avec des adversaires, avec des hommes qui ont des buts et des intérêts différents et opposés, ce n'est pas une *unité socialiste*. Il faut nous unir à tout prix, au prix de tous les sacrifices. Mais, afin que nous puissions nous unir et nous organiser, il faut nous débarrasser de tous les éléments étrangers ou hostiles. Que penserait-on d'un général qui, dans un pays ennemi, remplirait les rangs de son armée de soldats pris au pays ennemi? Ne serait-ce pas le comble de la folie? Prendre dans notre organisation, qui est *une armée* pour la lutte de classe, des adversaires qui ont des buts et des intérêts opposés aux nôtres, serait plus qu'une folie, un suicide.

Sur le terrain de la lutte de classe, nous sommes invincibles; si nous le quittons, nous sommes perdus, parce que nous ne sommes plus des socialistes. La force du socialisme est dans le fait qu'il y a une lutte de classe, que la classe travaillante est exploitée et opprimée par la classe capitaliste et que dans la société capitaliste des *réformes* sont impossibles qui pourraient mettre fin à l'exploitation et à l'oppression.

Nous ne pouvons pas transiger, nous ne pouvons pas conclure un *pacte* avec ce système; il faut *rompre*, et certes ce n'est pas la classe dominante et exploitante qui lui donnera le coup de grâce. C'est pourquoi *l'Internationale* a

prêché au prolétariat que *l'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.*

Sans doute il y a des bourgeois qui, par justice et par humanité, se mettent du côté des socialistes, mais ce sont des exceptions; — la *masse* de la bourgeoisie a la conscience de classe — et de classe dominante et exploitante. Elle est plus consciente de ses intérêts que la masse du prolétariat.

Je conclus : vous m'avez demandé mon opinion; je vous l'ai donnée. A vous de faire ce que les principes et les intérêts de notre parti vous ordonnent de faire.

Salut fraternel au Congrès d'Épernay.

Vive la France ouvrière et socialiste!

Vive le Socialisme international.

WILHELM LIEBKNECHT

La Petite République a bien voulu nous communiquer les quelques réponses qu'elle n'a pas publiées :

DOCTEUR CHARLES SCHIDLOWSKI

Le docteur Charles Schidlowski (1) est un socialiste révolutionnaire russe. Un jeune militant doublé d'un philosophe. Dans la littérature socialiste il a débuté par une critique remarquable de la méthode dialectique de Hegel et de Marx. Écrivain de talent, il est un des organisateurs de l'*Union des Socialistes-Révolutionnaires-Russes*, qui s'inspire à la fois du socialisme moderne et de la vieille tactique du *Parti de la Volonté du Peuple* (*Narodnaja Vola*), et dont il dirige, avec ses amis, l'organe *l'Ouvrier Russe* (*Rousski Rabotschi*), paraissant à Genève.

Il nous prie d'ajouter qu'il n'engage pas son organisation par son opinion sur la participation d'un militant socialiste au pouvoir ministériel, cette opinion lui étant personnelle.

Chers camarades,

La juste solution des questions posées par vous n'est possible, selon moi, qu'à la condition que l'on conçoive la lutte de classe d'une manière également juste.

(1) Au cinquième cahier, page 9, reproduisant les questions mêmes adressées par *la Petite République* aux militants socialistes interna-

Il y avait un temps où l'on croyait — et bien des socialistes le croient encore — que la révolution sociale résulterait d'une lutte désespérée du prolétariat, misérable et ne profitant d'aucune manière des biens que met à notre disposition la civilisation moderne. On admettait que ce ne serait qu'alors que le prolétariat n'aurait rien à perdre, qu'il conquerrait un monde entier. La lutte de classes se présentait aux esprits comme une guerre menée contre la société par un adversaire qui se trouve hors de cette société — par un ennemi dont la tâche unique est de détruire tout ce qui existe, ne laissant rien derrière lui. En partant de cette conception étroite de la lutte des classes, il était facile de prouver que l'intervention des socialistes dans des luttes livrées entre des fractions bourgeoises ne peut se concilier avec le principe de la lutte des classes. Car, disait-on, toute la bourgeoisie ne doit être considérée que comme formant un bloc réactionnaire, dont aucune partie n'est capable de désirer sincèrement la liberté pour elle-même, ni de se révolter contre une infamie commise. Les socialistes par conséquent ne peuvent se commettre avec aucune de ces parties.

Avec cette conception de la lutte des classes, on est nécessairement amené à donner la même réponse négative à votre seconde question portant sur la participation au pouvoir dans la société actuelle. En effet, il n'y a pas d'action commune possible entre les socialistes, qui cherchent à détruire l'ordre existant, et les représentants de la bourgeoisie, qui ne songent qu'à conserver ce que les socialistes attaquent.

tionaux, nous avons écrit son nom : *Schiflonski*. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien faire la rectification. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour éviter de semblables erreurs. Nous savons que ces cahiers n'auraient aucun intérêt véritable s'ils n'étaient pas avant tout des cahiers de documents et de renseignements exacts. En particulier la consultation internationale a été relue sur épreuves par celui de nos camarades qui, ayant fait récemment un long tour d'Europe, a le mieux connu les militants internationaux. Mais il est difficile d'atteindre à l'entière exactitude. Et il est plus difficile d'éviter les fautes en copiant un journal à rectifier qu'en écrivant soi-même.

Il me semble que l'évolution sociale, comme celle de la pensée socialiste, qui se rend compte de ce qui se passe, a pleinement démontré la fausseté de ces conceptions. La révolution sociale ne résultera pas d'une situation désespérée du prolétariat qui n'aurait rien à perdre. Elle sera faite par la classe ouvrière ayant alors atteint un niveau de culture assez élevé; elle sera provoquée par les besoins et les revendications d'un ordre matériel, intellectuel, moral et social qui se développent sans cesse et qui ne peuvent trouver leur pleine satisfaction qu'après la suppression de la propriété privée remplacée par la possession collective des moyens de production et une organisation propre de la production nationale.

En raison de cette considération, la lutte des classes a pour tâche principale la défense — toujours et partout — des intérêts des classes productives. Elle a aussi pour objet les intérêts et les besoins immédiats de ces classes. Elle cherche à élever leur niveau matériel et moral. Et tout cela parce que toute amélioration sérieuse de la situation actuelle de la classe ouvrière est une condition nécessaire de son développement matériel et intellectuel, grâce auquel le socialisme lui apparaîtra non comme un bel idéal trop éloigné mais comme une nécessité absolue.

Les partisans de cette méthode doivent pourtant combattre énergiquement ceux des opportunistes qui voient dans les améliorations partielles et dans les palliatifs la fin suprême du socialisme. Mais en même temps ils sont bien obligés de ne pas se regarder comme hors de la société. Au contraire. Ils doivent rester dans cette société, se rendre compte de tout ce qui s'y passe, pour agir en conséquence. Voilà pourquoi l'action parlementaire des socialistes de tous les pays perd de plus en plus son caractère d'une opposition absolue qui a sa fin en elle-même et se transforme en une collaboration avec d'autres classes. Le véritable sens de cette collaboration consiste dans le fait que les socialistes forcent les classes bourgeoises à faire des concessions aux classes travailleuses. Mais pour y arriver il est nécessaire de cesser de considérer toutes les classes

bourgeoises comme formant *un bloc réactionnaire*. Il est nécessaire de classer les groupes selon leur caractère plus ou moins réactionnaire, selon leur disposition plus ou moins grande à faire des concessions.

Il est évident par conséquent que les socialistes ne peuvent regarder avec indifférence la lutte des fractions bourgeoises entre elles. Ils doivent se mêler à la lutte pour aider à écraser celles qui leur sont plus hostiles.

Cette intervention ne doit pas se borner aux cas où il s'agit de la question ouvrière proprement dite ou de ce que l'on appelle la question sociale, ces questions n'étant pas indépendantes de tous les autres phénomènes de la vie sociale. Chaque changement de l'atmosphère politique et morale dans laquelle vit la société a une répercussion inévitable sur le sort de la lutte des classes et sur les intérêts immédiats de la classe ouvrière. Ainsi la conquête des nouveaux droits politiques, la défense de la justice sociale et de l'humanité, le triomphe de la science et de la recherche libre sur les ténèbres de l'ignorance, du principe de la fraternité internationale sur le chauvinisme et l'antagonisme des nations, de la tolérance vraie sur le fanatisme clérical — tout cela crée une atmosphère plus favorable à la lutte des classes en lui préparant un heureux succès, tandis que l'arbitraire de la classe dominante, le délire bestial des chauvinistes et le fanatisme médiéval des curés lui sont extrêmement nuisibles.

Voilà pourquoi je crois que l'intervention du prolétariat socialiste dans les luttes entre les fractions bourgeoises afin de porter un coup décisif à la réaction sous toutes ses formes non seulement ne se trouve pas en opposition avec le principe de la lutte des classes, mais est directement dicté par ce même principe et le sert.

Je dois répondre dans le même sens à la deuxième question posée par vous. La participation des socialistes au pouvoir exécutif est la conséquence logique et inévitable de sa participation aux assemblées législatives. Qui collabore à la confection des lois doit nécessairement s'occuper de leur application régulière, doit empêcher la classe domi-

nante de les interpréter dans son propre intérêt. Personne, en effet, ne voudrait nier que la lutte contre *les abus du pouvoir*, un contrôle rigoureux des actes du gouvernement, est autrement utile à la classe ouvrière qu'une critique faite après coup, *post festum*. Voilà pourquoi les socialistes doivent tâcher partout d'avoir une part directe au gouvernement, une part qui correspondrait à la force sociale qu'ils possèdent.

Il est naturellement désagréable pour les socialistes d'être obligés d'agir à côté des personnes qui ont mérité à juste titre les colères du prolétariat. Mais cette promiscuité est inévitable et dans les conditions de l'action parlementaire. En tous les cas ce n'est pas de leur faute si la bourgeoisie n'a pas trouvé des hommes plus dignes que M. Galliffet pour en faire un ministre de la guerre, comme ce n'est pas de leur faute non plus s'ils sont obligés de siéger à côté de MM. Lasies et Drumont.

La lutte des classes menée par le parti socialiste en Suisse m'a convaincu que la participation des socialistes au pouvoir n'affaiblit pas son ardeur, mais, au contraire, lui donne une nouvelle force. La majorité de la population s'habitue de plus en plus à voir dans les représentants de la classe ouvrière des défenseurs désintéressés et habiles des intérêts de la société. D'autre part, à mesure que notre parti renonce à une attitude exclusivement négative envers la société actuelle et commence à s'occuper des réformes positives et des améliorations partielles, son prestige croît et avec le prestige son influence sur les masses.

Je comprends bien, chers camarades, que l'expérience d'un pays souvent ne s'applique pas à un autre. Néanmoins je suis convaincu que, sauf des conditions exceptionnelles, les socialistes doivent prendre part à tous les corps constitués, l'exécutif compris. Il va de soi qu'ils doivent agir dans l'esprit du programme socialiste et de notre fin propre. En agissant de la sorte, nous hâterons plus sûrement le jour de la délivrance définitive hors de l'ordre bourgeois déjà compromis.

Salut fraternel.

Docteur CHARLES SCHIDLOWSKI

CONSULTATION INTERNATIONALE

DOCTEUR BORIS KRITCHEWSKI

Membre de la Rédaction de la revue *Rabotcheïe Dêlo* (*la Cause Ouvrière*), organe de l'*Union des Socialistes-Démocrates-Russes* à l'étranger, et collaborateur des revues et journaux socialistes allemands.

A pris part au mouvement révolutionnaire russe, en 1883-1884. Arrêté en décembre 1884, il a subi, près de deux années de prison « préventive », et fut ensuite, par ordre administratif, mis, pour trois ans, sous la surveillance de la police. S'est réfugié, fin 1887, à l'étranger (en Suisse), où il adhéra tout de suite à la fraction démocrate-socialiste (marxiste) du parti socialiste russe.

Avant d'être élu membre de la rédaction du *Rabotcheïe Dêlo*, a publié, entre autres, des brochures de propagande socialiste pour les ouvriers russes.

I

Chers citoyens,

Les réponses déjà publiées ont fait ressortir, au sujet de votre première question, une rare unanimité du socialisme international. La question est jugée et bien jugée. Si je crois cependant devoir en parler à mon tour, c'est qu'ayant observé les événements de près, je réussirai peut-être à éviter des redites.

L'affaire Dreyfus n'est pas la première crise que la République ait eu à traverser. C'en est, après le boulangisme, après le Panama, la troisième. Cela fait trois crises en dix ans.

Karl Marx a appelé la France la terre classique des luttes de classe. On peut dire aussi que la troisième République est le régime classique des crises. Quelles que soient les causes et les formes particulières de chacune des trois crises indiquées, on retrouve partout, en allant au fond des choses, une cause dominante et identique. C'est l'antagonisme entre la domination économique et politique de la bourgeoisie et la forme démocratique du gouvernement. Cet antagonisme, qui existe à l'état plus ou moins aigu dans tous les pays modernes, éclate en France avec le plus de violence, parce que nulle part les deux éléments en conflit ne sont aussi fortement développés que dans ce

pays. La domination bourgeoise, *souveraine ici en fait*, la bourgeoisie ayant éliminé ou absorbé les classes dominantes de l'ancien régime, se heurte d'autant plus violemment à la démocratie, *souveraine en droit*, et inversement.

Pour parer au choc, la bourgeoisie cherche à s'entourer de ce qu'on peut nommer des forces-tampons, qui sont en même temps destinées à atténuer les effets de la démocratie. Ces forces-tampons, systématiquement développées et cajolées, sont, en premier lieu, le *cléricalisme*, le *militarisme* et le *chauvinisme*, cette caricature du patriotisme, une *Trinité réactionnaire* qui suffirait à étrangler ou tout au moins à fausser la démocratie et à faire déchoir la nation, si la domination bourgeoise n'était condamnée par sa nature même à faire grandir malgré elle la force la plus sûre et la plus consciente de la démocratie, le *prolétariat socialiste*.

C'est dire que le prolétariat socialiste aurait manqué au principe de la lutte de classe et, ce qui revient au même, à tous ses intérêts vitaux, s'il n'était pas intervenu dans le conflit déchaîné par l'affaire Dreyfus. Jamais, en effet, la Trinité réactionnaire n'a agi avec plus d'entrain et de vigueur et n'a menacé la démocratie avec plus d'audace.

L'affaire Dreyfus n'était pas, n'est pas seulement une question d'humanité et de droit, elle est aussi et surtout — et c'est là son caractère distinctif à côté de tant d'autres erreurs ou crimes judiciaires — un conflit aigu entre les forces réactionnaires coalisées et la démocratie, une *lutte de classe* dans toute l'acception du terme. A moins donc d'admettre que le socialisme n'ait rien à perdre au triomphe de la réaction militariste et cléricale, que le prolétariat ne soit pas intéressé au triomphe de la démocratie, c'est-à-dire, à moins de retomber dans les errements de la période sectaire et enfantine du socialisme ou de réduire les aspirations du prolétariat à une *question d'estomac*, — il n'est guère possible de contester le devoir du parti socialiste d'intervenir dans les conflits où, comme dans l'affaire Dreyfus, les intérêts de la démocratie sont en jeu.

En prenant parti dans l'affaire Dreyfus, le prolétariat a lutté contre *ses propres ennemis*. Et son action était d'autant plus nécessaire que les éléments plus ou moins démo-

cratiques de la bourgeoisie, abstraction faite des intellectuels agissant *en dehors des partis bourgeois*, ont trop longtemps déserté leur devoir, ont trop longtemps *pensé aux circonscriptions*, au lieu de penser aux intérêts véritables de la masse égarée.

Ce qui, au point de vue de la tactique, distingue peut-être le plus radicalement le parti socialiste, c'est le souci de ses *intérêts durables et permanents*, qui sont ceux de l'affranchissement définitif du prolétariat, tandis que les partis bourgeois de toute sorte vivent au jour le jour, ne regardant qu'aux *intérêts momentanés*, toujours prêts à sacrifier l'avenir au présent, à trahir leurs principes au prix d'un avantage éphémère. Le parti socialiste, lui, a un droit historique d'aisance qu'il ne vend, ne saurait jamais vendre pour un plat de lentilles.

Le plat de lentilles, c'étaient, dans l'espèce, des avantages électoraux possibles ou probables dans le cas d'une attitude tout au moins réservée à l'égard des passions réactionnaires qui ont fini par entraîner les masses populaires. Eh bien, le devoir du parti socialiste était tout tracé. Il fallait dédaigner les considérations électorales pour ne penser qu'aux intérêts permanents du prolétariat, les voix électorales ne valant, au point de vue de la lutte prolétarienne d'ensemble, qu'autant qu'elles sont le résultat d'une propagande de principe qui ne transige point avec les courants démagogiques. Cette tactique, adoptée dès le début par quelques-uns, a été, du reste, couronnée de succès, puisque le prolétariat conscient l'a comprise et que même les partis bourgeois sincèrement républicains ont dû, un peu trop tard, il est vrai, se ressaisir.

D'ailleurs, je l'ai déjà indiqué, les conflits et les crises se répètent en France. Dès lors, comment le parti socialiste pourrait-il vivre et grandir s'il s'abstenait de l'action juste au moment où tous les autres partis luttent le plus ardemment, où toutes les passions sont déchaînées, où les masses populaires sont remuées jusque dans leurs profondeurs, où la lutte politique devient l'affaire et le souci de tous les citoyens? Un parti qui fait le mort aux époques troublées commet un suicide.

Force oblige. Les responsabilités d'un parti croissent avec sa force. Le parti socialiste pouvait, à la rigueur, ne pas intervenir ou se montrer hésitant et tâtonnant pendant le boulangisme, parce que, à cette époque, il ne comptait presque pas, n'étant encore qu'un *mouvement de secte*. Il ne le pouvait plus pendant l'affaire Dreyfus, après qu'il fut devenu un *mouvement de masses*, le point de ralliement de toutes les forces vives du prolétariat et des autres couches démocratiques les plus accessibles aux idées socialistes.

C'est donc, en même temps que son honneur et son profit, un signe de clairvoyance et une preuve de la force accrue du prolétariat français d'être intervenu — aussi énergiquement et aussi promptement que les circonstances le permettaient — dans le conflit entre la réaction militariste et cléricale et la démocratie, et d'avoir ainsi fait pencher la balance du côté de la démocratie.

En ce qui concerne la portée générale ou internationale de votre première question, il suffit de rappeler que Marx et Engels, les premiers théoriciens de la lutte de classe du prolétariat, ont recommandé dans le *Manifeste du Parti Communiste*, il y a déjà plus de cinquante ans, de soutenir les éléments démocratiques de la bourgeoisie en lutte contre les partis réactionnaires. Et cette tactique a été, depuis, observée par les partis socialistes de tous les pays.

II

Votre deuxième question est infiniment plus complexe.

S'il était possible de donner une réponse *générale* à une question qui, à mon avis, n'en comporte pas, on devrait rejeter *de plano* la participation des socialistes à un ministère bourgeois. La raison principale et décisive en est que le pouvoir ministériel représente *l'ensemble de l'ordre capitaliste* dont il a la charge et la responsabilité et que le parti prolétarien ne saurait, sans renier le principe de la lutte de classe, assumer cette charge et cette responsabilité-là.

D'une façon générale, ceux des socialistes qui croient à

une réalisation pacifique et pour ainsi dire subreptice du socialisme peuvent seuls admettre la prise de possession partielle du pouvoir gouvernemental quelle que soit la situation politique. Je n'en suis pas. Je pense, au contraire, que l'enseignement le plus clair de l'histoire est la résistance aveugle et même féroce des classes dominantes à l'avènement d'un ordre social qui détruirait leurs privilèges. Les classes régnantes n'abdiquent jamais volontairement. Les transformations sociales ne se sont jamais faites à l'amiable. La révolution a été toujours le point final et inévitable de l'évolution.

Si une révolution ou plutôt une série de révolutions était nécessaire pour faire triompher l'ordre bourgeois sur le régime féodal, on peut d'autant moins concevoir l'avènement pacifique de l'ordre socialiste. Tandis que, en effet, le régime bourgeois et le régime féodal ne se différencient, dans le domaine économique, que par la *forme* de l'exploitation et de la propriété individuelle des moyens de production, l'ordre socialiste supprime toute exploitation et toute propriété individuelle des moyens de production. Aussi le seigneur féodal pouvait-il s'adapter à la société bourgeoise en se transformant en propriétaire capitaliste, en s'embourgeoisant ; le capitaliste, au contraire, devra tout simplement disparaître en régime socialiste, la socialisation des moyens de production ayant supprimé sa raison d'être économique. Le seigneur féodal pouvait se soumettre, le capitaliste ne pourra que se démettre.

Une autre conséquence de ce qui précède est que l'on ne saurait assimiler les fonctions ministérielles aux autres fonctions exécutives et, à plus forte raison, aux fonctions législatives. Ce qui en fait la différence, ce n'est pas, à mon avis, leur *origine* diverse — un ministre socialiste étant aussi bien qu'un maire socialiste le résultat et le signe visible de la force croissante du parti socialiste — mais leur *caractère* divers sur lequel il n'est pas besoin d'insister davantage, tant cela saute aux yeux.

Dans des conditions normales un ministre socialiste ne pourrait que discréditer son parti en des compromissions fâcheuses avec les *nécessités* soi-disant *gouvernementales*,

expression vague et euphémique pour désigner *les exigences de la classe dominante, la sauvegarde des intérêts permanents de la bourgeoisie.*

On a bien vu en France même de simples radicaux, ainsi que des cabinets radicaux homogènes, compromettre leur parti, une fois arrivés au pouvoir. Et pourtant les radicaux se placent sur le même terrain économique que les autres partis bourgeois. Il serait aussi superficiel qu'injuste d'imputer ce résultat aux causes purement personnelles, à la lâcheté ou à la bêtise de tous les radicaux qui se sont succédé au pouvoir. Si tous les ministres radicaux ont trahi leur programme, cela prouve qu'il y avait aussi en jeu une *cause générale et impersonnelle*. C'est la domination économique et politique de la bourgeoisie capitaliste qui a maté les ministres radicaux, qui a fait enterrer ou qui a fait échouer toutes les réformes démocratiques, y compris l'anodin impôt sur le revenu, de récente mémoire. On peut juger par là quelle serait la force de résistance bien autrement formidable opposée par la classe capitaliste, par sa représentation parlementaire et gouvernementale, à des projets de réforme d'un ministre socialiste.

Je sais bien que le parti radical, en tant qu'*organisation*, n'existe que de nom, tandis que l'organisation du parti socialiste et, par conséquent, sa *puissance de contrôle*, devient de plus en plus forte et efficace. Mais cela veut dire seulement que le ministre socialiste, en tout moment *effectivement responsable envers son parti*, serait bientôt obligé de donner sa démission.

En fait, — et la manière dont vous avez posé la question l'indique d'ailleurs assez clairement — l'entrée d'un socialiste dans un ministère bourgeois n'est guère concevable que *dans des circonstances tout à fait exceptionnelles*.

Le pouvoir bourgeois doit être bien malade, bien désagrégé pour être obligé de demander l'appui d'un ministre socialiste, c'est-à-dire de partager le pouvoir avec le parti socialiste. Alors la question change de face. Du moment que le pouvoir bourgeois *capitule* devant la force socialiste, le parti socialiste peut et même, selon les cas, doit prendre acte de cette capitulation et faire entrer les siens dans le

gouvernement avec un programme bien défini et adapté à la situation exceptionnelle.

Il serait oiseux de vouloir indiquer d'avance les traits distinctifs d'une situation exceptionnelle, étant donné qu'une telle situation contient par définition une très grande part d'inconnu et d'imprévu. Cependant, d'une façon générale, il est bien clair qu'il ne saurait s'agir, en somme, que de la défense de la démocratie contre un péril réactionnaire, contre un coup d'État imminent. En dehors de cette hypothèse, la participation des socialistes au gouvernement bourgeois ne peut devenir nécessaire et, par conséquent, admissible, au point de vue du principe de la lutte de classe.

Certes, le parti socialiste ne doit pas marchander son concours à un gouvernement de défense démocratique, il ne doit pas chercher à se le faire payer par des portefeuilles ministériels. Mais, d'autre part, il ne doit pas non plus avoir l'air de fuir les responsabilités au moment périlleux, sous peine d'encourir des reproches mérités et de voir son prestige diminuer. Et d'ailleurs, la participation des mandataires du parti socialiste au pouvoir ne constitue-t-elle pas la meilleure garantie d'une défense démocratique efficace ?

Les socialistes de tous les pays n'hésitent pas à marcher la main dans la main avec les partis d'opposition démocratique pendant les élections, bien que, dans la plupart des cas, aucun des intérêts majeurs de la démocratie n'y soit en jeu. Raison de plus pour le parti socialiste de participer au pouvoir gouvernemental lorsqu'il y est appelé par des gouvernants bourgeois à bout d'expédients pour défendre la démocratie en péril.

Il va sans dire, je l'ai déjà indiqué, que c'est toujours au parti socialiste organisé qu'incombera le droit et le devoir d'examiner chacun des cas particuliers et de décider si et à quelles conditions ses mandataires pourront entrer dans un ministère bourgeois. De même il est bien entendu que les ministres socialistes, entrés au pouvoir pour une tâche strictement limitée et avec un programme bien défini, *devront se retirer aussitôt que la situation sera redevenue*

normale ou qu'ils se seront heurtés, dans l'exécution du programme élaboré par le parti, à la résistance de leurs collègues bourgeois. Des ministres socialistes ne sauraient rester au pouvoir une minute de plus que ne l'exige la stricte nécessité de la situation exceptionnelle. Ayant cessé d'être nécessaires, ou étant devenus impuissants à cause de la résistance de leurs collègues bourgeois, ils n'ont plus qu'à se retirer. Ce n'est pas aux hasards des scrutins parlementaires de mettre fin à l'existence ministérielle des socialistes. C'est au parti lui-même de choisir l'heure de la démission de ses mandataires.

Ainsi non seulement le caractère exceptionnel de la participation des socialistes au pouvoir bourgeois sera nettement marqué, mais aussi et surtout les intérêts propres du parti seront sauvegardés le plus efficacement. Le peuple alors verra, pour la première fois, un parti sacrifier la jouissance du pouvoir aux principes ou renoncer librement, la tête haute, aux portefeuilles ministériels après avoir achevé une œuvre de salut démocratique. Dans l'un et l'autre cas, le parti socialiste sortira de l'épreuve ministérielle grandi et fortifié.

Salutations socialistes.

BORIS KRITCHESKI

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

A notre Maître Villiers de l'Isle-Adam

la lumière

Qui perd les yeux
perd la beauté de
l'Univers et reste
semblable à un
homme qui serait
enfermé vivant dans
un sépulcre où il y
aurait mouvement
et vie.

LÉONARD DE VINCI

LE MAGICIEN

Reims fit asseoir Zachée pendant qu'on emplissait sa besace.

Le vieux s'informa de Clément :

— Il n'est pas là ?

Reims lui exprima son inquiétude :

— Zachée, cet enfant devient un païen, Majorel lui a inspiré l'orgueil de sa raison : il ne croit plus au miracle ! Dieu l'avait fait aveugle, il avait fermé sur lui les portes de la nature, — Majorel les a repoussées et il a montré à Clément toutes les délices de la vie.

— Comme Satan sur la montagne montra à Jésus les royaumes de la Terre.

— Nous lui demandions d'attendre la réalisation d'une Promesse.

— Et quelle Promesse !

— Il a voulu jouir tout de suite. Il s'est laissé tenter par des sons, par des contacts — par des parfums.

— Depuis dix-neuf siècles, ses ancêtres vivent

LE MAGICIEN

dans la foi — lui, s'est révolté contre la volonté du Christ.

— Peut-être un jour abandonnera-t-il notre amitié, comme il a abandonné nos croyances.

Zachée partit quand sa besace fut pleine, irrité que tous les êtres n'eussent pas dans leur mémoire la même vision que lui : Jésus sur une ânesse dans les rues de Jérusalem.

Reims entendit au loin sa clarinette.

la lumière

Il avait neigé. La mer descendante laissait entre elle et la dune une marge humide et de sable dur. Majorel et Clément suivaient cette route.

— Maître, comment est la nuit ?

— Elle est sereine comme tes yeux. Des nuages passent sur la lune si légers qu'ils se fondent dans sa clarté. Le ciel est profond et les étoiles semblent lointaines, lointaines comme les mages de l'Orient.

— Et l'horizon, devant nous ?

— Une forêt.

— A notre droite, c'est la mer ?

— La mer — à l'endroit où elle se confond avec le ciel, une trace lumineuse.

— Assez, maître, assez : je ne puis pas vous comprendre. Vos paroles irritent ma douleur. Je suis aveugle — aveugle — aveugle. — Puis-je trouver ma joie dans la contemplation de la nature ?

— J'aurai des mots éclatants comme des plumes d'oiseaux des îles, assoupis comme des cieux d'automne, onduleux comme des lignes. Je trouverai pour tous les spectacles des phrases évocatrices. Si tu m'écoutes, tu multiplieras ta vie. Tes sens deviendront plus subtils — tu seras un marcheur infatigable — un musicien prestigieux. Tu distingueras dans une meule de foin l'odeur confondue des trèfles et des luzernes. Tu comprendras les paysages sans les voir.

Quand Persée partit à la conquête d'Andromède, il trouva trois vieilles femmes sur sa route. Seules, elles savaient le chemin qui menait à la captive. Elles refusèrent au héros l'œil unique qu'elles possédaient et qu'elles cachaient la nuit dans le creux d'un rocher. Mais Persée trouva l'œil et le vola. Il ne le leur rendit qu'en échange de leur secret. Les Grées lui firent promettre qu'à son retour il reviendrait dans leur pays et qu'il se soumettrait à une épreuve. Persée revint avec Andromède. Les vieilles lui demandèrent ses yeux. Le héros aveugle continua de courir la Grèce, ivre de sa force et de sa joie. — Il tua des hydres — il se battit contre des géants — il coupa la tête de la Gorgone.

— Le fils d'un roi très puissant et très riche — et lui-même d'une beauté parfaite, s'aperçut un jour que le monde lui cachait Dieu. — Il creva lui-même ses yeux. Après une vie de misère, quand il jugea son visage assez flétri et méconnaissable, il revint chez le roi son père, qui le reçut comme un mendiant. On lui fit un lit sous l'escalier et il y passa la fin de sa vie. Au moment de sa mort, sa tête s'auréola et son visage retrouva la beauté de sa jeunesse.

— C'est l'abbé qui t'a conté ces histoires. — Mon héros vaut mieux que le tien — la vie intérieure tue

le simple bonheur de vivre. — Clément — Clément — l'amitié se rompt entre les êtres qui n'ont ni les mêmes sentiments ni les mêmes pensées. Je redoute de ne plus t'aimer.

— Vous ne pourriez pas ne plus m'aimer.

Ils marchèrent muets si longtemps qu'ils firent le tour de la baie et qu'ils arrivèrent près de la Cale, un petit village de pêcheurs abrité par l'avancée d'un promontoire de granit.

Majorel frappa à la porte de Braine, le matelot qui prenait soin de sa barque. Le vieux dormait. Le bruit de la porte l'éveilla. Il reconnut Majorel à la lumière de la lune. Quand il fut dehors il prit le vent, regarda le ciel et déclara qu'il était imprudent de mettre à la voile, qu'un gros temps se préparait, et que, si « Monsieur » voulait, on remettrait la promenade à une autre nuit.

— Braine, tu es fou — ou tu as peur. Braine ne dit rien, sauta dans le bateau, planta le mât et ils partirent. La barque taillée en course attaqua les vagues de front. Sa vitesse était celle d'un cheval au galop. Enlevée par les grandes lames elle glissait avec souplesse sur leur dos. Braine tenait d'une main le gouvernail, de l'autre le bout de l'écoute plusieurs fois enroulée autour d'une amarre d'acier.

Clément était à l'avant. L'embrun ruisselait sur

sa casaque goudronnée. Abrité par le mât et penché sur le nez du bateau, il tendait la tête au vent. Sa respiration était coupée et ses yeux pleuraient. Ses lèvres étaient brûlées par le sel. Son oreille appliquée contre le bordage percevait les voix rageuses de l'eau contre la quille. Il avait le sentiment de la vie risquée inutilement pour la joie d'un bel effort — de l'immensité confuse de la mer — de la résistance des planches jointes — et surtout de la puissance du vent, qu'il ne voyait pas, mais que les autres non plus, ni Majorel, ni Braine ne pouvaient voir — qu'aucun vivant n'avait jamais vu, ne verrait jamais.

Couché au fond du bateau Majorel parla de la vie universelle :

— Pense aux fleuves qui roulent depuis des siècles sans que leur source soit tarie — aux cimes des Himalayas — aux profondeurs des Kouriles — à la force mystérieuse des pôles — aux continents disparus sous la mer — à la procession lente des glaciers — aux troupeaux des avalanches accourus à l'appel d'un invisible berger.

Mais le souvenir de ces paroles — l'amitié se rompt entre des êtres qui n'ont pas les mêmes pensées — abolit la joie de Clément.

la lumière

L'étonnement triste qu'il avait eu dans son enfance à sentir Reims et Majorel ennemis s'expliquait.

Il se demanda avec tristesse :

— Si ces deux êtres sont devenus ennemis pour des idées, de qui suis-je l'ennemi ?

Ils furent dérivés par le mauvais temps et les courants très loin de la côte. Quand une accalmie arriva Braine et Majorel se mirent à la rame. Vers le matin ils aperçurent des falaises.

Reims attendait au sémaphore.

— Vous tentez Dieu.

Debout dans le bateau Majorel lui tendit Clément à bout de bras.

Ils revinrent ensemble. Avant de frapper à la porte de Majorel, le prêtre embrassa l'aveugle — Clément devina au frémissement de ses lèvres qu'il était triste à pleurer.

— Vous ne m'aimez donc plus que vous me cachez une inquiétude.

— C'est parce que je t'aime que mon cœur est en peine. Je sens mourir en toi des choses que j'aurais voulues éternelles.

— Je ne sais ce qui meurt en moi, mais je vous garde tout mon cœur.

— Ah ! je ne doute pas de ton cœur.

L'abbé Reims se tut. Il aurait voulu parler de sa foi. Mais il hésitait ; car il redoutait de n'être pas compris. Il se décida enfin :

— Pourquoi n'aimes-tu plus que la beauté ? Pourquoi t'es-tu éloigné de Dieu ? Ma foi te semblerait désirable si elle était morte depuis mille ans. Aimerais-tu les dieux païens si tu les savais vivants quelque part ? Tu crois aimer la vie et tu n'aimes que la mort. Majorel n'a vu dans le monde que des musiques, des tableaux, des statues, des paysages : la réalité vivante de son âme et des âmes voisines lui a toujours été inconnue. Il n'a jamais eu de remords et n'a jamais voulu avoir de pitié. C'est lui le véritable, le seul aveugle. Clément, je t'en prie, ne sois pas cet aveugle.

— Je ne puis croire aux promesses divines.

— Le Christianisme est une vie. Si tes pensées et tes actes sont chrétiens ton Espérance deviendra chrétienne.

la lumière

Clément regardait l'abbé avec ses yeux morts. Il n'était pas convaincu et il ne trouvait rien à répondre.

L'abbé fit sur le front de l'enfant le signe de la croix avec son pouce — en disant avec tristesse :

— Seigneur! Pourquoi mes paroles sont-elles vaines?

Un jour, Majorel dit à Clément :

— Quittons cette ville. Je veux t'emmener dans un pays où il reste des vestiges merveilleux de la beauté passée.

L'abbé s'opposa à ce voyage.

— Cet enfant n'est pas le vôtre — sa mère me l'a confié comme à vous.

— Clément est aveugle, mais il a des oreilles pour entendre, des jambes pour marcher — une poitrine solide pour respirer l'air des grandes étendues — une intelligence pour penser. La vie et le rêve ouvrent leurs doubles routes devant lui : elles traversent des champs fleuris par toutes les passions des hommes. Il se penchera pour couper les tiges des lys et cueillir les roses du désir.

Reims l'interrompt.

— Éveiller des tentations dans une âme d'enfant est le plus irrémissible des péchés.

— Je ne sais pas ce que vous nommez le péché.

Clément écoutait tristement cette dispute. Majorel força son silence.

— Il faut choisir entre les pensées de l'abbé et les miennes.

— Vous êtes impitoyable et jaloux. Comment choisirais-je entre vos deux amitiés ? Puis-je partager mon cœur ? Comment choisirais-je entre vos

la lumière

pensées? Elles forment en moi une confuse harmonie. Quand je les isole, les vôtres me tentent et m'effraient — celles de l'abbé me rassurent — elles sont d'accord avec mes plus lointains souvenirs.

Majorel s'imagina que Clément cherchait des détours :

— Va, ne crois pas me tromper — je vois maintenant à qui ton esprit et ton cœur sont liés. Demeure avec l'abbé — qu'il déforme ton cerveau à sa guise. Je ne le gênerai plus. J'aurais souhaité seulement que tu refusasses plus franchement de me suivre.

Il sortit.

Clément entendit ses pas sur le trottoir.

— Mais je ne suis pas un hypocrite.

Par la fenêtre ouverte Majorel entendit ces paroles. Il répliqua :

— Si tu ne l'es pas, prends bien garde de ne pas le devenir.

Reims :

— Excuse un homme que la passion emporte. J'avais peur que tu ne m'abandonnes. Je te croyais très loin de moi.

— Et c'est vrai : Je suis très loin de vous.

— Dans ma maison tu redeviendras chrétien.

— Je vais le suivre.

— Alors, pourquoi l'as-tu laissé partir?

LE MAGICIEN

— Vous êtes fort sur mon cœur. Lui est fort sur mon cœur et sur mon esprit.

— Tu as eu pitié de moi une minute, et maintenant...

— Une vaine pitié. Adieu.

Majorel :

— Je t'attendais.

la lumière

Clément garda tout le jour sa tête à la portière du wagon. Les gouttelettes fines d'une pluie tenace brûlaient son visage. Il reconnaissait les rivières aux stridences des ponts de fer, à l'écoulement grave des écluses, les tranchées au déchirement de l'air, les tunnels au vacarme assourdi, aux bouffées de fumées humides, les plaines à la régularité du vent.

La tombée du soir fut glorifiée par une harmonie d'eaux courantes.

— Où sommes-nous ?

— Dans la montagne. Le train suit le fond d'une vallée étroite. Tu entends le torrent au-dessous de nous ? Sur l'autre rive, des usines se suivent serrées les unes contre les autres.

— Arrêtées sans doute ? On n'entend pas le bruit des machines ?

— En plein travail. L'industrie moderne des hommes ne trouble pas le silence des monts.

Le froid devint très vif. Ils ne perçurent plus de ruissellements épars.

— La montagne s'élève à plus de mille mètres dans la nuit. La neige qui la couvre est encore dure. Et c'est pour cela que les eaux se sont tues.

Clément, accablé par la fatigue du voyage, dormait encore. Majorel l'éveilla en ouvrant les fenêtres de sa chambre. Le bruit des vagues méditerranéennes entra joyusement.

— Écoute la mer qui bat la côte. La mer de Circé, la mer des Sirènes, la mer de Glaucus, la plus légendaire de toutes les mers — la mer de Didon, la mer d'Alcibiade, la mer d'Hamilcar, la mer des Aventures, la mer de Tyr, la mer d'Athènes, la mer des Baals et d'Astarté, la mer de Minerve, d'Apollon et de Vénus, la plus religieuse des mers. Sur ses eaux cérulées sont parties jadis des barques lamées d'or avec des voiles de pourpre et des équipages de Dieux. Les unes après les autres elles se sont évanouies et personne ne sait dans quelles mystérieuses Thulés ont abordé les matelots divins. Seule, une barque est encore visible, celle qui a levé l'ancre la dernière. Des vierges et des enfants chantent à la proue. Des chevaliers veillent sur un calice, l'épée et la lance au poing. Combien de temps encore les gens de cette terre verront-ils fuir à l'horizon les voiles noires de la galère chrétienne?

Clément n'écoutait plus Majorel — il murmura :

— La mer d'Ulysse et de saint Paul!

— Nous irons vers ces collines qui sont au nord. Les pluies qui les ravinent leur ont sculpté des

crêtes singulières : il y en a qui ont la forme de doigts — d'autres ressemblent à des couronnes — à des mamelles — à des tours — à des croissants. La plus lointaine est pareille à un casque avec un cimier de chênes.

Ils descendirent sur la plage.

Ces philosophes d'Ionie eurent une confiance sublime dans la Raison. — Ils ne crurent pas au miracle, mais aux forces naturelles, et leurs conceptions du monde furent intelligemment enfantines. Nous ne connaissons presque rien de l'histoire de ces vieux Sages : nous savons seulement qu'ils allèrent à la découverte de la mystérieuse nature.

Thalès, ébloui par l'étendue de la mer, s'imagina que l'eau était le principe des choses. — Anaximandre crut à l'évolution d'une matière informe. Anaximène composait les êtres avec les souffles de l'air. — Et, loin de l'Ionie, à l'autre extrémité de l'Univers grec, près de Tarente, Pythagore enseigna à ses disciples que les phénomènes étaient réglés par des lois immuables.

— Pythagore ! le plus singulier de ces Sages, en vérité : ne croyait-il pas que le Nombre était la réalité suprême de l'Univers — 4 fut juste — 7 fut sacré — l'octave fut l'accord parfait.

— Les astres, en tournant, donnaient une note.

LE MAGICIEN

Mais si personne n'entend l'harmonie des Sphères, c'est que leur musique est continue.

— Ce fut lui qui créa, sous une discipline austère, ce collège de savants qu'une brutalité ignorante dispersa.

— Socrate vint détourner les philosophes de l'étude des phénomènes naturels pour les intéresser à de misérables cas de conscience. — Il fut l'initiateur imbécile au scrupule...

Ils s'entretinrent souvent ainsi d'hommes oubliés : émus d'entendre encore résonner à leurs oreilles l'écho de paroles prononcées il y avait si longtemps.

Après avoir monté tout un jour, ils arrivèrent, le soir, au faite de l'Apennin, à ce point de la route d'où l'on voit la Toscane. Les prés de l'Arno étaient divisés par le signet du fleuve. Florence était posée, au milieu, comme un cachet. Majorel voyait Fiesole, plus bas Saint-Dominique, le couvent de l'Angelico, la villa Alberti où les conteurs et les conteuses de Boccace se réfugièrent, quand la peste ravageait la ville. A droite, le ravin du Mugione, et Prato. A l'est, enveloppée par des brumes, la Verna, d'où l'on voit les deux mers. En face la colline de San Miniato, le David de Michel-Ange, les murs de la Chartreuse d'Emma.

— Maître que regardez-vous ?

— La route qui descend parmi des orangers, des myrtes, des pins, des treilles, des cyprès, des platanes.

— D'où nous sommes, vous ne pouvez pas voir Florence ?

— Cela est impossible.

Ils suivirent la crête des monts et ne traversèrent pas la ville des musées. Majorel voulait éviter à l'aveugle des regrets.

Clément bénissait la délicatesse de son guide. Il jouissait de la souplesse de son corps, des marches matinales, des siestes les après-midi, des arrivées à l'étape quand la nuit tombe, du bon vin qu'ils

buvaient dans les auberges, des mots sonores dits par les gens qu'ils croisaient sur les routes. Souvent il s'arrêtait pour entendre, dans les bourgs, des paysans musiciens.

Dans la solitude des cloîtres il suivit avec ses doigts, sur des pierres tombales, mainte effigie en relief de défunts abbés ou bien il enveloppa de ses mains, sur tel mur d'une église ignorée, le visage d'une vierge ou d'un saint; ou bien il découvrit dans les herbes d'un théâtre antique, un tronc de colonne, un cippe abattu, la tête d'une déesse mutilée, le torse, les bras, les jambes éparses d'un athlète.

Cette beauté qu'il comprenait par la caresse, le faisait rêver des mystères, des couleurs et des lignes.

Dans la chapelle d'un couvent des Camaldules, il voulut deviner l'énigme d'une fresque de Giotto. Sur les murs était représentée cette légende si populaire du Moyen-Age : Un roi, une reine suivis de toute leur cour, arrivaient à cheval sur une place où des échevins faisaient pendre un homme. Le roi et la reine intercédèrent pour le misérable.

Les Échevins répondirent brutalement :

— Cet homme a mérité d'être pendu ; il sera pendu à moins que vous ne rachetiez sa vie pour cent ducats.

Le roi et la reine fouillèrent dans leurs escarcelles, ils n'avaient que soixante-treize ducats. La cour donna l'argent qu'elle avait : il manqua trois ducats à la somme réclamée par les juges. Ils dirent :

— Cet homme sera pendu.

Et l'on était en train de le hisser par les aisselles quand un page s'écria :

— Fouillez cet homme ; il a peut-être l'argent sur lui.

On le fouilla il avait juste dans la poche les trois ducats.

Le soleil avait disparu derrière une bande de cyprès : Majorel poussa la porte de la chapelle. Il vit l'aveugle qui passait délicatement ses paumes et le bout de ses doigts sur le mur.

Clément sentit, derrière lui, une présence. Il demeura immobile.

— Maître, est-ce vous ?

— C'est moi.

Clément se jeta dans les bras de Majorel et lui dit avec des pleurs de rage :

— Les peintres seront donc toujours, pour moi, des artistes impénétrables !

— Console-toi. Je sais au moins une infortune plus grande que la tienne.

Majorel emmena Clément dans une salle du

LE MAGICIEN

monastère; il s'assit devant un vieil harmonium, essaya les notes et se mit à jouer. — Des notes basses tenues très longtemps exprimaient une douleur sûre d'elle-même, si profonde, qu'elle dédaignait le désespoir. Des notes éclatantes se perdirent dans l'onde des sonorités noires qui poussaient vers des grèves tragiques leurs flots de plus en plus assourdis : insensiblement la marée d'amertume se retirait; des rayons, par les nuages déchirés, faisaient luire des sables. Une immense baie, où scintillaient des écailles, des coquillages, des varechs, apparaissait glacée d'argent et miroitante sous le soleil.

Clément écoutait l'âme abandonnée à la musique, sa tristesse muée en sérénité, sa sérénité en joie.

Debout près de Majorel, les mains sur ses épaules, il ramena sa tête contre la sienne.

— Maître vous ne m'aviez jamais joué cette symphonie. Comme elle est belle !

— Et son histoire est aussi belle. Écoute-la.

Beethoven était devenu complètement sourd, sourd à ne pas entendre un camion qui passe sur des pavés, un grondement de tonnerre, un cri de cochon qu'on égorge, sourd comme tu es aveugle.

Il eut un soir le désir de conduire lui-même l'orchestre de *Fidelio*. Dès les premières mesures

la lumière

l'orchestre ne fut en accord ni avec les paroles, ni avec les gestes des acteurs. Le public trépignait. Beethoven lui ne voyait, n'entendait rien. Et personne n'osait lui faire comprendre qu'il était fou de vouloir diriger son œuvre : Enfin son meilleur ami l'avertit.

Beethoven quitta la salle sans chapeau, sans manteau. Il revint chez lui, se jeta sur son lit mordant ses draps, et hurlant.

Quand la violence de sa passion fut tombée, il commença le début redoutable que tu as entendu, et que lui n'entendait pas, qu'il n'a jamais entendu. A mesure qu'il créait la paix lui était revenue et la joie.

— Tu as entendu, à la fin, ce triomphe de bonheur.

— Vous avez raison, maître, il est vain de se plaindre. Mais Beethoven imaginait les sons : il se souvenait ! Moi je n'ai la mémoire de nulle couleur. Et puis, il avait du génie...

LE MAGICIEN

Reims hésitait : Zachée l'accusait de lâcheté : Ne préviendrez-vous pas sa mère ?

— J'ai peur de perdre son amitié. Clément lui écrivait : Réjouissez-vous, si vous m'aimez. Je suis pareil à un homme qui sortirait d'un sépulcre où on l'aurait enfermé vivant. Je n'avais jamais entendu un son, senti une fleur, tâté une forme heureuse. — Tous mes sens s'ouvrent à la vie : il me semble que je vois.

Zachée : Vous voyez bien. La nature l'enveloppe de ses maléfices. Reims écrivit à madame Saint-Adjutory : « Revenez vite. La foi de Clément chancelle comme une église où l'on ne dit plus la messe depuis des siècles. »

Majorel et Clément durent revenir.

— Clément, ta mère arrive ce soir par le paquebot des Indes.

la lumière

Majorel et Clément rencontrèrent l'abbé sur le quai.

— Pourquoi m'avez-vous trahi ?

— Je n'ai pas voulu que tu t'endurcisses dans le péché.

— Vous savez si j'aime cette terre ? Par votre faute il faudra que je parte loin d'elle. Une lumière éclatante blessera mes yeux, une nature violente écrasera ma faiblesse, des spectacles que je sentirai prodigieux m'inspireront de continuels regrets de n'avoir pas d'yeux pour les voir. Vous savez si au fond de moi je vous aime et vous me chassez loin de vous. Majorel m'aidait à comprendre le monde des formes, des couleurs et des sons. Que deviendrai-je quand je n'aurai plus personne pour m'interpréter l'invisible Beauté ?

Le transatlantique fuma à l'horizon. Les trois hommes cessèrent de parler et regardèrent s'avancer le bateau. Dans la foule des passagers Reims et Majorel distinguèrent à l'avant une femme longue et sèche qui tenait obstinément sa lorgnette braquée sur eux.

— Clément, ta mère te regarde.

Dans la mémoire de l'aveugle surgit le lointain souvenir du départ de sa famille et son désespoir quand il avait envoyé son baiser d'adieu aux émi-

grants. Aurait-il pu penser alors que le retour de sa mère lui serait si indifférent, si hostile ? Il essaya de s'entraîner à la tendresse, en rappelant des histoires de son enfance. — Une chute dans une cour pleine de lapins et de poules, la soirée sinistre où son père et sa mère avaient décidé l'exil. Il répéta plusieurs fois en lui-même :

— Ta mère, ta mère arrive. — Tu vas entendre ta mère — ta mère que tu n'as pas entendue depuis quinze ans. Dans quelques minutes tu embrasseras ta mère. Songes-y bien — ta mère — ta mère.

Ses yeux demeurèrent secs. Il ne sentit pas s'accélérer les battements de son cœur.

La barque du pilote avait abordé le navire qui avançait très lentement. Clément entendit arrimer une passerelle et dans la foule des voyageurs qui descendaient, il sentit autour de son cou la forte étreinte de deux bras. Des larmes jaillies d'une source profonde sortirent de ses yeux. Il rendit à sa mère tous ses baisers.

— Montre tes yeux. Ils sont toujours beaux. Si tu savais comme j'ai désiré les revoir, souvent ils me sont apparus dans leur sérénité vraie, mais parfois ils m'ont regardée avec mélancolie, et il y a des jours où ils m'ont regardée avec haine. M'as-tu souvent reproché, en toi-même, de t'avoir abandonné ?

la lumière

— Mère, n'évoquez pas les anciens souvenirs.

— Évoquons-les, au contraire, pour relier par eux le présent et le passé. Il n'y a qu'un instant, dans le bateau, tu aurais pleuré si tu avais connu ma détresse. J'avais peur de ne retrouver en toi qu'un étranger. Je ne pouvais chasser cette pensée qui battait mon esprit, régulière et irrésistible comme les coups de la marée, et qui devenait plus douloureuse à chaque tour de l'hélice. Comprends-tu, Clément ? Si tu n'avais pas pleuré en m'embrassant ! si tu m'avais ménagé tes baisers.

— Mère, vous êtes rassurée maintenant.

— Si rassurée qu'il me semble que nous n'avons jamais été séparés. Tu es l'enfant que j'ai laissé, mon véritable enfant, n'est-ce pas l'abbé ?

Reims répondit après une seconde d'hésitation :

— Oui madame.

— N'est-ce pas Majorel ?

Majorel ne répondit pas.

Clément s'écria :

— Pourquoi mentir ! Vous l'abbé par des paroles et vous maître par du silence ! Vous savez bien l'un et l'autre que je ne suis plus chrétien.

— L'abbé me l'avait écrit; mais je ne pouvais, je ne puis pas le penser. Tu es mon fils !

Des cloches sonnèrent au loin.

— Écoute sonner les cloches qui t'ont baptisé.

LE MAGICIEN

— Les cloches qui m'ont bercé ne sonnent plus pour moi.

— Elles sonneront de nouveau pour toi quelque jour. Tu feras avec ton père, avec tes frères, avec moi les prières du matin et du soir. Laissez-nous tous les deux, vous, qui n'avez pas su défendre l'âme que je vous avais confiée, et vous, qui me l'avez volée. Vous m'avez trompée tous les deux.

— Mère, ne soyez pas injuste pour ces deux hommes. Ils m'aiment de tout leur cœur. Ils m'ont peut-être trop aimé.

Reims et Majorel s'éloignèrent ensemble, et pour la première fois depuis le temps lointain où ils vivaient à l'Université, ils se sentirent l'un pour l'autre des sentiments fraternels.

la lumière

Il ouvrait les yeux pour essayer de voir par miracle ses maîtres, mais il ne voyait rien. Il percevait seulement les bruits de la terre qui allaient diminuant. Des hommes de peine déchargeaient du charbon. Il n'entendait plus les coups de pelle, ni le grincement de la chaîne sur la poulie de la grue. Il distinguait encore l'éboulement de la benne déclanchée et le ruissellement des masses sur la pyramide. Et voici que cela même devint imperceptible ; alors, dans le silence, montèrent les sons aigres d'une clarinette, la clarinette de Zachée, qui envoyait du môle le définitif adieu. La clarinette creusée dans une branche de buis avait la sonorité de l'airain.

— Mère, crie à Zachée de se taire, il éveille dans mon cœur trop de souvenirs et trop d'oublis.

— Zachée est déjà trop loin de nous, ma voix n'irait pas jusqu'à lui. Et il ne peut pas voir le geste de mon bras.

Les trilles de la clarinette se perdirent peu à peu dans les sillements des goélands et des mouettes tourbillonnantes autour du bateau.

— Voit-on encore la terre ?

— On la voit toujours.

Le soleil se coucha que la terre n'était pas encore disparue.

LE MAGICIEN

— Je n'aurais jamais cru que la terre fût si longue à disparaître.

— Elle est tout à fait disparue maintenant, — descendons dans les cabines — il se fait tard.

— La nuit doit être pleine d'étoiles ?

Le Gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie G.-A. RICHARD & Compagnie, 9, rue du Pont. — 2332

en s'abonnant;

en abonnant leurs amis et toutes personnes à qui ces cahiers conviendraient;

en nous donnant des abonnements à servir à des personnes à nous indiquées d'ailleurs par nos correspondants ou par les « Journaux pour tous »;

en nous donnant les noms et adresses des personnes à qui nous servirions utilement des abonnements éventuels ou des abonnements gratuits payés d'ailleurs;

en nous envoyant des documents et renseignements.

Toutes les fois que nos deux correspondants le désirent et nous y autorisent, nous les mettons en communication, c'est-à-dire que nous donnons à chacun des deux le nom et l'adresse de la personne — qui reçoit l'abonnement payé, — qui paye l'abonnement reçu.

Pour pouvoir envoyer à nos futurs abonnés des collections complètes, nous avons rigoureusement renoncé à la vente au cahier.

Administration et rédaction le lundi et le jeudi, de 1 heure à 4 heures et demie. Adresser toute la correspondance à M. Charles Péguy, 19, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris.

Nous publions vraiment notre état de situation : nous avons tiré le septième cahier à 800 exemplaires; outre 189 exemplaires d'abonnements annuels gratuits et 29 exemplaires d'abonnements annuels gratuits payés d'ailleurs,

nous l'avons envoyé à 146 abonnés ferme,

— à 217 abonnés éventuels;

et nous avons fait 51 services, dont 6 aux imprimeurs.

Nous publions le 20 de chaque mois l'état de notre situation financière à la fin du mois précédent :

Au 28 février les souscriptions mensuelles régulières, les souscriptions extraordinaires, les abonnements fermes et les abonnements gratuits payés d'ailleurs nous avaient donné. 2.104 fr. 90

A la même date le premier établissement et l'établissement des quatre premiers cahiers nous avaient coûté . . . 3.299 fr. 70

Nous avons donc au 28 février un déficit de. 1.194 fr. 80

Du 1^{er} au 31 mars, les souscriptions et les abonnements nous ont donné 670 fr. 65

L'établissement des cinquième et sixième cahiers nous a coûté. 992 fr. 40

Nos recettes ont donc monté à environ 67 % de nos dépenses.

Nous avons donc eu en mars un déficit de. 321 fr. 75
égal à environ 33 % de nos dépenses.

Au 31 mars les souscriptions et les abonnements nous avaient donc donné. 2.775 fr. 55

A la même date le premier établissement et l'établissement des six premiers cahiers nous avaient coûté. . . 4.292 fr. 10

Nos recettes montaient donc à environ 64 % de nos dépenses.

Nous avons donc à cette date un déficit de. 1.516 fr. 55
égal à environ 36 % de nos dépenses.

A la même date vingt-huit étudiants et anciens étudiants avaient décidé d'attribuer aux cahiers les sommes qu'ils avaient contribué depuis le 1^{er} mai 1897 et dont ils avaient constitué un fonds commun pour l'action moralement socialiste. Ces sommes allaient à 2.440 fr.

Cette souscription portera dans nos comptes le nom de souscription rétrospective. Nous attirons l'attention de nos souscripteurs ordinaires sur ce qu'elle a forcément d'anormal et qui ne se représentera plus.

Au 31 mars nos recettes normales
 montaient à 2.775 fr. 55
 Cette souscription rétrospective anor-
 male y ayant ajouté. 2.440 francs
 Au 31 mars nos recettes générales
 montaient à 5.215 fr. 55
 A la même date nos dépenses normales
 montant à 4.292 fr. 10
 Nous avons un excédent général de. 923 fr. 45

Nous continuerons dans le prochain cahier à publier
 le second roman de Jérôme et Jean Tharaud : la
 lumière; nous en publierons toute la troisième et la
 quatrième partie : Timor et les ténèbres.

Demander à la Société nouvelle de librairie et d'édi-
 tion, 17, rue Cujas, Paris, le premier roman de Jérôme
 et Jean Tharaud : le Coltineur débile, un beau volume
 in-18 jésus de 116 pages, pour un franc.

Aussitôt que nous aurons fini de publier la lumière,
 nous en ferons un tirage à part très restreint, en un
 beau volume in-18 jésus à peu près de même épaisseur,
 pour un franc. Nous prions ceux de nos correspondants
 qui voudraient nous l'acheter de vouloir bien nous en
 avvertir. Ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi en pro-
 vince et à l'étranger.

Demander à la Société nouvelle de librairie et d'édi-
 tion, de Marcel et Pierre Baudouin, Jeanne d'Arc,
 drame en trois pièces, un volume lourd grand in-octavo
 de 752 pages très peu denses, pour dix francs.

Désormais la date portée en haut à droite à la pre-
 mière page de cette couverture indiquera plutôt la situa-
 tion du cahier dans la série que la date même de sa
 publication. Dès lors, pour éviter tout malentendu, nous
 indiquerons, sur la couverture, la date où nous avons
 donné le bon à tirer.

Nous avons donné le bon à tirer de ce huitième cahier,
 pour l'intérieur le mardi 24 avril, et pour la couverture
 le samedi 5 mai.

Le neuvième cahier passera dans quelques jours.

N° 42

Neuvième cahier

du 5 mai 1900

Cahiers de la Quinzaine

PARAISANT LE 5 ET LE 20 DU MOIS

PARIS

19, rue des Fossés-Saint-Jacques

Ces cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

Une souscription particulière est ouverte aux cahiers pour envoyer la Jeanne d'Arc de Marcel et Pierre Baudouin à nos abonnés fermes et gratuits de Paris, de la province et de l'extérieur. Nous clorons cette souscription quand elle nous aura donné cinq cents francs.

Nous servons :

*des abonnements de souscription à cent francs ;
des abonnements ordinaires à vingt francs ;
des abonnements de propagande à huit francs,
et des abonnements gratuits.*

Nous faisons des services.

Il va sans dire qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient ; le prix de propagande est donc très sensiblement inférieur au prix de revient.

Nous servons dès à présent 220 abonnements gratuits à 220 destinataires, dont au moins 157 instituteurs et institutrices, destinataires dont les noms et adresses nous ont été donnés soit par nos correspondants, soit par les « Journaux pour tous », œuvre à laquelle collaborent déjà la plupart de nos lecteurs, et dont nous les entretiendrons longuement dans un de nos prochains cahiers.

Nos correspondants peuvent nous aider :

en souscrivant des souscriptions mensuelles régulières et des souscriptions extraordinaires ;

en s'abonnant ;

en abonnant leurs amis et toutes personnes à qui ces cahiers conviendraient ;

en nous donnant des abonnements à servir à des personnes à nous indiquées d'ailleurs par nos correspondants ou par les « Journaux pour tous » :

ENTRE DEUX TRAINS

Le samedi saint, comme je l'avais annoncé à la troisième page de la couverture du septième cahier, j'administrai, de une heure à quatre heures et demie, au siège de ces cahiers, chez mon ami Tharaud, 19, rue des Fossés-Saint-Jacques, solitaire. Les Parisiens étaient partis pour la province. Et les provinciaux n'étaient pas venus à Paris. Un coup de sonnette. Mon ami René Lardenois.

— Bonjour. Je viens te dire bonjour entre deux trains. Je suis arrivé à onze heures cinquante-neuf en gare d'Orléans, ce matin. Ou du moins je devais arriver à onze heures cinquante-neuf. Mais les trains ont souvent un peu de retard, à cause des vacances.

— Tu es toujours à Bayonne ?

— J'ai tant roulé que je ne regardais plus même l'heure aux cadrans intérieurs des gares. Je confondais le jour et la nuit, ce qui est la dernière des perversités. — Oui, toujours, au Lycée de Bayonne. J'avais demandé le Nord-Est. Mes parents demeurent à Belval. C'est la dernière station avant Mézières. Une simple halte. A défaut du Nord-Est, j'avais au moins demandé le Nord. A défaut du Nord, j'avais au moins demandé l'Est. On m'a nommé à Bayonne. Un bon lycée. Je repars ce soir à huit heures quarante-cinq, par la gare du Nord. Je serai chez moi demain matin à huit heures, dimanche de Pâques. Mais il y aura du retard, à cause

des fêtes. Ainsi j'ai un quart d'heure à passer avec toi, montre en main. J'ai un tas de courses à faire dans Paris, et les rues sont toujours aussi impraticables. J'avais un quart d'heure. Il me reste encore dix minutes.

Et il posa sa montre sur la table.

— En dix minutes on ne peut rien dire. Ce n'est pas la peine de commencer. Nous parlerons de tes cahiers quand nous aurons le temps.

— Nous parlerons de ta province et de ta classe quand nous aurons le temps.

— Aux grandes vacances, au commencement d'août, je passerai plusieurs jours à Paris.

— L'Exposition ?

— Naturellement. Ne suis-je pas provincial ? Et puis vous, les Parisiens, vous raillez, pour avoir l'air spirituels, mais vous y allez tout de même. Seulement, comme vous êtes lâches, vous faites semblant d'y aller pour piloter vos cousins. Vous êtes bien contents, d'avoir des cousins. A peine le tien, le fumiste orléanais, nous avait-il annoncé sa venue éventuelle que déjà M. Serge Basset, du *Matin*, avait sur le dos, depuis trois jours, son cousin Bernard, notable commerçant de Quimper-Corentin, si nous le voulons, en tout cas un cousin plus sérieux que le tien, et plus rapide.

— Que veux-tu, mon ami, le sien est un cousin quotidien et le mien n'est qu'un modeste cousin bimensuel, à peu près bimensuel.

— Parlons des copains.

— Quand es-tu parti ?

— Les vacances commençaient mercredi soir. Mais j'avais jeudi matin une répétition que je ne pouvais pas, et que je ne voulais pas remettre.

ENTRE DEUX TRAINS

- Tu donnes des leçons ?
- Non, je les vends.
- C'est ce que je voulais dire.
- Parlons proprement.

— Ce mot que tu as dit — et par manière de plaisanterie je faisais le dégoûté en souriant — me paraît peu compatible avec la dignité des professions libérales.

— Mettons que je suis fort obligeant, fort officieux; et sans que je me connaisse fort bien en lettres françaises, en lettres latines et en lettres grecques, je laisse les parents de mes élèves apporter chez moi de tous côtés ceux qui sont timides en grec, en latin, et en français, et qui cependant, pour des raisons purement désintéressées, désirent, comme on dit, subir heureusement la première partie des épreuves du baccalauréat classique — et j'en donne à mes amis pour de l'argent.

- Tu possèdes bien tes auteurs.
- Ce n'est pas étonnant : je m'en nourris.
- Alors ?

— Alors, j'ai donné ma leçon jeudi matin. Puis j'ai fait le voyage en plusieurs fois. Jeudi je suis allé de Bayonne à Bordeaux, vendredi de Bordeaux à Tours, aujourd'hui samedi de Tours à la rue des Fossés-Saint-Jacques. Cette nuit, en pleine nuit, j'aurai encore plus de trois heures et demie à passer à Laon. Total : quatre jours au moins. Autant pour le retour, le *nostos*, hélas ! non convoité. Total général : huit à neuf jours. Nous rentrons de mardi matin en huit...

- Le mardi de la Quasimodo ?

— C'est cela. Il faut que je sois rentré de la veille au soir, si je ne veux pas dormir en classe. Il faut donc

que dès jeudi soir je pense au départ et que vendredi matin je quitte mes parents, comme le conscrit :

*Adieu mon père, adieu ma mère,
J'ons tiré un mauvais numéro.*

J'aurai eu cinq jours de vacances. Le gouvernement encourage peu la vie de famille. As-tu vu quelqu'un ?

— Je n'ai vu personne encore et, sans doute, je ne verrai personne. Aucun de nos camarades ne m'est signalé. L'année dernière, il en était venu beaucoup pour les vacances de Pâques.

— Ce n'est nullement que le monde nous abandonne. Jusqu'à l'année dernière le congrès des professeurs de l'enseignement secondaire avait lieu à Pâques. Cette année-ci on le tiendra au mois d'août.

— J'entends : ce sera un des innombrables congrès qui font partie de l'exposition.

— Ils ne sont pas innombrables : il y en avait cent vingt-six d'annoncés avant le commencement de l'exposition.

— Ce n'est rien. De qui tiens-tu, monsieur, ces renseignements officiels ?

— Sache que le citoyen sténographe est mon ami. Aussi m'a-t-il envoyé en province un papier, une piqûre officielle.

— Une piqûre : tu parles comme un brocheur.

— Parlons proprement. Tiens : *République française* —

— *Liberté, égalité, fraternité* —

— Non, cela ne se met que sur les monuments publics.

ENTRE DEUX TRAINS

— *Ministère du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes* —

— *et de l'Exposition.*

— Surtout de l'exposition. Mais cela n'est pas officiel.

— Comme tu parles bien. On voit bien que tu es devenu ministériel.

— *Exposition universelle internationale de 1900. — Liste des congrès internationaux de 1900. —* Vraiment j'ai passé là un bon quart d'heure. Il y a le congrès de l'*Acétylène* avec le congrès des *Actuaires*, le congrès de l'*Alimentation rationnelle du bétail*, le congrès d'*Aquiculture et de Pêche*. Tu connais l'aquiculture ?

— Non seulement je la connais, mais je la pratique : j'ai dans mon bassin deux poissons rouges et un brun vert.

— Il y a le congrès d'*Arboriculture et de pomologie*, celui des *Bibliothécaires*. Le papier officiel ne porte pas seulement les noms des congrès, la date et la durée, mais il donne encore les noms des présidents et des secrétaires généraux des commissions d'organisation. Le congrès d'*Agriculture* a pour président un certain monsieur Méline, rue de Commailles, 4, et le congrès des *sciences de l'Écriture* a pour secrétaire général un M. Varinard, 8, rue Servandoni.

— Comme on se retrouve.

— Tous les oubliés reparaissent ici. M. Léon Bourgeois, rue Palatine, 5, préside à l'organisation de trois congrès : celui de l'*École de l'Exposition*, celui de l'*Éducation physique*, —

— Et celui de l'*Éducation morale* —

— Non : et celui de l'*Éducation sociale*. —

— Ah ah ! Selon les doux et mesurés élancements de la solidarité radicale —

— M. Casimir-Perier, rue Nitot, 23, a aussi ses trois congrès : le congrès d'*Assistance publique et de bienfaisance privée*, —

— Utile.

— celui de *l'Enseignement agricole*, et, vers la fin, celui des *Stations agronomiques*. Il y a le congrès des *méthodes d'Essai des matériaux*,

— Très utile.

— Oui. Et le congrès pour *l'étude des Fruits à pressoir*. Celui des *Mathématiciens* a pour secrétaire général un M. Laisant, avenue Victor-Hugo, 162. Il y a le congrès du *Matériel théâtral*, sans date ni durée, non plus que le congrès pour *l'unification du Numérotage des fils des textiles*. Celui des *Associations de Presse* n'a ni date, ni durée, ni président, ni secrétaire général, ainsi que celui de *la Ramie*. Qu'est-ce que la ramie ?

Je santai sur mon petit Larousse. Le mot n'y était pas.

— La ramie est une espèce d'ortie, *urtica utilis*, qui pousse en abondance à Java, et dont on fait des fils, des câbles et même des tissus.

— Tu sais tout ?

— La culture générale, aidée d'un vieux dictionnaire que j'ai à la maison. Il y a l'inévitable congrès de *la paix*, ironique plus douloureusement encore cette année. M. Boutroux, rue Saint-Jacques, 260, préside à l'organisation du congrès de *Philosophie*. As-tu quelque idée de ce que c'est : un congrès de philosophie.

— Je n'en ai aucune image intéressante.

ENTRE DEUX TRAINS

— Il y a dans Descartes, au *discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, à la fin de la troisième partie, un passage où ce philosophe réproouve non seulement le congrès, mais la simple fréquentation mutuelle des philosophes :

— Le voici :

— « Mais ayant le cœur assez bon pour ne vouloir point qu'on me prît pour autre chose que je n'étais, je pensai qu'il fallait que je tâchasse par tous moyens à me rendre digne de la réputation qu'on me donnait; et il y a justement huit ans que ce désir me fit résoudre à m'éloigner de tous les lieux où je pouvais avoir des connaissances, et à me retirer ici, — en Hollande — en un pays où la longue durée de la guerre a fait établir de tels ordres, que les armées qu'on y entretient ne semblent servir qu'à faire qu'on y jouisse des fruits de la paix avec d'autant plus de sûreté, et où, parmi la foule d'un grand peuple fort actif, et plus soigneux de ses propres affaires que curieux de celles d'autrui, sans manquer d'aucune des commodités qui sont dans les villes les plus fréquentées, j'ai pu vivre aussi solitaire et retiré que dans les déserts les plus écartés. »

— Je lis au cours de la sixième partie :

« Mais je crois être d'autant plus obligé à ménager le temps qui me reste, que j'ai plus d'espérance de le pouvoir bien employer; et j'aurais sans doute plusieurs occasions de le perdre si je publiais les fondements de ma physique; car encore qu'ils soient presque tous si évidents qu'il ne faut que les entendre pour les croire, et qu'il n'y en ait aucun dont je ne pense pouvoir

donner des démonstrations, toutefois, à cause qu'il est impossible qu'ils soient accordants avec toutes les diverses opinions des autres hommes, je prévois que je serais souvent diverti par les oppositions qu'ils feraient naître. »

— A la suite :

« On peut dire que ces oppositions seraient utiles tant afin de me faire connaître mes fautes, qu'afin que, si j'avais quelque chose de bon, les autres en eussent par ce moyen plus d'intelligence; et, comme plusieurs peuvent plus voir qu'un homme seul, que, commençant dès maintenant à s'en servir, ils m'aidassent aussi de leurs inventions. »

Cela serait favorable, sinon au congrès, du moins au commerce des philosophes, au travail en commun, à la mutualité.

« Mais encore que je me reconnaisse extrêmement sujet à faillir, et que je ne me fie quasi jamais aux premières pensées qui me viennent, toutefois l'expérience que j'ai des objections qu'on me peut faire m'empêche d'en espérer aucun profit : car j'ai déjà souvent éprouvé les jugements tant de ceux que j'ai tenus pour mes amis que de quelques autres à qui je pensais être indifférent, et même aussi de quelques-uns dont je savais que la malignité et l'envie tâcheraient assez à découvrir ce que l'affection cacherait à mes amis; mais il est rarement arrivé qu'on m'ait objecté quelque chose que je n'eusse point du tout prévue, si ce n'est qu'elle fût fort éloignée de mon sujet, en sorte que je n'ai quasi jamais rencontré aucun censeur

ENTRE DEUX TRAINS

de mes opinions qui ne me semblât ou moins rigoureux ou moins équitable que moi-même. Et je n'ai jamais remarqué non plus —

Ceci va non seulement contre tout congrès et tout commerce de philosophes, mais contre toute académie et contre la vénérable institution des thèses :

— Et je n'ai jamais remarqué non plus, que par le moyen des disputes qui se pratiquent dans les écoles, on ait découvert aucune vérité qu'on ignorât auparavant; car pendant que chacun tâche de vaincre, on s'exerce bien plus à faire valoir la vraisemblance qu'à peser les raisons de part et d'autre; et ceux qui ont été longtemps bons avocats ne sont pas pour cela par après meilleurs juges. »

— M. Boutroux ne présiderait donc pas à l'organisation d'un congrès de philosophie — car ces raisons doivent lui sembler valoir, non pas seulement parce qu'elles sont de Descartes, mais parce qu'elles ont de la valeur — s'il n'avait sans doute résolu de conduire souvent sa raison et ses actions selon les trois ou quatre maximes de la morale que Descartes s'était formée par provision. Je lis au commencement de la troisième partie :

« La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès qui fussent communément reçues en pratique

par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre. Car, commençant dès lors à ne compter pour rien les miennes propres, à cause que je les voulais toutes remettre à l'examen, j'étais assuré de ne pouvoir mieux que de suivre celles des mieux sensés. Et encore qu'il y en ait peut-être d'aussi bien sensés parmi les Perses ou les Chinois que parmi nous, il me semblait que le plus utile était de me régler selon ceux avec lesquels j'aurais à vivre; et que, pour savoir quelles étaient véritablement leurs opinions, je devais plutôt prendre garde à ce qu'ils pratiquaient qu'à ce qu'ils disaient, non seulement à cause qu'en la corruption de nos mœurs il y a peu de gens qui veuillent dire tout ce qu'ils croient, mais aussi à cause que plusieurs l'ignorent eux-mêmes; car l'action de la pensée par laquelle on croit une chose étant différente de celle par laquelle on connaît qu'on la croit, elles sont souvent l'une sans l'autre. Et, entre plusieurs opinions également reçues, je ne choisissais que les plus modérées, tant à cause que ce sont toujours les plus commodes pour la pratique, et vraisemblablement les meilleures, tout excès ayant coutume d'être mauvais, comme aussi afin de me détourner moins du vrai chemin, en cas que je faillisse, que si, ayant choisi l'un des extrêmes, c'eût été l'autre qu'il eût fallu suivre. »

Or il est incontestable que les lois, les coutumes et la religion de ce pays, c'est de faire l'exposition universelle, et quand on n'a pas l'honneur de la faire —

— On a du moins l'honneur de l'avoir entreprise.

— Non, mais on a l'honneur d'y aller, et l'honneur de chanter en son honneur un *Te Deum* laïque d'honneur.

ENTRE DEUX TRAINS

Ainsi font nos philosophes. Ils contribuent leur philosophie à la splendeur de l'exposition. Ils exposent en congrès leurs philosophies, ou leur philosophie, ou leurs personnes philosophiques.

— Allons, allons, admettons qu'ils y aillent par provision, qu'ils se gouvernent en ceci suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès, qu'ils suivent les opinions des mieux sensés; admettons que ce ne seront pas des philosophes internationaux réunis en congrès, mais que ce seront des congressistes internationaux qui d'ailleurs et de leur métier seront des philosophes ou des professeurs de philosophie.

— Comment, comment?

— Rien, je distingue et je concilie.

— Ah bien. — Il y a le congrès du *Repos du dimanche*, le congrès des *Sapeurs-pompiers (des officiers et sous-officiers)*, celui de *Sociologie coloniale*, celui des *Spécialités pharmaceutiques*. Je pense que des sténographes sténographieront le congrès de *Sténographie* : on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

— Et l'on n'est jamais trahi que par les siens. Il y a le congrès des *Syndicats agricoles*, et c'est M. le marquis de Vogüé, rue Fabert, 2, qui préside à son organisation. Il y a le congrès du *Tabac (contre l'abus)*. Je ne vois aucun congrès antialcoolique, et c'est dommage.

— Il n'y a que le congrès *Végétarien*. Encore n'a-t-il ni Président, ni Secrétaire général.

— En revanche il y a deux congrès pour l'*Alcoolisation française*.

— Comment deux congrès pour l'*Alcoolisation française*.

— Mon ami si on les nommait ainsi on ne pourrait pas déceimment donner la croix d'honneur aux Présidents et la rosace violette aux Secrétaires généraux. Et alors à quoi servirait le Congrès ? A quoi servirait la grande Exposition ? Mais rassure-toi : le premier sera le congrès *du commerce des Vins, Spiritueux et Liqueurs* ; le second sera modestement le congrès de Viticulture. Nous devons encourager la viticulture, la sylviculture, l'Horticulture, que préside humblement M. Viger, de Châteauneuf-sur-Loire ou des environs, 55, rue des Saints-Pères, Paris, sans doute avec la finesse épaisse un peu antisémitique et grasse qui lui est habituelle. Toutes les gloires nationales que ces présidents, les gloires modestes et les gloires proprement glorieuses. M. Gaston Boissier, 23, quai Conti, préside à l'organisation de l'Histoire comparée. Les congrès des enseignements sont nombreux : congrès *des Associations des anciens élèves des Écoles supérieures de commerce ; de l'Éducation physique et de l'Éducation sociale*, déjà nommés, celui *de l'Enseignement agricole*, déjà nommé, celui *de l'Enseignement du dessin*, celui *de l'Enseignement des langues vivantes*, celui *des Sociétés laïques d'Enseignement populaire*, celui *de l'Enseignement primaire*, celui *de l'Enseignement secondaire*, celui *de l'Enseignement des sciences sociales*, celui *de l'Enseignement supérieur*, celui *de l'Enseignement technique, commercial et industriel*, celui *de l'Épicerie* — Non, je suis allé trop loin sur la liste. Rends-moi mon papier, imprimé à l'Imprimerie nationale. Tu n'as vu personne, alors ? Que devient notre ami Gaston Desbois ?

— Il va bien. Il est marié. Il est abonné aux cahiers, Il s'est abonné à vingt francs. Il était riche, quand il

ENTRE DEUX TRAINS

s'est abonné. Je viens de lui faire son changement d'adresse.

— Il a déménagé?

— Oui, on l'a déménagé.

— Comment ça ? il était en rhétorique à Bordeaux ?

— Oui, on lui a donné de l'avancement. On l'a envoyé en troisième au Lycée de Vesoul. Pour le récompenser d'avoir travaillé aux Universités populaires.

— Ah oui, *aux petits teigneux*? Il était aussi des *petits teigneux* ?

— Comment, des petits teigneux ? Quels petits teigneux ?

— Tu n'as donc pas lu l'interview de Guesde, que lui a prise un rédacteur du *Temps*.

— Ah ! c'est ça tes petits teigneux ! Si, je l'ai lue. Non seulement je l'ai lue dans *la Petite République* —

— Malheureusement *la Petite République* ne donnait qu'un extrait, comme toujours.

— Non seulement je l'ai lue dans *la Petite République*, mais le prochain cahier, si les nécessités de la mise en pages nous le permettent, la donnera tout entière d'après *le Temps*, avec les annexes. .

— Alors depuis ce temps-là, en province, on ne s'appelle plus que *les petits teigneux* : *Bonjour, teigneux, bonjour*. — *Comment va la teigne*? — *Allons, au revoir, teigneux*. Ce n'est pas spirituel spirituel. C'est comme toutes les plaisanteries scolaires, militaires, célibataires et régimentaires. Mais il faut nous pardonner cela. — Ainsi ce vieux Desbois est devenu teigneux. Écoute, ça me fait plaisir. Quand il était en Sorbonne, il esthétisait un peu. Mais ça devait se passer, parce que c'était un bon garçon, très sincère. Je suis content

qu'il en soit. Quand tu le verras, tu lui donneras le bonjour pour moi. On n'aurait pas dit, dans le temps, qu'il serait des premiers à trinquer.

— Oui, et sérieusement. Il avait un recteur qui n'était pas assez teigneux. Un soir il avait osé dire au peuple que l'hypothèse de Dieu n'était pas plus intéressante que l'hypothèse du droit de propriété. Alors, tu comprends, la circulaire Leygues —

— J'entends bien. C'est vraiment un très brave garçon. Et notre camarade Léon Deschamps ?

— Il a encore été refusé à l'agrégation de grammaire. Alors il enseigne le français et l'allemand au collège de Coulommiers. C'est un bon poste. Il est près de Paris.

— Le français et l'allemand ? Mais il me semble qu'il voulait devenir latiniste. Il travaillait de préférence le latin, à l'école —

— Le français, l'allemand, l'histoire de l'art et un peu de philosophie. Toujours la culture générale.

— Cela me rappelle avantagement un vieil ami de ma famille, un ancien instituteur, qui était devenu professeur de français et de gymnastique à la pension Vion, à Gien. Mais il y a longtemps.

— Deschamps vient à Paris de loin en loin.

— Il a tout de même plus de deux heures de chemin de fer. Je connais bien Coulommiers. J'y ai fait mes vingt-huit jours.

— Il s'est abonné à huit francs, parce qu'il n'est pas riche. Il est à dix-huit cents.

— Teigneux ?

— Teigneux.

— Bien. Raoul Duchêne ?

— Il vient d'avoir un garçon. J'ai reçu la circulaire.

ENTRE DEUX TRAINS

Il était à Brest, en seconde. On l'a récemment envoyé à Chambéry, en troisième. Il avait dit devant plusieurs instituteurs que l'hypothèse du droit de propriété ne s'imposait pas plus dans les relations sociales que l'hypothèse de Dieu ne s'impose dans les enquêtes scientifiques.

— Ça ne m'étonne pas de lui. Toujours il a dit partout ce qu'il pensait et toujours il a pensé cela.

— Toujours.

— Il est abonné ?

— Je lui sers éventuellement les cahiers. Il ne m'a pas répondu encore.

— Il s'abonnera.

— Il s'abonnera.

— Tout de même c'est amusant, que ce soient Desbois et Duchêne ensemble qui aient payé les premiers pour les Universités populaires. Tu te rappelles un peu le léger dédain que Desbois avait pour les manifestations intempestives et un peu ridicules de Duchêne ? Et tu te rappelles tout le mépris que manifestait hautement Duchêne pour les esthétismes de Desbois ? Il est admirable que tout cela ait aussi bien tourné.

— Ils étaient aussi profondément, aussi sincèrement, aussi professionnellement universitaires l'un que l'autre, Desbois avec ses excès de finesse, et Duchêne avec ses excès de simplicité rugueuse. Alors quand ils ont été lâchés dans la vie, invinciblement ils ont fait tous les deux leur métier d'universitaires, qui consiste à enseigner. Ils ont pris leur travail au sérieux. Ils ont pris leur classe au sérieux. Ils ont eu sur leurs élèves, ou du moins sur la plupart de leurs élèves, ou, au pis aller, sur quelques-uns de leurs élèves, une heureuse influence.

Et comme ils n'enseignaient pas encore assez à leur gré, ils ont naturellement pensé à enseigner le peuple. Comme ils n'enseignaient pas assez dans la journée, ils ont naturellement pensé à enseigner le soir. Ils ont à plaisir aggravé ce métier d'universitaire, qui est un des plus onéreux, des plus meurtriers. Ils ont enseigné. Ils ont surenseigné. Ils continueront. Et quand un jour, sous le prochain ministère Méline — Ribot — Barthou — Poincaré — Leygues — Charles — Dupuy — Deschanel — Sarrien — Léon — Bourgeois — Mesureur — Lockroy — Peytral — Zévaès — car ce ministère espéré finira bien par nous tomber sur le dos — quand un jour le hasard des persécutions gouvernementales antiteigneuses les aura tous les deux assemblés en quelque trou perdu de province où ils crèveront communément de faim, tous les deux, l'ancien esthète et l'ancien brutal pourront se donner une poignée de mains solide. Et quand sera venu le Jour du Jugement dernier, qui est une hypothèse, quand Dieu, qui est une hypothèse, pèsera dans sa balance hypothétique les actions non hypothétiques des hommes, il se trouvera que ces deux professeurs, l'ancien esthète et l'ancien brutal, auront plus fait pour préparer ce que nous nommons indivisiblement la révolution sociale et la révolution morale que tout le Comité général ensemble.

— Tais-toi, tais-toi, mon vieux, tu t'emballes, et cela t'empêche de parler proprement. Tu voulais dire sans doute que ces deux professeurs, nos anciens camarades, auront plus fait pour préparer la révolution sociale que nos dignitaires du Comité général n'auront fait pour la discréditer et pour l'enrayer.

— C'est cela que je voulais dire.

ENTRE DEUX TRAINS

— Je te demande pardon. C'est une habitude que j'ai, de corriger toujours tout ce qu'on me dit, et tout ce qu'on dit devant moi, comme si c'étaient des devoirs ou des leçons. Ne m'en veuille pas. C'est une habitude professionnelle. Je n'en ai pas honte. Mon père est incapable de marcher vite, parce qu'il est paysan. Et puis, crois-tu que toi-même tu ne sois pas universitaire ?

— Je le sais bien.

— Crois-tu que tes cahiers ne soient pas universitaires ?

— Je le sais bien.

— Crois-tu qu'il n'y ait pas dans ce que tu écris aux cahiers des insistances maladroitesses qui sentent leur professeur ?

— Je le sais bien.

— A la bonne heure. — Qu'est devenu notre ancien camarade Hubert Plantagenet, qui passa plus d'un an de sa vie aux dialogues de Platon ?

— Il enseigne la philosophie à Coutances. Il a donné récemment une conférence publique et populaire sur l'alcoolisme. J'attends qu'il me l'envoie. Il a laissé supposer à tous ces Normands, m'a-t-on dit, qu'ils n'étaient pas la première et la seule race du monde. Il a laissé supposer qu'il n'est ni beau, ni bon, ni bien — ni patriotique de se soûler. Ces nouveautés pénétraient dans la mémoire des assistants.

— Julien Desnoyers ?

— Il enseigne les sciences naturelles dans une région voisine. Il fait bon ménage avec les instituteurs. Il a donné récemment une conférence publique et populaire sur la géologie. On m'a dit qu'il avait tout simplement déclaré en commençant à ses auditeurs que lorsqu'on

veut étudier scientifiquement la création du monde, et toute son histoire, on examine attentivement les pierres et les eaux, les couches de terrains, et la lente action des eaux sur les formations des couches de terrains, mais qu'on ne se guide pas aveuglément sur la sainte Bible. Il ne parla pas de la lutte des classes.

— L'auditoire ?

— L'auditoire fut un peu étonné, mais entendit bien.

— François Desmarais ?

— Toujours agrégé, heureux, prospère. Syndicataire aux cahiers. Il m'envoie ponctuellement dix francs par mois.

— Tiens, cela me fait penser que j'ai un mois de retard. Mars et avril.

— Rassure-toi : je te les aurais demandés directement.

Ici, mon ami René Lardenois, m'ayant demandé si j'avais la monnaie de cinquante francs, que j'avais, me donna dix francs pour ses deux mois.

— Il vaut mieux que je te les donne tout de suite. En rentrant de chez moi, je n'aurai plus un sou. Et puis je n'aurai pas le temps de m'arrêter à Paris.

La vue de la monnaie que je lui rendais sembla déterrer de sa mémoire une réflexion négligemment ensevelie.

— Crois-tu, me dit-il brusquement, que la vie et le budget de tes cahiers ne soient pas une vie et un budget universitaires ?

— Je le sais bien.

— Ta classe et tes leçons payantes, ce sont les abonnements à huit francs, les abonnements à vingt francs, les souscriptions mensuelles régulières et les souscriptions extraordinaires.

ENTRE DEUX TRAINS

— Je le sais bien, mais plus libres.

— Naturellement, tout à fait libres. — Et tes abonnements gratuits, ce sont nos conférences et nos leçons populaires.

— Je le sais bien.

— La preuve en est que ce sont nos salaires de classe et de leçons qui nourrissent tes cahiers.

— Je le sais mieux que toi.

— Mes cinq francs par mois représentent une demi-heure de leçon. Tu ne le sais pas mieux que moi.

— Je voulais dire que je m'en suis aperçu avant toi, puisque c'est l'économie même de ces cahiers.

— Parlons peu, mais parlons bien. Parlons proprement. Et Lucien Deslandes ?

— Pas plus agrégé qu'avant, toujours timide, malade et malheureux. Il est en congé en Sologne chez ses parents, qui sont pauvres. Il m'envoie ponctuellement à la fin de chaque mois une souscription de vingt sous, exactement de vingt-et-un sous, sept timbres de trois sous dans la lettre où il me donne de ses nouvelles. C'est quelqu'un de vraiment rare.

— Il a des sentiments rares et son cœur est muni de tristesse. Dans ton avant-dernier cahier tu as parlé finalement de notre ami Pierre Baudouin. Qu'est-il devenu ?

— Marcel Baudouin est mort. Pierre Baudouin a été sérieusement malade. Je suis allé le voir la semaine passée.

— Il demeure toujours à la campagne ?

— Oui, en Seine-et-Oise, à une heure de Paris-Luxembourg. Je suis allé le voir, sachant que le docteur n'aurait pas le temps de revenir me voir de sitôt.

— Le docteur n'est pas revenu ?

— Non, il m'a fait dire que les commissions qu'il avait à faire à Paris étaient beaucoup plus longues et plus difficiles et plus ingrates qu'on ne pouvait raisonnablement le penser. Il ne pouvait donc venir chez moi et il était inutile que j'allasse le demander chez lui. Je suis allé voir Pierre Baudouin dans la maison de campagne où il demeure. C'était à l'aube du printemps. Les arbres en fleurs avaient des teintes et des lueurs, des nuances claires et neuves et blanches de bonheur insolent semblables aux nuances que les Japonais ont fidèlement vues et qu'ils ont représentées. Les branches des arbres des bois transparaissaient merveilleusement au travers des bourgeons et des feuilles ou des fleurs moins épaisses comme la charpente osseuse d'un vertébré transparait dans les images radiographées de son corps. Notre ami Pierre Baudouin, qui est un classique, et même, en un sens, un conservateur, me dit qu'il redoutait l'incertitude anxieuse de cette jeunesse et la transparence mystérieuse des arbres. Il attendait impatiemment l'heure prochaine où les arbres auront leur beauté pleine, où le feuillage épais cachera normalement, naturellement, décentement, convenablement, modestement la charpente intérieure. Il admet qu'en hiver les arbres à feuilles caduques soient des squelettes, parce que l'hiver est la saison de la mort. Mais il demande qu'aussitôt que la saison de vie a rayonné du soleil et rejailli de la terre nourrice, les arbres se vêtent rapidement de leur feuillage habituel. Car il convient, me disait-il, que nos regards humains nous donnent humainement les images végétales des végétaux patients. Mais il ne convient pas que nos regards humains nous

ENTRE DEUX TRAINS

donnent d'eux sans appareil je ne sais quelle image mystérieuse, animale et radioscopée.

— Je le reconnais bien là. Il est toujours aussi extraordinaire.

— Mais il n'en est pas moins capable d'accepter la beauté de ce printemps. Vois, me disait-il, aucun arbre à fleurs, soigneusement et artificiellement cultivé par des jardiniers décorateurs, n'est aussi beau que les fleurs utiles des arbres à fruits. Quelle fleur de parade, quels catalpas, quels magnolias et quels paulownias sont aussi beaux que ce vieux poirier tout enneigé de ses flocons de fleurs ? Quel enseignement pour qui sait voir.

— Je le reconnais bien là : il déteste le langage figuré, mais il est passionné d'instituer des paraboles. Parfois il est extraordinairement sage, et souvent je me demande s'il n'est pas un peu fou. Croit-il toujours que l'on ne peut parler aux hommes sinon en instituant des dialogues.

— Il veut toujours instituer. Et c'est un spectacle touchant, lamentable et ridicule que celui de ce pauvre garçon qui ne sait pas bien comme il fera pour donner du pain l'année prochaine à sa femme et à ses enfants, mais qui attend comme une bête de somme que la vie ingrate lui laisse l'espace d'instituer des dialogues, des histoires, des poèmes et des drames ainsi que pouvaient le faire les auteurs des âges moins pressés.

— Il a toujours cette incapacité parfaite à sentir le ridicule ?

— Toujours. Aucun homme, autant que j'en connaisse, n'est plus incapable que lui de s'apercevoir comme il est parfois ridicule.

— C'est un garçon extraordinaire. Croit-il toujours que l'on ait le droit de lancer dans la circulation un drame en trois pièces comptant un nombre incalculable d'actes bizarres, avec des indications ridicules, exigeant, tout compte fait, six ou huit heures de représentation, d'une représentation qui ne viendra jamais, exigeant, en attendant, 752 — je dis sept cent cinquante-deux pages d'impression, d'ailleurs non foliotées, ce qui, vraiment, n'est pas commode, pages dont la moitié sont restées tout à fait blanches, ou à peu près, et dont la seconde moitié portent de si rares et de si singulières écritures que, vraiment, ce n'était pas la peine, — un volume, si j'ai bonne mémoire, mesurant vingt-cinq centimètres de long sur presque seize centimètres et demi de large et au moins quatre centimètres et demi d'épaisseur, mesurée au dos, — et pesant, tout sec, entends bien : pesant 1 kilo 520 — un kilogramme cinq cent vingt grammes, c'est-à-dire plus d'un kilo et demi, plus de trois livres.

— Il ne désespère pas de faire un jour des livres dont le poids aille jusqu'à passer deux kilos et qui sans doute serviront à ceux qui les auront de la main de l'auteur, car personne jamais ne les achètera. Ceux qui les auront de la main de l'auteur et qui, n'ayant aucun jardin à labourer, seront forcés de faire de la gymnastique en chambre, seront heureux d'avoir à leur disposition des livres aussi lourds, qui les dispenseront d'acheter des haltères.

— Croit-il toujours qu'il faille aligner à la fin des livres les noms, tous les noms de tous les citoyens qui les ont industriellement faits, compositeurs, metteur en pages, correcteur, imprimeurs, prote et ceux que j'ignore ?

— Toujours. Il cherche le moyen d'y mettre aussi les fondeurs de caractères et les fabricants de papier. Il finira par les chiffonniers qui ont ramassé le chiffon.

— Il finira par avoir l'air d'être payé pour faire de la réclame.

— Il finira suspect : encres Lorilleux, papier Darblay, d'Essonnes.

— Que pense-t-il des cahiers ?

— Je le lui ai demandé : Je suis ton ami, me répondit-il. Quel dommage que tu passes tout ton temps, que tu dépenses tous tes soins à un travail aussi futile. Qu'importent ces quinzaines ? Et qu'importent les événements de ces quinzaines ? Et qu'importent ces attaques et ces accusations quinquennaires. Je sais aussi bien que toi, — sans en avoir l'air, car je ne suis pas nouvelliste et je n'en fais pas profession, — je sais aussi bien que toi que M. Vaillant est devenu un redoutable maître d'école et M. Guesde un archevêque dangereux pour la santé sociale. Je sais aussi bien que toi que M. Alexandre Zévaès est un misérable escroc de consciences, en admettant qu'il n'ait jamais été un jeune escroc d'argent. Je sais tout cela. Et j'en sais bien d'autres. Mais qu'importe le passage de ces misérables événements ? Le temps que vous passez, les forces que vous dépensez à ces attaques et à ces accusations est la contribution que vous faites aux méfaits de ces gens. Vous accroissez l'effet nuisible de leurs combinaisons si par vous, et autant qu'il est en vous, elles sont cause efficiente qu'un honnête homme ait sa vie honnête interceptée, ait son travail honnête interrompu. Vous alourdissez inconsidérément — A ce moment je le priai de me reparler à la deuxième personne du singulier, puisque ces cahiers

n'engagent que ma responsabilité personnelle, individuelle. — Tu alourdis inconsidérément ta vie et ta pensée, inconsidérément la vie et la pensée de tes amis, camarades, correspondants et lecteurs en les appesantissant sur ces laideurs et sur ces vilénies. Cela est mal sain. Mieux vaut garder son âme sereine et traiter les grandes questions. J'espérai un moment que tes cahiers tourneraient ainsi. L'heureux et providentiel avertissement de la grippe, ainsi que l'auraient nommé nos amis chrétiens, faillit te détourner des contingences vaines. Alors tu revins au Pascal. Mais pour traiter honnêtement cette grande question de l'immortalité de l'âme ou de sa mortalité, je ne dis pas pour l'épuiser, à peine les cahiers entiers d'une année entière, ou plutôt à peine les cahiers entiers de quatre ou cinq ans pouvaient-ils suffire. Mais tu as redouté le ridicule, qui n'existe pas, et qui n'est qu'une imagination sociale ; toi qui n'es pas un peureux, tu as redouté le ridicule, et pourtant le ridicule n'est qu'une imagination des peureux. Et tu as redouté l'autorité des censeurs, toi qui fais profession d'ignorer toutes les autorités. Pressé de toutes ces peurs, tu nous a donné quelques misérables citations du grand Pascal, citations lamentablement mesquines et déplorablement tronquées et inconvenablement brèves : au lieu qu'il était honnête simplement de nous donner des citations quatorze ou quinze fois plus longues, puisque les citations capitales afférentes à la question que tu osais mettre en cause étaient au moins quatorze ou quinze fois plus longues. Tu as négligé tout bonnement, — et cela serait scandaleux s'il y avait quelque scandale, — tu as négligé bonnement cette considération que toute la démonstration de la vérité

de la foi chrétienne, et la théorie du miracle, et celle des prophéties, pour m'en tenir aux toutes prochaines, sont liées indissolublement à cette question de la vie et de la mort. Comment en effet examiner utilement la question de l'immortalité de l'âme ou de sa mortalité si l'on n'a pas examiné d'abord la question de savoir si vraiment il y a eu quelque miracle, et, avant tout, ce que c'est qu'un miracle et surtout la question capitale de savoir si en un sens tout n'est pas miracle, ou n'est pas un miracle. J'admets que l'on résolve ces questions par la négative et pour ma part d'homme, après y avoir longtemps pensé, crois bien que je suis disposé à nier qu'il y ait des miracles particuliers ou individuels, tout en réservant pour longtemps encore mon opinion sur la question de savoir s'il n'y a pas miracle ou un miracle universel — car l'universel est d'atteinte un peu plus difficile. Comment examiner un peu la question de l'immortalité de l'âme si l'on n'a pas commencé par étudier la question du salut, qui enveloppe celle de la grâce et de la prédestination. Et qui a commencé à étudier à la question de la grâce et de la prédestination, il sait bien quand il a commencé, mais il ne sait pas bien quand il en finira. Et derechef et inversement, comment aborder une seule des questions qui sont afférentes à cette vie avant d'avoir au moins essayé d'examiner la question de la vie et de la survie et de la mort. Comment procéder à l'action quotidienne, et comment se guider aux incessantes combinaisons inévitables, comment voter aux élections municipales voisines si l'on n'a pas commencé par essayer au moins de commencer d'examiner les grands problèmes. Sinon, et si vous êtes aveugle, qu'importent les specta-

cles accidentels; et si vous êtes sourd, qu'importent les auditions accidentelles. Mais tu as été lâche, tu as eu peur de l'opinion; qui sait? tu as sans doute eu peur de tes abonnés, de tes souscripteurs, que sais-je? malgré ce que tu dis au commencement de la deuxième page de ta couverture, que la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration: ces fonctions demeurent libres. Ainsi tu as préféré maltraiter les questions, parce que tu t'es imaginé, comme un ignorant que tu es, qu'elles ne se défendent pas. Et tu as préféré maltraiter Pascal, — car c'était le maltraiter, que de le citer aussi brièvement, — parce qu'il est mort, et que tu crois qu'il ne peut plus rien dire, — au lieu de te représenter, comme tu le devais selon les conseils de ta cupidité naturelle, qu'étant mort il ne pouvait te réclamer aucun droit d'auteur et qu'ainsi tu pouvais en citer tant que tu voulais sans alourdir ce que tu nommes l'établissement de tes cahiers. Mais non, tu préfères t'attaquer au citoyen Lafargue, un homme qui n'existe pas, que pas un de tes lecteurs ne connaît, qui n'est ni un orateur, ni un savant, ni un écrivain, ni un homme d'action, ni un auteur, ni un homme, et en qui je soupçonne à présent que tu introduis arbitrairement quelque apparence d'existence pour avoir ensuite le facile plaisir de le combattre. Vanité littéraire de ce facile plaisir. Comment n'as-tu pas vu, si tu es sincère, que tu fais le jeu de ces gens-là quand tu imprimes leurs discours et quand tu les critiques. N'as-tu pas vu que tu fais le jeu de ces joueurs-là, que tu leur donnes une importance artificielle, et qu'ainsi que je te l'ai dit, le méfait le plus redoutable qu'ils pourraient commettre serait de s'imposer à l'attention de braves gens, comme

ENTRE DEUX TRAINS

le sont sans doute la ~~plupart~~ ^{plupart} de tes lecteurs, de distraire les honnêtes gens de leur vie et les travailleurs de leur travail et les ouvriers de leur œuvre.

Là est le vice capital de tes cahiers : ils sont intéressants. Je ne te reproche pas, comme on l'a fait, qu'ils sont trop personnels, trop individuels, et qu'on t'y voit trop. D'abord cela n'est pas rigoureusement exact. Et ensuite j'aime encore mieux qu'on parle et qu'on écrive à la première personne du singulier, et même à la troisième, comme César, mais en se nommant, que de se manifester sous le nom de critique objective ou de méthode proprement sociologique. Votre ami Pascal me semble avoir été injustement sévère à l'égard des écrivains et en général des auteurs. Ce mot d'écrivains, et surtout ce beau mot d'auteurs, pour qui l'entend au sens originel, a un sens professionnel, très honorable et tout ce que l'on peut dire c'est qu'il y a beaucoup moins de bons auteurs que de bons charpentiers. Mais ce n'est pas de la faute aux bons auteurs s'il y avait et surtout s'il y a plus de mauvais auteurs que de mauvais charpentiers. Ou plutôt c'est un peu de la faute aux bons auteurs, qui sont trop faciles aux camaraderies littéraires ; mais ce n'est pas beaucoup de leur faute ; et si l'on avait le temps d'essayer d'en faire le calcul, on s'apercevrait aisément que la faute en est aux mauvais auteurs eux-mêmes, et surtout au public et aux snobs, qui est beaucoup trop indulgent pour cette espèce d'exercices. Croyez bien que si le public avait reçu comme il convenait, ce *Cyrano de Bergerac*, dont les journaux ont dit tant de bien, M. Edmond Rostand n'aurait jamais osé lui proposer ce jeune *Aiglon*, dont les journaux ont dit tant de bien. « Quand on voit le

style naturel », dit Pascal, « on est tout étonné et ravi ; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur. *Plus poetice quam humane locutus es*. Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie. » Passage auquel M. Havet a mis les notes suivantes : après *style naturel* : « C'est-à-dire, quand on voit que le style est naturel. » Après : *et on trouve un homme*, il nous renvoie à Méré, *Discours de la Conversation*, page 76 : « Je disais à quelqu'un fort savant qu'il parlait en auteur. Eh quoi ! me répondit cet homme, ne le suis-je pas ? — Vous ne l'êtes que trop, repris-je en riant, et vous feriez beaucoup mieux de parler en galant homme. » A quoi M. Havet ajoute : « C'est plutôt encore Montaigne que Méré qui a dû inspirer à Pascal cette pensée : et à qui s'applique-t-elle mieux ? » Après la citation latine, au mot *poetice*, M. Havet nous apprend que cette phrase est de Pétrone, au chapitre 90, où elle n'a pas le même sens que dans Pascal. Mais il pense que Pascal emprunte sans doute à quelqu'un cette citation. Enfin, après ces mots, *et même de théologie*, M. Havet se demande si c'est là un retour sur les *Provinciales*. Je suis d'accord avec Pascal sur ce que l'on est tout étonné et ravi quand on s'attendait de voir un auteur et qu'on trouve un homme. Seulement cela suppose que l'on n'est ni étonné ni ravi quand on s'attend de voir un auteur et qu'on ne trouve personne. Et je ne suis pas si difficile que Pascal. Je ne demande pas toujours l'étonnement et le ravissement. Ainsi quand je crois trouver un homme et que je trouve un

auteur, sans doute je suis surpris, mais je me dis qu'après tout c'est encore cela, que c'est un homme qui fait son métier, et que si cet homme fait son métier honnêtement et consciencieusement, je n'ai pas à me trouver malheureux, mais seulement moins heureux, ce qui est tout à fait différent. Je suis un peu comme ce quelqu'un de Méré, non pas que je sois fort savant. Mais si l'on me reprochait de parler en auteur, je répondrais comme ce quelqu'un : « Après tout, ne le suis-je pas ? » Et je ne vois pas bien ce que l'on pourrait m'opposer. Je ne vous reproche donc pas, en méthode générale, que l'on ne voie que vous dans vos cahiers. Je ne vous reproche pas non plus, dans l'espèce, que je ne voie que vous dans vos cahiers. J'admets très bien que ceux qui vous ont assez vu n'aillent pas vous voir encore dans vos cahiers. Mais moi je ne vous ai pas vu bien souvent, surtout depuis que je suis malheureux. La question ne se pose donc pas pour moi.

— Je le laissais ainsi aller, à la deuxième personne du pluriel, parce que j'entendais bien qu'il ne s'adressait qu'à moi seul; mais je constatais que ce pluriel convenait à ce que ses phrases fussent bien pleines.

Il continua :

— Mais ce que je vous reproche, mon ami, c'est l'effort visible, — trop souvent et trop visible, — que vous faites pour que vos cahiers soient intéressants. Cela est insupportable. On sent que vous faites vos cahiers intéressants. Vous voulez, qu'ils soient intéressants, qu'ils intéressent monsieur le lecteur, qu'ils intéressent monsieur le provincial. Et vous y réussissez trop souvent.

Vous présentez les demandes et les réponses, les problèmes et les solutions comme elles seraient si elles étaient intéressantes, comme elles seraient intéressantes, ou parfois comme elles sont intéressantes, mais non pas comme elles sont. Écoutez, je suis votre ami : je me demande certains jours si vous ne cherchez pas à plaire. Je te préviens qu'à ce jeu-là tu ne risques rien moins que la probité native.

Je ne fais aucune réserve sur ta sincérité ; mais je ne me fais aucune illusion sur ton intelligence : elle est moyenne, et peu perspicace. Tu as une aversion sincère de la démagogie, et tu tends à exercer une espèce particulière de la démagogie, une agogie de quelques-uns, une aristagogie, qui est la plus dangereuse agogie, parce qu'elle est la moins grossière. Tout homme qui veut plaire est à sa manière un démagogue. Tu lis beaucoup de journaux, trop de journaux, pour ta santé, beaucoup trop de quotidiens, et nous savons combien est vaine l'action du journaliste, et toi-même, si je te pressais, tu en conviendrais. Alors ? Pourquoi t'es-tu fait journaliste ? Car tu es journaliste. Au lieu que tu pourrais employer ta jeunesse finissante à lire les bons auteurs, qui sont nombreux, que l'on connaît mal, et que tu ne connais pas. Puis tu emploierais ta maturité commençante à quelque travail épais, honnêtement ennuyeux. Les travaux épais font plus pour l'action que les fantaisies plus ou moins réussies, que vous croyez légères. Descartes et Kant ont plus fait pour préparer ce qu'il y a de bon dans ce que vous nommez la Révolution Sociale que toutes les boutades et tous les calembours des journalistes. Faisons des livres épais.

— Très lourds.

C'était mon ami René Lardenois qui se réveillait.

— Non, mon ami, je n'interrompais pas notre ami Pierre Baudouin. Le malheureux continuait comme il voulait. Et je me serais fait un scrupule de le troubler. D'abord je connais à peu près bien tous ses sentiments, et je ne m'en moque jamais, surtout devant lui. Puis rien de sa part ne saurait m'étonner. Enfin le pauvre malheureux, s'il est parfaitement décidé à n'écrire que des dialogues, poèmes, histoires, drames, et autres grandiloquences, a été si longtemps privé d'écrire ce qu'il voulait et de parler comme il voulait, qu'il se laisse inattentivement aller à laisser déborder sa parole non écrite, sous n'importe quelle forme, et qu'il y aurait eu quelque cruauté à vouloir endiguer ce débordement.

— Alors il consent à parler en prose ?

— Il parle comme il peut.

Je lui demandai seulement si, après cette vive critique, il avait encore l'intention de s'abonner aux cahiers, que je lui servais éventuellement.

— Oui, me répondit-il, comme si cette réponse allait de soi. Car j'ai beau vous désapprouver hautement, je sais trop comme il est difficile de faire le commencement de n'importe quoi, loin qu'on puisse faire n'importe quoi, pour me donner le désavantage de contribuer à vous tuer, vos cahiers et vous. Je suis occupé à vendre une terre que ma femme avait en Bourgogne; cette vente me rapportera quelques centaines de francs. Elle me rapporterait beaucoup plus si ma terre demeurait sur la place de la Concorde. Mais on fait ce qu'on peut. Aussitôt que je les aurai touchés, je vous donnerai une cinquantaine de francs. Moyennant quoi vous me

compterez comme abonné ferme. Ce sont mes réserves dernières; mais je suis trop pauvre pour ménager mes réserves. Je ne sais même pas si nous avons le droit de nous ménager des réserves. Je préfère vous donner d'une seule fois tout ce que je pourrai pour le moment, car si je vous promettais de vous verser des souscriptions mensuelles régulières, je ne le pourrais pas, et même si je le pouvais je ne tiendrais pas ma promesse, pourtant sincère; je ne m'aperçois pas quand les mois passent. Il faut me le pardonner. Si le facteur ne m'apportait pas un nouveau calendrier pour avoir ses étrennes, je ne saurais pas qu'un an s'est passé, je ne saurais pas que je vieillis. Vous pouvez donc me compter parmi vos abonnés fermes.

— Je te compterai quand tu auras versé.

— Tu feras comme il te plaira.

— S'il en est ainsi, tu trouveras aux cahiers, aussitôt que j'aurai le temps d'en exposer l'institution, une réponse non négligeable aux reproches que tu m'as faits.

— Oui, dit Lardenois : c'est un des nombreux articles que tu as promis et que tu ne feras jamais.

— Nous verrons.

— Nous verrons.

— Puis je lui demandai ce qu'étaient devenus les exemplaires de ce drame en trois pièces dont j'ai un exemplaire et dont j'ai gardé la mémoire.

L'œuvre avait à peine atteint son milieu quand Marcel Baudouin cessa d'y travailler. Il est mort en effet le samedi 21 juillet 1896. Pierre Baudouin la continua et finit d'écrire à Paris en juin 1897. Puis, comme il avait quelque argent, et qu'il ne prévoyait pas les disettes futures, il fit imprimer. On tira mille exemplaires et on

ENTRE DEUX TRAINS

cliché, car ce Pierre Baudouin n'avait alors aucune idée de ce que c'est qu'une opération de librairie. Sur ces mille exemplaires, l'auteur en donna au moins deux cents à ses amis, à ses camarades, aux amis de ses amis et aux camarades et amis de ses camarades et amis. Ceux qui avaient quelque argent et qui savaient que l'auteur n'en avait pas beaucoup achetaient le volume au prix marqué : dix francs. Ceux qui n'avaient pas d'argent, et ils étaient nombreux, l'acceptaient bien amicalement. On ne fit aucun service de presse, l'auteur déclarant que la véritable publication n'aurait lieu que plus tard. Les exemplaires qui demeuraient dormirent un long sommeil dans les maisons de plusieurs amis et pour la plupart dans la librairie de *la Revue Socialiste*, alors autonome et domiciliée passage Choiseul, 78. Un seul exemplaire fut vendu commercialement, et encore l'auteur est-il autorisé à considérer cet achat comme un témoignage de cordialité personnelle. Un bon nombre d'exemplaires furent perdus, parce que le brocheur inattentif, dépourvu de tout foliotage, ahuri de l'aspect inaccoutumé des pages, avait effectué des interpolations extraordinaires. La publication n'eut jamais lieu. C'est une opération qui déplaît invinciblement à ce Pierre Baudouin. Et si elle avait lieu elle ne réussirait pas. Il fit transporter plus tard les exemplaires inédits chez Georges Bellais, libraire, 17, rue Cujas. Ils sont échus aujourd'hui à la Société Nouvelle de librairie et d'édition, dont ils doivent encombrer le magasin extérieur. Un recensement récent a permis de savoir qu'il en restait 670 exemplaires.

Ici mon ami René Lardenois prit sur ma table un vieux petit crayon et un morceau de papier blanc dé-

chiré, marmonna quelques mots incompréhensibles : sept fois deux quatorze et je retiens un ; sept fois cinq trente-cinq et un trente-six, et je retiens trois ; sept et trois dix ;

Six fois deux douze et je retiens un ; cinq fois six trente, et un, trente-et-un, et je retiens trois ; six et trois neuf ;

Quatre ; six et deux huit ; un ; neuf et un dix. Un chiffre à droite. Il mit une virgule.

Et s'écria brusquement : mille dix-huit kilos, quatre cents grammes : il n'est pas étonnant qu'il soit encombré, le magasin.

J'entendis alors qu'il avait calculé le poids total de ces six cents ou six cent soixante-dix volumes. Je lui répondis :

— Je ne sais ni par expérience ni par témoignage que le magasin soit encombré. C'est sur le calcul aussi que je fondais cette supposition.

Notre ami Pierre Baudouin me conta qu'il avait alors de grandes ignorances et qu'il avait eu soin de signer les exemplaires qu'il vendait et donnait à ses amis et camarades ; et même, ayant un respect superstitieux de sa signature et de toute écriture sienne, il avait eu soin d'éviter que les mots qu'il soussignait fussent de simples formules vaines ou menteuses. Mais, depuis, il advint cette histoire incroyable : que pendant une certaine affaire dont le nom m'échappe et qui, m'a dit Baudouin, passionna la France et le monde au cours des deux dernières années, pendant cette certaine affaire dont Baudouin m'a cependant livré le nom —

— N'est-ce pas de l'affaire Dreyfus qu'il t'a voulu parler ?

— Je crois me rappeler que tel fut bien le nom qui frappa mon tympan.

— A Bayonne il y a quelques personnes encore, plusieurs historiens, qui n'ont pas oublié ce nom.

— Pendant l'affaire Dreyfus donc, si tel est bien le nom que nous devons lui donner, il advint cette histoire incroyable : que plusieurs de ceux qui avaient accepté les exemplaires les plus amicalement et sincèrement signés s'imaginèrent que l'auteur, leur ami, était affilié à un mystérieux syndicat formé à seule fin de livrer aux bourgeois étrangers, en particulier aux Anglais, la France entière, de Calais à Perpignan, de Brest à Nice, de Domremy à Orléans, passant par Jargeau, Reims et Rouen, sans compter les colonies. Ceux qui voulaient pourtant lui garder leur estime ancienne imaginèrent que, sans être affilié, il contribuait sottement ou naïvement à faire les affaires de ce syndicat. Il saisit rapidement cette occasion qu'il avait de faire quelque démarche ridicule. Un jour que la menace d'un coup de force définitif était plus imminente, il écrivit à un de ses anciens amis que ces soupçons lui devenaient insupportables, et que l'ami eût à y renoncer, ou à lui renvoyer la *Jeanne d'Arc*. L'ami lui renvoya la *Jeanne d'Arc*. Pierre Baudouin était à peine remis de cet émoi que déjà l'affaire dont le nom m'échappe était oubliée. Alors il advint à ce malheureux une histoire encore plus incroyable : parmi les destinataires qui étaient censés affiliés au même syndicat de livraison que lui, une respectable minorité, peu nombreuse, mais compacte, se déclara, qui pensa tout haut et sincèrement que par sa conduite individuelle, et sans qu'il y eût syndicat, mais seulement anarchie et personnalisme, à présent

l'auteur trahissait le socialisme révolutionnaire, à qui, en particulier, le poème est dédié. Pierre Baudouin n'est pas remis encore de cette inculpation ou de ce malentendu ; il n'y comprend rien, et de cette incompréhension lui vient cet air stupide que nous lui voyons quelquefois.

Quand je vis que Pierre Baudouin me confiait ainsi le résumé, au moins partiel, de l'histoire extérieure et de l'histoire morale de son livre, je m'enhardis jusqu'à lui demander quelques explications sympathiques sur la disposition intérieure du poème. Résolument, mais posément, il m'arrêta aux premiers mots : Non, mon ami, je ne puis vous donner les quelques explications que vous me demandez bienveillamment. Car les quelques renseignements que vous me demandez sont liés indissolublement aux idées, ou, si vous le voulez, aux opinions que j'ai sur l'art, en particulier sur l'art dramatique. Et pour exposer mes opinions sur l'art dramatique, il est indispensable que l'on fasse au moins un dialogue —

— Naturellement, interrompit mon ami Lardenois.

— un dialogue, assez long, et que je préfère écrire moi-même, aussitôt que j'en aurai le temps, ce qui ne saurait tarder.

Ne voulant pas lui faire de peine en contrariant sa manie habituelle, je me gardai bien de sourire et je n'insistai pas. Je me permis alors de lui demander ce qu'il pensait faire des six cents exemplaires inemployés.

— Vraiment, mon ami, me répondit-il, je n'y pensais pas. Mais puisque vous me le demandez, je serais heureux que ces exemplaires fussent lus. Seulement je

ENTRE DEUX TRAINS

ne sais pas du tout comment je les pourrais faire lire. Jamais le public ne les achètera. Ils sont trop cher, trop lourds, trop singuliers. Je ne veux rien devoir à aucun journaliste. Je ne veux faire aucune sollicitation. Et s'il est tout à fait impossible de vendre, il est à peu près impossible de donner. Le temps n'est plus où il me restait quelque argent. Après avoir été assez riche pour faire imprimer ces gros volumes, je suis devenu assez malheureux pour ne pouvoir plus payer les frais, qui sans doute seraient considérables, de l'envoi que j'en ferais aux hommes libres à qui je les enverrais.

Voyant que ce malheureux auteur était accablé d'un vain désir, je ne pus lui dissimuler plus longtemps que ces cahiers étaient devenus récemment une puissance d'argent formidable et qu'il ne s'en fallait plus que de quelques lieues terrestres qu'ils atteignent aux confins enchantés des régions où règne l'opinion publique. Il en parut un peu mécontent, et inquiet pour moi. Mais sans lui laisser le temps de s'abandonner à son malheureux naturel : s'il en est ainsi, lui dis-je, permettez-moi d'organiser la distribution de ces exemplaires.

A ce mot d'organiser, son visage douteux se rasséréna soudain : Oui, me dit-il, je sais que vous êtes le grand organisateur, et ce qui me plaît en vous, c'est que ce que vous organisez se porte assez volontiers mal. Je suis écœuré des gens qui réussissent. Vous, au moins, vous n'organisez pas pour la réussite. Et cela se voit. Je vous permets donc d'organiser la dispersion des volumes. Agissez comme il vous semblera bon. Mais, conclut-il en riant, je ne veux rien savoir de toute cette cuisine.

— Je veux croire, lui répondis-je très sévèrement,

que tu n'es pas de ceux qui mangent la cuisine et qui méprisent le cuisinier. J'exige que tu m'entendes. Voici mon plan :

Je vais demander à la Société Nouvelle de librairie et d'édition de vouloir bien mettre à ma disposition gratuitement et sans condition les six cent soixante-dix exemplaires dont elle a reçu le domaine et l'administration. Autant que je connaisse le conseil d'administration de cette Société, il se fera un plaisir cordial de me les accorder.

Aussitôt que j'aurai sa réponse favorable, je ferai transporter une centaine environ de ces exemplaires au siège des cahiers, mais non pas tous à la fois, pour ne pas écraser les porteurs. Et à tous les abonnés fermes et gratuits, mais non pas, bien entendu, aux éventuels, qui viennent le lundi et le jeudi me donner le bonjour, je leur en donnerai à chacun au moins un exemplaire. Ainsi nous serons débarrassés de quelques-uns, sans frais.

Ici commenceront les difficultés financières. J'ai reconnu, après une longue expérience et de nombreux déboires, que la seule manière d'en venir à bout est d'ouvrir un compte. On n'est pas forcé de savoir ce que l'on y mettra. Mais on ouvre un compte. Un *doit et avoir*. *Doit* M. Pierre Baudouin, auteur peu solvable, auteur dramatique à peine solvable, tant d'envois de la *Jeanne d'Arc* à nos abonnés fermes et gratuits de Paris, de la province, et de l'extérieur, mais non pas à nos abonnés éventuels, bien entendu, et encore seulement à ceux de nos abonnés fermes et gratuits qui n'auraient pas reçu le volume à la première expédition ou distribution. A M. Pierre Baudouin. Sais-tu ce que tu as ?

ENTRÉ DEUX TRAINS

— Je sais que je n'ai rien.

— Tu ne te doutes pas de ce que tu as : homme ignorant et inhabile. Tu as le produit d'une souscription que j'ouvre aux cahiers et que nos camarades ne manqueront pas d'accueillir aux *Journaux pour tous*. Qu'advient-il de cette souscription, c'est ce que tu sauras en lisant de quinzaine en quinzaine, ou de mois en mois, c'est selon, la couverture des cahiers.

— Je lis toujours attentivement la couverture, me répondit-il naïvement, parce que c'est le plus intéressant.

— Pour ménager les finances qui te reviennent, je commencerai par expédier aux Parisiens. Autant que je me rappelle mon ancien métier de libraire.

— C'est vrai, tu fus libraire.

— Autant que je me rappelle mon ancien métier, les colis postaux de Paris pour Paris, jusqu'à cinq kilos, ne coûtent que cinq sous. Cent exemplaires pour vingt-cinq francs : c'est pour rien. Il est même ennuyeux que l'on ne puisse pas envoyer trois exemplaires à la même personne. Cela ne reviendrait pas plus cher. Les difficultés financières commenceront à devenir sérieuses pour la province, où réside la banlieue, et pour l'extérieur. Envoyé par la poste, un imprimé ordinaire, sous bande, ou un imprimé expédié sous forme de lettre ou de carte postale ou sous enveloppe ouverte peut avoir jusqu'à quarante-cinq centimètres sur toutes les faces : nous sommes donc au-dessous du maximum accordé, nous résidons à l'intérieur des limites instituées. Le poids maximum est de trois kilos : ici encore nous sommes au-dessous ; et ici, du moins, n'aurions-nous pas le désavantage et le remords de ne pas épuiser nos avantages, ou plutôt nous aurions le désavantage de ne pouvoir

envoyer un livre avoisinant trois kilos, mais nous n'aurions pas le remords de n'avoir pas à envoyer deux ou plusieurs volumes à la même adresse, car deux volumes ensemble passeraient les trois kilos. Malheureusement l'administration des postes exige alors qu'on affranchisse l'envoi à cinq centimes par cinquante grammes. Ainsi est fixée la taxe d'affranchissement. A ce taux et selon ce tarif, chacun des exemplaires nous reviendrait, avec l'emballage, à trente-et-un et trente-deux sous. Nous serions donc obérés, si la vile complaisance des prédécesseurs de M. Mougeot et de M. Millerand n'avait institué les colis postaux. L'affranchissement des colis postaux est obligatoire au départ. Ils ne doivent contenir ni matières explosibles, inflammables ou dangereuses, ni articles prohibés par les lois ou règlements de douane ou autres, ni lettres, ni notes ayant le caractère de correspondance. Toutefois, l'envoi peut contenir la facture ouverte réduite aux énonciations constitutives de la facture. Tout cela nous convient. Poids : trois, cinq ou dix kilos : nous allons bien. Pour les raisons dessus dites, nous choisissons le colis postal de trois kilos. A domicile ou poste restante 0 franc 85, dix-sept sous : nous serons moins obérés. Aucune condition de volume ni de dimension n'est exigée pour les colis de 0 à 5 kilos circulant à l'intérieur de la France, de l'Algérie, de la Corse, ou entre la Corse et la France. Bien. Nous passons. Mais l'administration ne nous dit rien des colis de 0 à 5 kilos circulant de l'Algérie à la Corse ou de l'Algérie à la France. Pourrions-nous passer ? Enfin nous verrons. D'ailleurs les conditions de dimensions et de volume exigées des colis de cinq à dix kilos transportés à l'intérieur de la France continentale ou à

l'intérieur de la Corse et de l'Algérie sont si larges que je suis moralement rassuré : ces colis ne peuvent excéder la dimension de un mètre cinquante sur une face quelconque. De plus, les colis de cinq à dix kilos échangés entre la France, la Corse, l'Algérie et la Tunisie peuvent atteindre la longueur de un mètre cinquante, à la condition de ne pas excéder le volume de cinquante-cinq décimètres cubes. En tout ceci nous sommes loin de compte, et nous pouvons hardiment passer. Où passerons-nous ? Jusqu'à dix kilos les colis peuvent circuler à l'intérieur de la France, de la Corse et de l'Algérie et dans les relations entre la France, la Corse, l'Algérie, la Tunisie, la Belgique, le Luxembourg et la Suisse. Au delà commencent les régions mystérieuses hérissées de tarifs bizarres. Mais on ne saurait quitter son pays sans risquer la male aventure. Enfin, je prends tout sur moi : cent exemplaires demandés à domicile, environ zéro franc ; cent exemplaires envoyés dans Paris, environ vingt-cinq francs ; moins de cinq cents exemplaires envoyés en province et ailleurs, allons, cinq cents francs nous suffiront largement pour le tout. Il est bien entendu que je commencerai par envoyer à ceux de nos abonnés qui me feraient la commande ferme et qui m'enverraient le montant des frais d'envoi. Je suis, par ailleurs, curieux de voir que les cahiers puissent ramasser pour cinq cents francs de souscriptions à cette fin.

Que ce fût par devoir ou par politesse que notre ami Pierre Bandonin écoutât mes calculs, je soupçonne à la fin qu'il écoutait fort distraitemment, car j'avais à peine achevé qu'il me dit un petit oui de complaisance et qu'il donna passage à une réflexion malencontreuse-

ment retardée : Mon ami, dit-il en me reconduisant par delà le vieux poirier non moins blanc, pour plaire à vos beaux esprits, vous parlez un peu légèrement de votre première philosophie. Je plains tout jeune homme qui ne s'est pas alors passionné pour ou contre la liberté, pour ou contre le déterminisme, pour ou contre l'idéalisme, pour ou contre la morale de Kant, pour ou contre l'existence de Dieu, pour ou contre Dieu, comme s'il existait. Je plains tout jeune homme qui, peu après qu'il se fut assis, lui douzième, aux bancs en escalier devant les tables noires étroites, ne s'est pas violemment passionné pour ou contre les enseignements de son professeur de philosophie. Et je plains tout homme qui n'en est pas resté à sa première philosophie, j'entends pour la nouveauté, la fraîcheur, la sincérité, le bienheureux appétit. Ne plus s'occuper des grandes questions, mon ami, c'est comme de fumer la pipe, une habitude que l'on prend quand l'âge vous gagne, où l'on croit que l'on devient homme, alors que c'est que l'on est devenu vieux. Heureux qui a gardé la jeunesse de son appétit métaphysique.

Ainsi conclut provisoirement notre ami Pierre Baudouin. Mon pauvre ami, continua-t-il en me quittant, méfiez-vous du bel air. Il est toujours dangereux. Mais il est plus particulièrement désagréable quand on y tâche laborieusement. Soyez comme un de vos jeunes abonnés de province. On m'a dit qu'un très jeune ami à vous, tout récemment sorti du lycée, à ce que je pense, naturellement simple ou gardé du faux orgueil par la convenance de sa vie ordinaire, soldat ou récemment libéré, employé modestement quelque part, vous avait écrit que vous aviez traité la question de l'immortalité

de l'âme d'une manière qui lui plaisait, et vous demandait de traiter ainsi la question de Dieu. J'admire la simplicité de ce jeune homme, s'il s'est imaginé que vous aviez traité la première question. Mais j'aime le soin qu'il a eu de vous demander ce qu'il vous a demandé.

Ainsi finit Pierre Baudouin. Je le quittai, sans plus.

— Il est temps, que tu l'aies quitté. Car je te quittais avant. Et je l'eusse déjà fait, si je n'avais oublié de corriger un point de ce que tu as dit. Quelqu'un qui t'aurait tout à l'heure entendu, se serait imaginé que tu pensais que le prochain Congrès de l'Enseignement Secondaire entrerait en série avec les congrès précédents.

— Non, ami : si peu que je sois perspicace, et de si moyenne intelligence que je sois, quand j'ai vu que la commission d'organisation du prochain congrès était présidée par l'honorable M. Croiset, rue Madame, 54, et quand j'ai vu que le secrétaire général en était l'honorable M. H. Bérenger, 8, rue Froidevaux, j'ai bien pensé qu'il y avait quelque cérémonie de changée. On n'était pas habitué à voir de tels noms aux congrès de l'enseignement. Il me reste quelque souvenir encore des anciens congrès. J'ai en mains : *Université française : Second Congrès des Professeurs de l'Enseignement Secondaire Public — 1898 — Rapport général par Émile Chauvelon, alors Professeur au lycée Saint-Louis*, édité chez Armand Colin. Le premier congrès, tenu en 1897, avait été rapporté généralement par M. Gaston Rabaud, alors et encore professeur au lycée Charlemagne, si j'en crois l'annuaire. J'avais, à tout hasard, fait demander quelques renseignements à

quelqu'un de particulièrement bien situé pour savoir : Il y aura un congrès d'enseignement secondaire *officiel* — administratif par son esprit, sa direction et tout le reste — international. Ce n'est pas sans peine que le congrès de Pâques 1899 avait renoncé à en conserver l'initiative, — car M. Bourgeois avait *autorisé* les Professeurs à tenir un congrès international en 1900. Mais le congrès de 1899 y renonça parce que tout le monde sentait bien que l'on ne pourrait faire autrement, parce que tous étaient fatigués de lutter contre les petites querelles et les tracasseries qu'on nous suscitait. C'est ce congrès officiel qui se tiendra du 31 juillet au 6 août. Aura-t-on un congrès des Professeurs de l'Enseignement, national « mais largement ouvert aux étrangers » — comme l'avait décidé ce même congrès de 1899 ? D'après ce que m'a dit ce soir un de mes collègues, la question est encore pendante, malgré plusieurs démarches faites auprès du ministre. Mon impression est qu'il n'aura pas lieu, que personne n'y tient, — et mon opinion est que, dans les circonstances actuelles, il n'est guère à désirer qu'il ait lieu, car toute action d'ensemble me paraît impossible.

Tels furent les renseignements que me donna quelqu'un de particulièrement bien situé pour savoir.

— Bien. Qui t'aurait tout à l'heure entendu pouvait s'imaginer que je pensais que nos honorables collègues de l'Enseignement secondaire public venaient aux congrès à seule fin de participer à je ne sais quels banquets somptueux ou, comme on dit, à des agapes fraternelles, ou pour se faire décorer gouvernementalement.

— Je sais qu'il n'en était rien. Les compagnies de chemins de fer n'accordaient pas même une réduction.

ENTRE DEUX TRAINS

Je lis dans le *Rapport général* que j'ai, au discours de M. Rabaud :

En avril 1897, cent neuf établissements étaient représentés ; nous avons aujourd'hui — en 1898 — l'adhésion de cent cinquante-trois lycées ou collèges, et beaucoup de professeurs assisteront, à titre personnel, à nos réunions.

Tous, délégués ou non délégués, ont d'autant plus de mérite à avoir fait le voyage que, malgré nos efforts, nous n'avons pu le leur faciliter. A notre demande de réduction de tarif, les Compagnies de chemins de fer, même celle de l'État, ont répondu avec ensemble par un refus bref, net et sec.

Nous avons prié M. le ministre de l'instruction publique d'intervenir et il a saisi aussitôt de la question M. le ministre des travaux publics. Celui-ci a répondu :

Sollicitées déjà l'an dernier (1) d'accorder cette faveur aux mêmes congressistes, les Compagnies ont répondu par un refus basé sur la prolongation de la validité des billets d'aller et retour qui est exceptionnellement consentie à l'occasion des vacances de Pâques. La situation étant exactement semblable cette année, une nouvelle démarche aboutirait vraisemblablement à un nouvel échec ; vous reconnaîtrez avec moi qu'il est préférable de ne pas s'y exposer.

Pour le ministre, le conseiller d'État,
directeur des chemins de fer,

Signé : LETHIER

(1) Ni le ministre de l'instruction publique, ni celui des travaux publics n'avaient fait l'an dernier de démarches en notre faveur.

Hein : est-il bon, ce conseiller des chemins de fer, qui ne veut pas vous exposer. Je ne sais pas ce qui advint l'année suivante.

— A présent, messieurs, que nous avons fini mes corrections, au revoir, je me sauve.

Il était déjà au premier passé, quand je le rappelai :

— Tu oublies ta montre.

Elle reposait sous le Descartes.

— Prends-la : il ne faut jamais exagérer l'exactitude.

— Je devais rester un quart d'heure. Je suis resté cinquante-six minutes. Je vais manquer la moitié de mes commissions.

— Tu prendras le Montrouge-Gare de l'Est pour aller plus vite. Il est à moitié à traction mécanique.

— Ah ! On attelle un cheval et un moteur ?

— Non je veux dire qu'il y a encore des voitures où on attelle trois chevaux, et qu'il y en a déjà, d'affreusement peintes, où on attelle un moteur.

— Au revoir. C'est le progrès. Au revoir. Adieu.

RECTIFICATIONS (1)

Le camarade Émile Boivin nous a fait remarquer sévèrement que je le mettais en cause deux fois dans un article de huit pages ; il m'a dit froidement qu'il avait donc, selon la justice ordinaire, le droit de me donner réponse, et que, selon la justice bourgeoise, il pouvait me donner réponse double, c'est-à-dire me forcer à insérer en même place un article de seize pages en huit. Mais, comme il nous le fit remarquer judicieusement, les soins qu'il donne aux *Journaux pour tous* ne lui laissent pas le loisir d'instituer un article aussi long. Il faisait donc appel à ma loyauté naturelle, et bien connue. Elle ne lui fera pas défaut. Qu'il soit et qu'il demeure donc bien entendu que dans toutes les fêtes socialistes, et en particulier dans la grande fête organisée pour le vendredi 13 avril au Théâtre de la Porte-Saint-Martin par le *Théâtre Civique* et la *Petite République*, les citoyens commissaires ne se réservent que les strapontins, comme il est à la fois juste et indispensable. Ainsi le citoyen Boivin, quand il occupait un fauteuil d'orchestre, le gardait momentanément pour son véritable titulaire, un ami commun à lui et à moi.

(1) L'abondance des matières nous force d'ajourner au commencement du prochain cahier quelques rectifications importantes. Nous tenons en particulier à rectifier l'idée que l'on avait de la puissance du parti antisémite à Paris.

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

DISCOURS DU CITOYEN VAILLANT

Citoyennes et Citoyens,

Les organisateurs de cette réunion m'ont offert, et j'ai accepté volontiers, cette présidence comme un signe de l'alliance qui réunit dès maintenant dans une action commune le Parti Ouvrier Français et le Parti Socialiste Révolutionnaire.

Cette union n'est pas un fait accidentel, elle s'est produite déjà plus d'une fois, mais j'espère que, cette fois-ci, elle sera définitive et produira tous ses effets.

Déjà, il y a une douzaine d'années, nous avons assisté à des événements semblables à ceux qui se sont produits dans ces derniers temps; nous avons vu un gouvernement opportuniste reniant ses promesses, déchirant ses programmes, laisser tellement le pays que le césarisme avait cru le moment venu pour l'attaquer et le remplacer. Alors, certains socialistes se sont laissé entraîner, les uns d'un côté, les autres de l'autre (1); nous avons, les uns et les autres (2), combattu de toutes nos forces sur le terrain socialiste exclusivement, portant fièrement le drapeau socialiste et ne voulant l'incliner devant aucun des partis bourgeois (3). C'est alors que nous nous sommes rencontrés, Parti Ouvrier Français et Parti Socialiste Révolution-

(1) M. Vaillant veut dire sans doute : les uns avec Boulanger, les autres avec la République.

(2) M. Vaillant veut dire sans doute : ceux qui étaient avec Boulanger et ceux qui étaient avec la République.

(3) M. Vaillant nomme sans doute ainsi le parti boulangiste et l'alliance antiboulangiste.

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

naire, et nous avons déclaré dans un manifeste qu'il fallait rester fidèles au socialisme pour le faire triompher.

Eh bien, citoyens, douze ans après, les mêmes circonstances se sont produites, et nous retrouvons le Parti Ouvrier Français, prenant avec lui le drapeau socialiste en mains, ne voulant nous mêler à aucun des partis bourgeois, et prétendant affirmer qu'il faut rester fidèles aux principes de la Révolution, si nous voulons que cette Révolution triomphe, que la classe ouvrière s'émancipe.

C'est dans ces conditions que nous nous sommes rencontrés de nouveau et, de même que douze ans auparavant nous avions fait un manifeste dans lequel nous déclarions qu'il fallait que le parti socialiste restât le parti de la Révolution, de même par un nouveau manifeste nous déclarions que nous ne pouvions accepter aucune déviation qui nous ferait changer cette ligne par des actes ou des paroles; que nous resterions fidèles à l'idée de la Révolution, à l'idée de l'émancipation de la classe ouvrière, combattant d'après les principes de la lutte de classe. Et, par ce manifeste, nous signions de nouveau un pacte d'alliance.

Il ne faut pas, citoyens, que ce ne soit qu'un manifeste qui a éveillé la conscience publique, qui a produit certaines récriminations qui s'en vont diminuant de jour en jour, et nous pouvons espérer que, de même qu'après la crise boulangiste nous avons vu tous les socialistes nous rejoindre et combattre avec nous, de même bientôt il n'y aura plus de socialistes dissidents; tous seront rentrés, on peut le dire, dans le giron de la révolution, qui doit comprendre tous les socialistes, même ceux qui croient qu'on peut s'en séparer pour une action momentanée dans certaines conditions historiques. Je le dis, il y a espoir que nous resterons unis pour cette grande lutte qui continue tous les jours, qui n'est plus une lutte intestine, puisque de plus en plus l'union se fait dans le Parti Socialiste; mais nous avons conscience les uns et les autres, Parti Ouvrier Français et Parti Socialiste Révolutionnaire, que si cette union se produit c'est parce qu'il y a la Révolution, l'idée de la Révolution dans le cœur et dans le cerveau de tous; nous croyons que l'union est le produit de cette force, que l'unité,

élaborée par cette même force, finira par se fonder; mais elle ne peut se fonder d'une façon utile au développement du parti socialiste qu'à la condition que dans cette préparation de l'unité nous donnions au Parti Socialiste la méthode, la direction et les principes de tactique qui ont fait la force du Parti Socialiste jusqu'ici, et qui la feront plus encore avec l'Unité réalisée dans un Parti ayant la Révolution pour guide et pour but.

Voilà, citoyens, ce que nous avons pensé, et actuellement qu'avons-nous à faire en dehors de cette union, et de cette action commune qui a produit de grands résultats et en produira de plus grands encore? C'est d'examiner toutes les circonstances qui se produisent, de telle façon que notre propagande autant que notre action en public soit formée de tout ce qui concerne le Parti Socialiste, non pas seulement comme événements incertains, mais comme événements très certains, qui doivent nous permettre de retrouver au milieu des conflits la complexité de la vie; voilà la manière que nous devons suivre, le but vers lequel doit tendre tout l'effort socialiste.

C'est ainsi que nous avons vu le développement du socialisme prendre des proportions de plus en plus considérables; nous avons vu la masse ouvrière préoccupée par la propagande socialiste et nombre d'ouvriers, restés longtemps indifférents, chez qui la conscience de classe n'était pas éveillée, venir rejoindre les rangs organisés des syndicats et des comités politiques; par le fait que cette masse a été pénétrée, le parti socialiste grandissait de tous côtés et nous n'avons aucune inquiétude, car si quelque hésitation pouvait se produire, il était évident que les socialistes ouvriers qui rejoignaient les uns les Syndicats, les autres les Comités, par ce fait qu'ils étaient encadrés dans des organisations qui avaient pour pratique constante, sur le terrain syndical ou sur le terrain politique, la lutte de la classe ouvrière sur la classe capitaliste, ils ne pouvaient s'égarer, ils devaient rechercher les chemins qui les menaient directement à l'action socialiste, à la Révolution.

D'autre part, il est évident que notre propagande n'avait pas seulement de ce côté des résultats; il est évident que

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

parmi les personnalités intelligentes de la bourgeoisie il y en a beaucoup qui, par dégoût, par haine de l'injustice, par conscience, s'aperçoivent qu'il n'y a pas possibilité, pour un être intelligent, d'avoir une satisfaction dans un monde inégal de privilèges capitalistes; beaucoup ont tourné leurs yeux vers le socialisme et sont venus se joindre à nous.

Nous avons salué tous les concours, toutes les venues parmi nous, mais nous avons aussi à nous demander quelle force ils nous apportent, parce que ce que nous désirons, ce qui est indispensable, c'est que ceux qui viennent à nous apportent leur concours à l'action socialiste et ne cherchent pas à faire dériver le socialisme vers une action propre; en un mot, le socialisme doit gagner les efforts de tous, et tous doivent concourir à cette action commune; tous doivent être animés des principes de l'action socialiste.

Il est donc tout naturel que nous nous demandions si, dans ces adhésions qui viennent, il y a tout bénéfice pour nous; il faut donc que nous fassions connaître, non pas seulement à ceux de nos amis qui peuvent avoir des idées différentes des nôtres, mais aussi à ceux qui adhèrent au Parti Socialiste, ce que nous avons le droit d'attendre d'eux.

Quel est le résultat obtenu jusqu'ici de ces adhésions? Si l'on a opposé les intellectuels aux manuels, il est bien évident que c'est parce que nous concevons qu'il y a une différence qui découle de nos habitudes; ce que nous voulons, c'est le concours d'intelligences, mais apportant leur effort seulement pour l'action socialiste, telle qu'elle a été déterminée non pas par la fantaisie de l'un ou de l'autre, non pas par des conceptions particulières et spéciales, non pas par des vues intéressées et personnelles que nous répudions et méprisons profondément, mais telle qu'elle est déterminée par la force des choses, par le développement même de la lutte de la classe ouvrière pour son émancipation, en un mot pour son développement révolutionnaire, qui est le grand événement du monde.

Dans ces conditions il me semble qu'il n'y avait pas de conférence plus intéressante que celle qui vous est proposée ce soir, que vous allez entendre développée avec cette

clarté, cette netteté, cette force de pensée et d'expression qui sont la caractéristique du citoyen Lafargue, auquel de suite je donne la parole. (*Applaudissements. Acclamations. Mouvements.*)

CONFÉRENCE DU CITOYEN LAFARGUE

Citoyennes, Citoyens,

Je commencerai par vous demander votre indulgence ; j'ai eu le tort de me mettre à la mode hier et d'attraper la grippe ; si je n'avais eu peur de décevoir des camarades, et de vous avoir fait venir pour rien, je serais dans mon lit au lieu d'être ici à causer avec vous. Mais je suis venu coûte que coûte, nous allons faire le possible et avec votre indulgence je crois que je réussirai.

Je commence par dire que je me félicite de faire cette conférence sous la présidence du citoyen Vaillant, non seulement parce que cela indique l'union étroite qui existe entre nos deux organisations, mais aussi à cause du caractère de Vaillant. Vaillant est un intellectuel du Parti socialiste, et sans contredit, personne ne peut le nier, c'est le plus savant des socialistes français ! (1) (*Cris de : Vive la Commune ! — Applaudissements à gauche*)... et peut-être même des socialistes européens, maintenant que nous n'avons plus parmi nous ni Marx, ni Engels, ni Lavrov.

Nous avons choisi, avec le groupe socialiste, cette conférence, parce que le Parti socialiste vient de traverser une crise ; non pas une crise précisément de croissance, comme on l'a dit, mais une crise amenée par les intellectuels, qui sont dernièrement venus en plus ou moins grande masse dans le parti socialiste. Il est donc absolument intéressant de nous demander quelle est la situation des intellectuels dans la société actuelle, quel est le rôle strict qu'ils ont eu dans le siècle, et comment la bourgeoisie a tenu les promesses qu'elle leur avait faites au siècle dernier.

Vous savez qu'au siècle dernier la Révolution fut préparée par les intellectuels, par les Encyclopédistes, philo-

(1) M. Lafargue oublie M. Lafargue.

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

sophes du dix-huitième siècle. Jamais dans l'histoire il n'y a eu un tel déploiement d'intelligence, d'énergie qu'il en a été déployé dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Ainsi donc la bourgeoisie avait le devoir de récompenser les intellectuels. Elle leur promit que dans le monde qu'elle allait fonder, ils auraient honneur et avantages, et, annonçant que ce monde-là allait être entièrement nouveau, elle disait qu'elle apportait des principes éternels, nouveaux, quoique éternels ils étaient nouveaux, c'était drôle tout de même. Elle annonçait cela. Aussi des intellectuels, entre autres Camille Desmoulins, bien avant la proclamation de la République, avaient demandé qu'on commençât une nouvelle ère et que cette ère prît naissance le 14 juillet.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment elle a tenu ses promesses, la bourgeoisie, comment elle a réalisé la liberté, l'égalité, la fraternité, mots que, par une grossière et cynique raillerie, elle met sur les frontons de ses prisons, sur le fronton de ses chiourmes, de ses ateliers d'État et de ses casernes.

Mais pour vous montrer que la bourgeoisie n'apportait rien de nouveau, je vous rappelle que ces principes, quoique n'étant pas formulés, écrits nulle part, ont trouvé leur réalisation dans des tribus sauvages, dans des tribus barbares vivant sous le régime communiste.

Mais il n'y avait pas à attendre jusqu'à un siècle, jusqu'à aujourd'hui, pour constater la banqueroute de la bourgeoisie. En effet, le jour même qu'elle ouvrait boutique, elle commençait sa banqueroute, et la même Assemblée Nationale qui rédigeait les droits de l'homme et du citoyen, qui établissait l'égalité légale de tous les citoyens devant la loi, votait la loi électorale qui établissait l'inégalité des citoyens devant le scrutin. L'Assemblée Nationale de 1790 a fait une loi électorale où il était dit que, pour être électeur, il faut payer une somme équivalente à trois journées de service, c'est-à-dire environ trente francs, et pour être éligible, il faut payer une somme équivalente au marc d'argent, c'est-à-dire cinquante-cinq francs.

Les intellectuels se sont révoltés contre cette loi et Camille Desmoulins et Loustalot ont dit : « Mais avec votre loi,

Rousseau, Jean-Jacques Rousseau (1), l'auteur du *Contrat social*, votre devin, votre bible, ne serait ni électeur ni éligible. Voilà comment la bourgeoisie a commencé à tenir ses promesses vis-à-vis des intellectuels.

Mais, demandons-nous aussi, est-ce que jamais dans les sociétés précédentes on s'était occupé du sort des intellectuels ? Mais l'Église catholique, qui est une démocratie théocratique, admet dans son sein tous les individus et quand ils rentrent dans ses rangs, ils dépouillent à sa porte leurs titres mondains ; ils sont tous égaux dans l'organisation théocratique de l'Église, et tous les membres ont le droit d'aspirer aux plus hautes dignités de l'Église, jusqu'à la papauté, puisque Sixte Quint avait été porcher dans son enfance, et pendant tout le Moyen-Age, le clergé s'est occupé jalousement d'attirer dans son sein toutes les intelligences, tous les savants, et ceux qui ne voulaient pas venir dans ses rangs, ceux qui voulaient rester en dehors d'elle, elle étendait sur eux sa main protectrice, et cette protection était très efficace. Non seulement elle les protégeait, mais elle leur laissait absolue liberté, à certaines conditions cependant, c'est-à-dire de développer leur science comme ils l'entendraient, mais en gardant toujours les dehors religieux. Ainsi Copernic put écrire son livre sur les Révolutions des corps célestes, où il déclare que c'est la terre qui tourne autour du soleil, au lieu d'être le centre du monde planétaire ; son livre fut dédié au pape, et jamais Copernic ne fut tracassé ; il était chanoine et de plus le livre était écrit en latin. Mais un siècle plus tard, quand Galilée professa, à Venise et à Florence, la théorie de Copernic, qu'il la sortit du sein de l'Église, que le peuple fut à même de l'apprécier, immédiatement la main du Vatican s'étendit sur Galilée ; l'illustre vieillard dut renier sa science, sa foi scientifique ; et même plus tard, alors que le protestantisme avait été triomphant, au dix-septième siècle, nous voyons des hommes comme par exemple Mersenne, qui était de l'ordre des moines, et fut grand géomètre du dix-septième siècle,

(1) M. Lafargue avait par inadvertance dit, en insistant : « Rousseau, Jean-Baptiste Rousseau. » Le citoyen sténographe a corrigé.

et précurseur de Descartes ; cet homme religieux correspondait librement avec Hobbes, le père du catholicisme (1) moderne, ainsi qu'on le voit dans la correspondance avec de Sorbières (2), et le traité *de Cive*.

Il est vrai que l'Église avait ses raisons pour montrer ce libéralisme ; elle a voulu monopoliser la science, elle a voulu, comme le clergé de l'antique Égypte, être seule à connaître et à savoir dans le monde ; elle a répété au Moyen-Age, ce que le clergé égyptien avait fait aux premiers âges de l'humanité ; rappelez-vous que c'est en Égypte que les penseurs grecs ont été chercher les éléments de leur philosophie et de leur science.

On ne peut pas accuser la bourgeoisie d'avoir un amour désintéressé pour la science ; non, la science, pour elle, n'existe qu'à la condition d'avoir des applications industrielles ; elle ne voit dans la science que des applications pratiques ; elle n'a aucune curiosité pour les hautes spéculations, et si elle les permet à ses savants, c'est bien à son corps défendant. La meilleure preuve du mépris de la bourgeoisie pour les hautes spéculations, c'est par le positivisme d'Auguste Comte, qui incarne si bien l'esprit grossier de la bourgeoisie.

Eh bien, pour montrer la sollicitude que la bourgeoisie a pour les intellectuels, il n'y a qu'à considérer la situation qui est faite à la propriété devant la loi, à la propriété matérielle et à la propriété intellectuelle.

La propriété matérielle est reconnue par une loi éternelle ; aucun pouvoir n'a pu toucher la propriété, elle demeure dans la famille et se transmet de père en fils, sans qu'aucun pouvoir puisse arrêter cette transmission. Il n'y a que les phénomènes économiques qui peuvent la faire disparaître de la famille. Quelle que soit la source de la propriété matérielle bourgeoise, cette propriété est absolument sacrée, elle est sacro-sainte ; la meilleure preuve de ce fait est ce qui s'est passé dernièrement : l'exécution du sémaphore de Durban, qui envoyait des dépêches héliogra-

(1) Le citoyen sténographe a conjecturé ici *matérialisme*.

(2) Samuel Sorbières.

priques aux Boers, leur annonçant les navires qui entraient dans le port, la quantité d'hommes, de chevaux, et le matériel de guerre qu'ils emportaient, trahison pour laquelle cet homme recevait une grasse gratification. L'autorité militaire a mis la main sur l'homme, l'a condamné, l'a fusillé, mais elle n'a pas touché sa propriété; on savait que cette propriété, représentée par 125,000 francs, fruit de la trahison, était déposée dans une banque de Durban; aujourd'hui cette propriété est aux enfants du traître, à sa veuve, qui vont devenir d'honorables bourgeois. (*Mouvement*)

Et ce qui s'est passé en Angleterre se passe partout. Est-ce qu'on a songé en France, lorsqu'on a condamné Bazaine, à toucher à sa propriété; est-ce que, pour le Panama, pour Lesseps, Cottu, est-ce que la loi avait les moyens de leur faire rendre gorge? Oh! non, n'importe comment la bourgeoisie garantit la propriété. Elle est sacro-sainte et on ne peut pas y toucher.

Mais est-ce que la propriété intellectuelle est placée dans la même position? Il n'y a qu'une seule propriété intellectuellement réellement garantie, la propriété littéraire et artistique. Et encore; l'écrivain, l'artiste, ne jouit de sa propriété que de son vivant, et pendant un certain temps après sa mort, je crois en France cinquante ans; au bout de cinquante ans, tout le monde a le droit de s'enrichir avec les œuvres de Balzac, par exemple; ainsi, vous le voyez, cette propriété, la seule protégée, n'est protégée que temporairement; mais cette propriété littéraire n'intéresse que quelques éditeurs, et c'est pour cela qu'on lui a donné cette protection, tandis que la propriété des inventions, qui intéresse toute la bourgeoisie, ah! celle-là on ne lui a donné aucune protection, puisque l'inventeur doit commencer par payer, par prendre un brevet pour garantir sa propriété; et ce n'est pas la loi qui le protège, c'est lui-même qui doit se protéger, parce que si on essaie de le voler, c'est lui-même qui doit faire un procès, et encore il ne peut se protéger que pendant très peu de temps, quinze ans en France; au bout de quinze ans la plus merveilleuse invention tombe dans le domaine public et tous peuvent s'enrichir avec elle.

Aussi, dans les familles bourgeoises dit-on : mais c'est un malheur, d'être inventeur; l'homme que la nature a marqué au front du génie de l'invention est destiné au malheur, car il sacrifie sa fortune; il passe une partie de sa vie à trouver des choses nouvelles, et quand il les trouve, il y a toujours un industriel pour les lui voler; ou bien il ne peut appliquer ses idées, il lui faut un temps infini, et quand il peut les appliquer, c'est dans les dernières années.

Ainsi, pour le bec Auer, qui a augmenté la puissance d'éclairage du gaz, il y avait longtemps que c'était inventé; jamais la Compagnie du gaz n'a voulu l'utiliser, et c'est lorsque l'électricité est venue lui faire concurrence, il y a deux ou trois ans, qu'elle s'est décidée; c'est-à-dire qu'aujourd'hui Auer n'a plus son brevet. (*Mouvements divers*)

Et ce sont non seulement les inventions les plus utiles, les plus difficiles, qui ruinent l'inventeur, ce sont quelquefois les plus simples, celles qui sont immédiatement réalisables. Ainsi dernièrement, mourait à Paris, dans la misère, un homme qui a enrichi les Compagnies de chemins de fer, les Compagnies minières, et leur a fait gagner des centaines de mille francs, des millions : c'est l'homme qui a eu l'idée de transformer en briquettes ces masses de charbon qui entouraient les gares; eh bien cet homme qui a enrichi ainsi les compagnies est mort dans la misère absolue.

Et remarquez que tandis que les inventions ne sont nullement protégées, les marques de fabrique sont protégées éternellement. Pourquoi? Parce que la marque de fabrique appartient à la bourgeoisie, tandis que la bourgeoisie veut exploiter l'invention. La bourgeoisie est la classe la plus révolutionnaire qui ait encore paru dans l'humanité; elle bouleverse constamment les moyens de production, et en bouleversant constamment les moyens de production, elle bouleverse constamment la société humaine, elle bouleverse constamment les conditions de vie de l'homme, et pour arriver à ce résultat de développer constamment ses moyens de production, il lui faut des inventions et toujours des inventions. Aussi la bourgeoisie a-t-elle des fabriques d'inventions.

Il y a en Amérique des financiers qui se sont associés et qui ont fondé pour Edison le plus merveilleux laboratoire qui ait jamais existé, à Menlo Park ; là il a des ingénieurs, des ouvriers d'élite, tous les moyens nécessaires pour faire des recherches et des découvertes nouvelles. Et chaque fois qu'une découverte est faite, la Société l'exploite. Mais Edison, qui est lui-même un très bon homme d'affaires, a su se protéger contre ces financiers ; aussi tire-t-il profit des inventions qu'il fait, tandis que, généralement, les inventeurs n'ont ni le talent financier, ni les moyens d'Edison.

Je n'en connais pas en France, mais je sais qu'en Angleterre il y a des fabriques d'inventions. Siemens, le grand constructeur de machines électriques, a de grands ateliers à Londres et à Berlin ; à côté de ces ateliers il y a des laboratoires, où des ingénieurs et des électriciens sont occupés à faire de nouvelles recherches, de nouvelles applications de l'électricité, comme par exemple les grandes usines d'aniline de Francfort, c'est là où a été trouvée l'antipyrine, qui est la quinine végétale(1) ; il y a un laboratoire de chimie, où plusieurs douzaines de chimistes sont occupés spécialement à étudier les eaux mères(2) du goudron pour découvrir de nouveaux produits ; et quand dans ces maisons on fait une nouvelle découverte, c'est la maison qui prend le brevet, et qui donne une gratification plus ou moins importante à l'inventeur à titre d'encouragement. On peut dire que toutes les fabriques, que toutes les usines, sont des laboratoires d'inventions ; en effet, les principales inventions, les principaux perfectionnements de l'outillage ont été faits par des ouvriers au cours de leur travail ; mais comme l'ouvrier n'avait pas d'argent pour prendre le brevet, et encore moins pour utiliser son invention, c'est le patron qui prend le brevet en son nom, et quand le ministre veut récompenser le travail, c'est le patron qu'il décore... (*Rires et applaudissements à gauche*) L'ouvrier, lui, continue à turbiner — il n'est pas un intellectuel — il turbine sous sa blouse

(1) Le citoyen sténographe a conjecturé ici : minérale.

(2) Un citoyen chimiste, que j'ai consulté, ne m'a pas garanti que cette expression eût un sens.

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

sale et crasseuse; et pour seule consolation — vous savez qu'il faut bien se contenter de celles que l'on a — il a celle de savoir que son patron s'enrichit, que son patron non seulement s'enrichit, mais se couvre d'honneurs! (*Applaudissements aux mêmes places*)

Mais il faut non seulement des inventions à la bourgeoisie, il lui faut des intellectuels pour appliquer ces inventions, pour surveiller leur fonctionnement; aussi on s'est mis, aujourd'hui, à tout fabriquer, aussi bien des carottes que des intelligences (*Bruyante approbation*); on s'est mis à fabriquer des intellectuels à Mulhouse, dans l'Alsace, où se trouvaient les patrons les plus intelligents, les plus philanthropes et par conséquent les plus exploiters de France! (*Rires*)

La bourgeoisie a fondé des écoles de chimie, de physique et de dessin, où les fils de ses ouvriers allaient recevoir une éducation très complète, très supérieure. Pourquoi? Pour lui fournir les dessinateurs, les chimistes, les ingénieurs dont elle avait besoin pour ses usines; après la guerre, le directeur de cette école de Mulhouse vint à Paris, s'entendit avec le Conseil Municipal, et le détermina à fonder l'École de Chimie et de Physique de Paris (1). Il y a une vingtaine d'années de cela; je ne sais pas si c'est encore le cas, mais au début ces écoles recrutaient leur personnel dans les écoles communales: c'étaient les petits garçons les plus intelligents, ceux qui avaient l'esprit le plus éveillé, qui étaient choisis pour recevoir cette éducation très supérieure; ils étaient en partie nourris, recevaient le petit déjeuner le matin et 50 francs par mois pour que leurs parents fussent remboursés de la perte qu'ils éprouvaient en ce que le garçon n'allait pas à l'atelier. Aujourd'hui il y a non seulement cette fabrique, cette école, mais une foule d'autres; la bourgeoisie fabrique en quantité des chimistes, des ingénieurs et d'autres intellectuels.

Ce n'est pas la première fois que cela arrive dans l'humanité: les anciens, les grands maîtres d'esclaves de l'an-

(1) Ecole municipale de Physique et de Chimie industrielle.

tiquité, mais ils développaient l'intelligence de certains de leurs esclaves, ils en faisaient des médecins, ils en faisaient des littérateurs, leur apprenaient, par exemple, l'Iliade et l'Odyssée, pour être toujours à côté du maître qui les achetait, et pour que le maître pût briller non pas à leurs dépens, mais à cause de leur talent.

Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que, dans l'antiquité c'était l'esclave qui était cuisinier qui était payé, coté le plus cher : il est vrai que c'est encore aujourd'hui le cas ; je suis sûr que M. de Rothschild paye beaucoup plus son chef de cuisine que n'importe quel professeur de faculté n'est payé par l'État... (*Rires et applaudissements*)

Les esclavagistes antiques faisaient cela pour donner de la valeur à leur marchandise, pour augmenter la valeur de leurs esclaves, tandis que la bourgeoisie, si libérale, si philanthrope, ne donne l'instruction que pour diminuer la valeur des intellectuels. Midas, d'après la fable antique, avait le propre de transformer tout en or ; la bourgeoisie transforme en marchandise tout ce qu'elle touche ; aujourd'hui les capacités intellectuelles sont devenus une marchandise ; on achète des chimistes, on achète des ingénieurs, des pharmaciens, comme on achète du guano... (*Rires et approbation*)

Une voix. — Et comme on achète des députés aussi ! (*Applaudissements et protestations*)

Le citoyen LAFARGUE. — Les gens qui n'ont pas de suif ni de veau à vendre, ont leur conscience, on la leur achète.

Eh bien, de même que les capacités intellectuelles sont devenues une marchandise, elles doivent subir et elles subissent le sort des marchandises ; quand, aux Halles, il y a beaucoup d'huiles, le prix des huiles diminue, mais quand les arrivages sont rares, le prix des huiles augmente, et quand sur le marché, il y a beaucoup d'ingénieurs, de chimistes, le prix des chimistes et des ingénieurs diminue ; et depuis que cette École de Physique et de Chimie fonctionne, depuis qu'elle jette tous les ans, sur le pavé de

Paris, 50 à 60 chimistes et physiciens (1), le prix des chimistes a considérablement baissé; il y a une vingtaine d'années de cela, on payait un chimiste raisonnablement, on lui donnait 5 à 600 francs par mois, et de plus on l'engageait à l'année; les patrons, qui ont toujours plus d'égards pour l'employé qu'ils paient cher, avaient beaucoup d'égards pour celui-ci; depuis que les chimistes abondent sur le marché, leur prix a considérablement baissé, ils sont payés 200 et même 150 francs par mois; ils ne sont plus engagés à l'année; dans les raffineries du nord, ils sont engagés pour la campagne; au bout de trois ou quatre mois on les renvoie avec les manœuvres; le patron dit à son chimiste: va crever où tu voudras, parce que je suis sûr qu'à la campagne prochaine, j'en trouverai autant que j'en aurai besoin. (*Applaudissements*)

Et ce n'est pas seulement ainsi pour les chimistes, vous le savez bien, mais dans toutes les branches, il y a abondance d'intellectuels; quand une place est libre, il y a toujours non seulement des dizaines, mais des centaines de concurrents, et ce sont ces centaines d'intellectuels, qui se pressent pour obtenir cette place, qui fait que son prix baisse, et tombe même quelquefois au-dessous du salaire de l'ouvrier manuel. (*Applaudissements*) Et la misère dont ces intellectuels souffrent est bien plus terrible encore pour eux que pour l'ouvrier; l'ouvrier, depuis l'enfance, a été élevé à supporter la rudesse de la vie, il a roulé dans la rue et partout, son corps est dur, il peut supporter cela; tandis que l'intellectuel a été élevé en serre chaude; il a été obligé de passer des années dans les écoles; son système nerveux s'est affiné; mais il souffre dix fois plus que l'ouvrier; ses souffrances sont exagérées, et à côté de l'ouvrier qui, lui, met son bourgeron et c'est suffisant, il faut qu'il ait, lui, une tenue décente, et cette tenue décente, aujourd'hui, se paie très cher, quand ce serait seulement le blanchissage.

Ainsi, aujourd'hui, la situation de l'intellectuel est inférieure à celle de l'ouvrier, et c'est ainsi que la bourgeoisie

(1) Ce nombre a été majoré par le citoyen Lafargue.

a récompensé les industriels (1) qui avaient préparé sa magnifique révolution du siècle dernier.

Jaurès, dans sa préface de *l'Histoire Socialiste* remarque ce fait; il dit :

« ...Le trouble moral de la bourgeoisie intellectuelle qu'une société mercantile et brutale offense en toutes ses délicatesses... »

Et plus loin il dit que ce trouble moral amène l'intellectuel au socialisme (2).

Eh bien, malheureusement ce n'est pas exact; les intellectuels ne sentent pas l'abaissement dans lequel ils sont dans cette société. Dans la société antique un homme libre se considérait descendre au rang des esclaves quand il vendait son travail. Cicéron a dit : l'homme qui vend son travail, descend au rang des esclaves; Socrate et Platon ont attaqué les sophistes qui faisaient payer leurs leçons; ils disaient : non, la pensée est tellement grande, tellement haute, qu'elle ne doit jamais être payée!... (*Vifs applaudissements*)

Aujourd'hui, qu'ils sont devenus mercantiles, les intellectuels ne sentent pas cette dégradation; aussi, quand ils se trouvent en présence de socialistes, ils leur demandent : mais comment, dans la société future, va être payé le travail intellectuel?... (*Rires*). — Est-ce qu'il sera mis sur le pied d'égalité avec le travail manuel?...

Mais, imbéciles d'intellectuels, c'est la bourgeoisie qui fait cette grossière égalité; aujourd'hui c'est elle qui, non seulement met le travail intellectuel au niveau du travail manuel, mais le met au-dessous, et c'est le socialisme qui relèvera le travail manuel en même temps que le travail intellectuel... (*Applaudissements et mouvements divers*) — Jaurès compte sur les intellectuels, pour...

Une voix. — Il a raison!

(1) Le citoyen sténographe a conjecturé ici : les intellectuels.

(2) Exactement : « tout prépare une nouvelle crise sociale, une nouvelle et plus profonde Révolution où les prolétaires saisiront le pouvoir pour transformer la propriété et la moralité. »

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

Une autre. — Si nous n'avions qu'à compter sur eux, ce ne serait pas fait en l'an deux mille... (*Rires*)

Une autre. — Ce ne serait pas à la fin du monde...

Une autre. — Il vous faut compter sur les gueules noires!... (*Vif mouvement d'approbation à gauche, applaudissements*)

Le citoyen LAFARGUE. — Après avoir examiné la situation faite aux intellectuels, nous allons examiner leur rôle historique!

Une voix. — Vous confondez l'ouvrier intellectuel avec l'ouvrier et l'intellectuel, ce n'est pas la même chose! (*Mouvement.* — *Cri : Silence les ministériels*)

Le citoyen LAFARGUE. — Il y a eu en France des gouvernements nombreux qui se sont succédé, plus ou moins réactionnaires; ils ont trouvé toujours les intellectuels prêts à les servir. (*Approbation à gauche*)

Et ce ne sont pas seulement les professeurs de Facultés qui ont 4 ou 6 000 ou 10 000 francs par an, qui ont une famille, peuvent à peine la faire vivre, qui ont courbé l'échine pour laisser passer l'orage; mais ce sont les princes de la science qui devaient parler à pied d'égalité avec les empereurs et les rois, qui ont incliné, abaissé leur gloire... (*Vifs applaudissements à gauche*) C'est Cuvier, sans contredit un des plus vastes génies modernes, que la Révolution a pris dans la domesticité d'un grand seigneur, pour en faire à vingt-quatre ans un professeur au Muséum; qui a servi la République, qui a servi Napoléon, qui a servi Louis XVIII, qui a servi Charles X, qui a prêté serment de servilité à Louis-Philippe, qui l'a fait pair de France pour le récompenser de sa servilité...

Une voix. — Il a servi la science, aussi! (*Applaudissements à droite et dans les tribunes*)

Le citoyen LAFARGUE. — Je ne dis pas le contraire, mais je prends leur rôle historique; je le distingue absolument

du rôle scientifique. Et je dis qu'un homme comme Cuvier pouvait parler d'égal à égal avec les empereurs, n'avait pas à abaisser sa science et à mendier des faveurs... (*Vifs applaudissements à gauche : mouvement d'étonnement à droite*)

Une voix à gauche. — Il n'a qu'à clore son bec, maintenant là-bas! (*Rires*)

Le citoyen LAFARGUE. — Je vous dis peut-être des choses qui vous paraissent un peu nouvelles, un peu désagréables... (*Vives protestations. — Mouvements divers*)

Une voix. — Il n'y a que des socialistes, ici!

Une autre. — Nous sommes entre camarades!

Le citoyen LAFARGUE. — A la fin de la conférence, s'il y a des camarades qui veulent faire des observations, eh bien, je me ferai un plaisir de leur répondre, de leur donner les explications qu'ils me demanderont. (*Longue agitation. — Interruptions diverses*)

Non seulement les savants se sont mis au service du gouvernement, mais ils ont falsifié la science, pour rendre service au gouvernement et à la bourgeoisie. (*Exclamations à droite*)

Je vous disais qu'au dix-huitième siècle il y eut un bien beau mouvement intellectuel avec les Encyclopédistes. La science alors était démolisseuse, elle était révolutionnaire. Pourquoi? Parce que la bourgeoisie était révolutionnaire, parce que la bourgeoisie avait besoin de détruire l'idéologie aristocratique, et l'idéologie chrétienne. Mais une fois que la bourgeoisie est arrivée au pouvoir, la bourgeoisie a pensé : maintenant que je suis maîtresse de toutes les situations, j'ai besoin de la religion pour me soutenir. Elle a dit aux savants de tourner casaque, ils ont tourné casaque. Je vais vous en citer un fait bien curieux : c'est la publication du livre de Darwin, paru sous l'Empire. Eh bien quand

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

l'Évolution des Espèces (1) a paru, tous les professeurs de la Faculté, tous les membres de l'Institut se sont levés contre ce livre, et se sont mis derrière Flourens; au moins lui avait l'excuse de ses quatre-vingts ans pour attaquer et combattre cette théorie, et ce spectacle a été donné par la France, patrie de Lamarck, de Geoffroy-Saint-Hilaire, le père de la théorie de l'évolution, que Darwin n'a fait que compléter et mettre à l'abri de toute critique. (*Applaudissements à gauche*)

Et quand, plus tard, l'émoi clérical, car c'était pour faire plaisir au parti clérical que les savants se déclaraient anti-darwiniens, quand l'émoi clérical se fut un peu apaisé sous la République, les savants sont devenus naturellement darwiniens; aujourd'hui il n'en est pas un qui n'avoue qu'il est darwinien et qui ne l'avoue naturellement, ce qui prouve que lorsque les savants combattaient le darwinisme, ils le combattaient contre leur propre conscience. (*Vives protestations à droite. — Applaudissements à gauche*)

Une voix. — Même Pasteur?

Le citoyen VAILLANT. — Si vous avez des observations à faire, vous les ferez ultérieurement.

Le citoyen LAFARGUE. — Je vous disais qu'aujourd'hui les savants sont devenus darwiniens, et ils se servent de ce darwinisme en faveur de la bourgeoisie; ils condamnent la classe ouvrière au nom de la théorie darwinienne. Spencer, Galton, déclarent aujourd'hui que, par le fait de l'adaptation au milieu, par le fait de la lutte pour la vie, ce sont les classes supérieures de la société d'aujourd'hui qui sont les plus dignes, ce sont elles qui méritent leur situation, tandis que la classe ouvrière mérite sa situation inférieure. Ainsi aujourd'hui la classe ouvrière n'est plus condamnée à la misère au nom de Dieu, mais elle est condamnée au nom de la science! (*Longs applaudissements à gauche et vives*

(1) Le citoyen sténographe conjecture ici de *l'Origine des espèces*.

protestations à droite) Jamais il n'y a eu une banqueroute fraudulente pareille à celle-là, et M. Brunetière, qui est un de ces intellectuels qui ne sentent pas leur dégradation, et qui même accomplissent avec beaucoup de joie leur tâche servile, n'a pas senti toute la vérité de ce mot, quand il a parlé de la banqueroute de la science.

En effet, la science, qui aurait dû être l'émancipatrice du genre humain, qui aurait dû faire le bonheur de l'humanité, aujourd'hui, parce qu'elle est accaparée, monopolisée par la classe bourgeoise, fait le malheur de l'humanité. Toutes les applications de la science n'ont eu pour résultat que d'augmenter le travail de la classe ouvrière, le travail de jour et le travail de nuit!

Tenez, l'éclairage; c'est à la fin du siècle dernier que les perfectionnements du mode d'éclairage ont commencé; c'est alors qu'Argand et Carcel ont trouvé leur lampe à double courant; Chevreul a trouvé la bougie stéarique; au milieu de ce siècle le gaz, plus tard le pétrole; tout dernièrement l'électricité, qui est le soleil de la nuit.

Quel en a été le résultat pour la classe ouvrière et la grande masse de l'humanité? C'est que les ateliers qui, avant, étaient fermés pendant la nuit, sont ouverts la nuit et le jour, et les hommes, les femmes, les enfants du prolétariat ont été tenus à la tâche la nuit et le jour, justement à cause des progrès de la science. (*Applaudissements à gauche. — Exclamations à droite*) N'est-ce pas une banqueroute? (*Rires à droite*)

Ceux qui ont lu les journaux de la révolution doivent savoir que, lorsqu'on s'occupa de l'abolition des privilèges aristocratiques, il y eut un cri général dans tous les journaux, parce qu'on disait qu'il y avait des nobles qui faisaient battre les étangs la nuit par les serfs pour faire taire les grenouilles. Eh bien, qu'est-ce que cela? Mais battre les étangs la nuit, ce n'est rien en comparaison du travail de nuit dans les usines, du travail dans la peste, dans ces milieux mortels; il y a des industries où il faut que l'homme protège sa bouche, ses yeux, tous ses membres, tellement il est entouré de germes de mort, et tout cela à cause des progrès de la science! La science, parce qu'elle est

possédée aujourd'hui par la classe capitaliste, est une arme terrible entre ses mains pour la torture de la classe ouvrière. (*Applaudissements à gauche*)

Les économistes ? ils ont vendu la science ; depuis Ricardo et Adam Smith il n'y a plus de science économique, tous les économistes ne font que répéter ce qu'ils ont dit, ou plutôt de plus en plus mal, de plus en plus confus ; pourquoi ? Parce que les phénomènes que Ricardo et Adam Smith étudiaient à la fin du siècle précédent et au commencement de celui-ci étaient si peu développés qu'on ne pouvait pas voir où ils pouvaient aboutir, tandis qu'aujourd'hui il faudrait être aveugle pour ne pas voir où marche la société, et c'est parce qu'ils seraient obligés de conclure comme le socialisme, qu'ils ont tué la science. Ils ne sont aujourd'hui que des compilateurs, que des ressasseurs, des rapetasseurs ; il n'y a qu'une science qui existe encore, c'est la statistique. Pourquoi ? Parce que la bourgeoisie a besoin, pour ses spéculations, d'avoir des statistiques bien faites ; ainsi la statistique de la production du blé dans le monde est admirablement bien faite, parce que les spéculateurs ont besoin d'avoir des chiffres précis pour faire leurs grandes spéculations ; et même les plus grands statisticiens, comme M. Giffen, le grand statisticien de Londres, se servent de leurs chiffres contre la classe ouvrière, pour démontrer qu'elle n'a jamais été plus heureuse qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Quant aux économistes, aujourd'hui, ils sont des aboyeurs pour les financiers. Rappelez-vous que lorsque Cecil Rhodes, Barnato et les autres voleurs ont lancé leurs mines d'or, l'économiste qui était à la tête de ce lancement, c'était M. Paul Leroy-Beaulieu ! (*Rires*) et ils sont aussi des apologistes, car la bourgeoisie qui ne peut pas, qui est incapable, qui n'a pas l'éducation suffisante pour défendre ses théories et pour combattre le socialisme, donne ce rôle aux économistes qui sont des apologistes, qui, pour argent comptant, se battent contre le socialisme.

Les intellectuels de la littérature, mon Dieu, ce sont des flatteurs, des serviteurs de la classe capitaliste ; ils lui font les œuvres dont ont besoin ses goûts dépravés, et ils ne

comprennent pas la grandeur du rôle qu'ils auraient à jouer, ils ne comprennent pas la grandeur de ce Molière qu'ils adorent.

Molière est peut-être l'écrivain de France qui a eu le plus de commentateurs; on remplirait cette salle des volumes écrits sur Molière; il y a des gens qui passent leur vie à chercher la date de tel acte, la date à laquelle telle pièce a été jouée; à ramasser tous les morceaux d'acte ou les vers qu'il a jetés au hasard de sa vie errante, quand il était jeune; et qui, s'ils trouvaient une de ses crottes, l'enchâsseraient dans l'or et la baiseraient bénévolement; ces gens ne voient dans Molière que la lettre et ne voient pas l'esprit. J'ai lu bien des critiques de Molière; vous êtes probablement comme moi, je vous demande s'il en est un seul qui ait fait ressortir le caractère politique et révolutionnaire de Molière, de cet homme qui a poignardé, avant Beaumarchais, avant les Encyclopédistes, la noblesse; qui, après s'être attaqué à l'Église s'est adressé à la philosophie, qui dans *Don Juan* et le *Cocu imaginaire* s'est attaqué au scepticisme, qu'aujourd'hui on veut nous sortir contre le socialisme. Car à cette époque c'étaient des prêtres, Huet, évêque d'Avranches, Pascal et P. (1) qui disaient : l'homme ne peut rien connaître, sa raison ne vaut rien; il faut qu'il s'incline toujours, c'est la foi seule qui peut l'éclairer. Et Molière s'est moqué de cela dans cette admirable comédie qu'est *Sganarelle*; mais il faut remonter à l'époque athénienne, à Aristophane, pour trouver des poètes avec lesquels les événements politiques et philosophiques soient montrés sur la scène. On a signalé peut-être ce côté, mais très peu.

Mais il y a l'autre côté que jamais on n'a vu : c'est l'homme de sa classe, l'homme qui a fait *le Bourgeois gentilhomme*, qui a fait *Georges Dandin*, et qui a dit aux Bourgeois : voyez-vous, si vous allez vous mêler avec les aristocrates, vous serez ridiculisés, volés, battus; arrière! formez votre

(1) Ici le nom de quelque prêtre, dans le genre de Pascal sans doute, que le citoyen sténographe n'a pas entendu et que, insuffisamment intellectuel, il n'a pu conjecturer utilement.

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

classe, opposez-la à celle-ci, et quand vous serez constitués vous pourrez peut-être lutter contre eux.

Et ce que Molière faisait au dix-septième siècle, au milieu de difficultés énormes, nous le faisons aussi aujourd'hui, et nous disons, comme le disait tout à l'heure Vaillant, à la classe ouvrière : séparation complète avec la bourgeoisie. *(Vifs applaudissements)*

Les intellectuels politiques ne sont que des commis, car remarquez que les grands financiers comme Rothschild en France, les milliardaires comme Gould et Vanderbilt, ou les grands polymillionnaires comme le duc de Westminster, ne daignent pas être députés ou ministres, mais ils y mettent leurs commis. *(Rires)* Et c'est parmi ces intellectuels que se trouvent les pires ennemis de la classe ouvrière. Non seulement ce sont de grands ennemis, mais encore ce sont des ennemis jésuitiques, ils sont les dupeurs de la classe ouvrière. *(Vifs applaudissements)*

Contrairement à ce que pense Jaurès — et Vaillant ne me démentira point — la propagande dans les milieux intellectuels est la plus difficile. Quand nous sommes rentrés de l'exil, Vaillant, Guesde et moi, nous sommes venus nous fixer dans le quartier latin; Vaillant demeurait rue Monge, moi boulevard de Port-Royal, Guesde à la Pitié; nous nous sommes trouvés en contact avec des centaines de jeunes gens. Au premier moment nous avions l'air de les convertir, nous croyions que nous avions fait de nouveau des adeptes au socialisme et puis, nous tournions le dos, il n'y avait rien. C'était le sable de la mer qu'on prend dans la main et qui glisse entre les doigts... *(Rires)*

Quand j'étais jeune — il y a longtemps de cela — mon père, inquiet de mes idées socialistes, se plaignait à un de ses amis, bourgeois décoré de la légion d'honneur... *(Rires)* et l'autre disait : laissez donc, il faut que jeunesse se passe; moi, voyez-vous, sous Louis-Philippe, j'appartenais aux sociétés secrètes; j'ai fait partie de cette délégation qui a été trouver le roi pour lui demander la grâce de Barbès; voyez, aujourd'hui, je suis un très bon bonapartiste.

Eh bien, les bourgeois intellectuels, aujourd'hui, ils n'attendent même pas de rentrer dans leurs foyers, ils n'at-

tendent pas d'avoir du ventre pour tourner casaque au socialisme ; immédiatement après, le lendemain qu'ils sont convertis, ils deviennent des anti-socialistes...

Une voix. — Et les députés socialistes ?

Une autre voix. — Et Vaillant ?

Le citoyen LAFARGUE. — Je ne comprends pas, aussi je ne réponds pas.

Nous avons cru, Vaillant et beaucoup d'entre nous ont cru que c'était notre manière de faire la propagande qui ne pouvait pas leur convenir... (*Mouvement*) Vous le voyez, j'excite votre colère, ici...

Une voix. — Oh ! non, cela n'arrive pas jusque-là !

Le citoyen LAFARGUE. — Quand Jaurès est venu au socialisme (*Cris prolongés de Vive Jaurès*), nous avons accueilli avec plaisir sa venue ; il trouvera un autre langage que nous n'avons pas su trouver, il aura une influence...

Une voix. — Il l'a eue !

Le citoyen LAFARGUE. — ...sur les milieux intellectuels. En effet, il a ébranlé les milieux universitaires, et depuis la venue de Jaurès au socialisme, il y en a beaucoup qui viennent en même temps. Mais, comme le disait Vaillant tout à l'heure, ils ne viennent pas pour être militants, ils viennent pour être les chefs du socialisme...

Le citoyen LAFARGUE. — Voilà des hommes très intelligents qui ont passé des années à apprendre leur science spéciale, et qui s'improvisent du jour au lendemain socialistes, qui croient que c'est une science qu'on improvise, qu'on n'a pas besoin d'apprendre ; il y a des naturalistes qui, parce qu'ils connaissent les mœurs des huttes, croient que cela suffit pour diriger les sociétés humaines. (*Rires et exclamations*)

Une voix. — Ce n'est pas flatteur pour Millerand !

Le citoyen LAFARGUE. — Ils viennent au milieu de nous pour réformer le socialisme. (*Très bien, à gauche*)

Ils veulent réformer et ses théories et son organisation et sa tactique, et les réformes théoriques qu'ils proposent, ce sont des réformes absolument ridicules, enfantines; ils nous disent : que ces théories aient pu être bonnes il y a cinquante ans, aujourd'hui elles sont démodées, elles sont trop simplistes, parce que, dans notre société, on ne peut tracer de ligne de démarcation entre les classes « parce qu'il y a des ouvriers qui sont rentiers, ayant un livret de caisse d'épargne, ou qui ont une ou deux ou trois actions, tandis qu'il y a des rentiers qui travaillent pour compléter leurs rentes »... Mais à ce compte-là il n'y aurait pas de règne animal, ni de règne végétal, puisqu'on ne peut établir la démarcation entre les deux règnes; il n'y aurait non plus plus de jour ni de nuit, parce qu'on ne peut établir clairement la démarcation entre le jour et la nuit; si vous décidez d'une manière pour le méridien de Paris, dix lieues plus bas il faut l'établir différemment; et s'il fait nuit ici, aux antipodes il fait jour. Par conséquent, il n'y a ni jour ni nuit... (*Rires et exclamations à droite*) Permettez, c'est le raisonnement qu'ils font pour démontrer qu'il n'y pas lutte de classe, c'est simplement reprendre la vieille théorie bourgeoise, la théorie qu'on a chantée depuis le commencement du siècle, c'est qu'il y a absolue égalité dans la société, il y a harmonie des intérêts, comme disait Bastiat.

Une autre théorie qu'ils attaquent est celle qu'on appelle la théorie de la catastrophe, la théorie de la révolution. Ils prétendent que c'était bon peut-être lorsqu'on était romantique, lorsqu'on pouvait faire des barricades, de faire la théorie de la Révolution, mais aujourd'hui cela n'a plus sa raison d'être, parce que les choses marchent si bien que nous arriverons sans nous en douter au bonheur parfait, à la société parfaite.

En effet, d'un côté le sort des ouvriers va s'améliorant de jour en jour, et ce qu'il y a de curieux, c'est que ce sont les intellectuels dont le sort va empirant de jour en jour qui soutiennent que le sort des salariés va s'améliorant de jour en jour.

Et d'un autre côté la position des capitalistes va empirant, le taux de l'intérêt diminue; il était à cinq, il est tombé à trois, à deux, peut-être arrivera-t-il à rien; alors les capitalistes n'auront pas de raison d'être; ils donneront leurs capitaux, heureux de travailler, comme disait M. Waldeck-Rousseau dernièrement.

Cette théorie-là est purement enfantine et prouve leur absolue ignorance des phénomènes économiques. Au siècle dernier Adam Smith reconnaissait déjà, en Angleterre, pour un pays très développé à l'époque, que 3 % était un taux normal pour les capitaux de tout repos qui ne courent aucun risque, comme ceux qu'on place sur fonds d'États, de gouvernements; en France, un économiste considérait que c'était 4 % parce que la France est à un degré de développement économique inférieur à celui de l'Angleterre; aujourd'hui les financiers considèrent que 3 % c'est le taux normal de tous les capitaux qui ne courent aucun risque; et c'est toujours autour de ce taux de 3 % qu'est la rente; elle est tombée à 2 %, mais depuis quelques années, il a remonté, même au-delà de 3 %. Pourquoi? Parce que les capitaux sont comme les intellectuels, sont comme toute espèce de marchandises : quand il y en a beaucoup le prix tombe, mais quand il n'y en a pas le prix augmente; dernièrement l'ouverture de la Chine, la construction de tous ces grands chemins de fer en Russie, en Perse, demandent des capitaux énormes; partout ils deviennent moins (1) rares; alors qu'on pouvait autrefois emprunter à 2 %, aujourd'hui on ne pourrait le faire; voilà pour la prétendue décroissance de l'intérêt. Je ne dis pas que c'est une fumisterie, c'est une erreur de messieurs les intellectuels.

Maintenant, s'ils attaquent la théorie, ils attaquent surtout les organisations. Or, on a voulu désorganiser le parti socialiste; cela a été dit, publié dans les journaux, qu'on voulait désorganiser les organisations qui ont constitué le parti socialiste. Le socialisme pour tous, et chacun pour soi, c'est ce qu'on a voulu. (*Applaudissements à gauche*)

(1) Le citoyen sténographe a conjecturé plus rares.

Jusqu'ici la tactique du parti socialiste a été de séparer le parti socialiste, de lui éviter tout contact avec la classe bourgeoise libérale, aujourd'hui au contraire on veut nous mêler avec les sociétés des droits de l'homme et du citoyen, on veut nous mêler avec la bourgeoisie libérale; on veut nous faire entrer dans les ministères... (*Vifs applaudissements à gauche*)... On veut nous compromettre... (*Applaudissements prolongés*) C'était une crise « nécessaire », parce qu'elle s'est produite en Allemagne en 1899; lorsque la loi de répression de Bismarck a été levée, les intellectuels se sont rués vers le parti socialiste et se sont présentés comme chez nous avec des théories nouvelles. Ainsi il ne fallait pas faire la guerre au capital, mais à Dieu, qui n'a jamais embêté personne!... (*Rires*)

Eh bien cette crise, loin de désorganiser le Parti Ouvrier Français, le Parti Socialiste Révolutionnaire, elle nous a fait au contraire serrer les coudes. Je viens dernièrement d'assister à un congrès dans le Centre, et je vous assure que je n'avais jamais vu tant d'ardeur parmi nos camarades, comme à Melun, dimanche, et le fait que nous sommes ici, Vaillant et moi, non seulement décidés à marcher la main dans la main, aujourd'hui, mais dans l'avenir, prouve que cette crise a été on ne peut plus utile pour le parti socialiste; que nous sommes unis, et que nous sortirons vainqueurs de toutes ces luttes et de toutes ces ennuies.

Mais les intellectuels ont un rôle très important à jouer; aujourd'hui le mode de production est changé. Dans l'ancienne production artisanale le travail intellectuel et le travail manuel étaient combinés. L'ébéniste, par exemple, c'était lui qui concevait son meuble, qui en dessinait les ornements; il était artiste et artisan. Mais aujourd'hui dans la production moderne ces deux fonctions sont absolument séparées; d'un côté il y a le travail manuel, de l'autre côté le travail intellectuel. Bien entendu il y a beaucoup d'ouvriers manuels qui font un travail semi-intellectuel, comme le mécanicien, mais il y a une division très nette établie entre ces deux fonctions.

Eh bien aujourd'hui on ne peut concevoir la production

moderne sans que ces deux travaux ne soient intimement liés; on ne peut pas concevoir un chemin de fer s'il n'y a pas de mécanicien, des ingénieurs, des chefs de gare; on ne peut pas concevoir la production moderne, sans l'étroite union du travail intellectuel et manuel, qui sont tous les deux salariés, tous les deux écrasés sous le même capital. Il faut qu'ils s'affranchissent; il faut que tous les deux aient la même force. Si l'un s'affranchit, il affranchit l'autre du même coup. Si la classe intellectuelle s'affranchit, elle affranchit le travail intellectuel. Jusqu'ici c'est la classe ouvrière qui a pris les devants; c'est elle qui s'est organisée en parti socialiste, c'est elle qui a lutté, a bravé toutes les colères.

Et les poursuites qu'on exerce contre la classe ouvrière sont autrement terribles que celles que les gouvernements font contre les propagandistes socialistes, car l'ouvrier de l'atelier, on le renvoie c'est la misère pour lui; non seulement on le renvoie lui, mais on renvoie sa femme, ses enfants, c'est la misère absolue. (*Applaudissements*)

Eh bien, malgré toutes ces misères, la classe ouvrière s'est constituée dans les centres industriels; c'est elle aujourd'hui qui porte le drapeau de la révolution. Est-ce que les intellectuels veulent rester en arrière? Est-ce qu'ils ne veulent pas suivre les ouvriers? Est-ce qu'ils veulent attendre que les ouvriers les affranchissent? Est-ce que l'heure n'est pas venue pour eux de se mêler à la révolution sociale?

La production moderne sera bientôt généralisée, elle bouleverse tout; vous avez un journal à Paris, composé par des machines; vous avez des machines à calculer. La machine aujourd'hui pénètre partout. Elle tend à ne plus faire de tout qu'un seul métier. Autrefois il fallait des années pour être ébéniste, par exemple. Maintenant si on est mécanicien on peut labourer, semer, il ne reste plus qu'un seul métier, mécanicien. Le résultat qui se produit, c'est l'égalité qui s'établit dans les conditions de production.

Cela crève les yeux à tout le monde, et cependant un des flambeaux de l'intellectualisme, M. Durkheim, que vous connaissez, car il a eu une grande influence, dans sa divi-

sion du travail (1), lui qui prétend connaître les sociétés, qui prétend connaître la production économique, il croit que toujours la société ira comme elle va aujourd'hui; que les hommes seront parqués les uns dans la cordonnerie, les autres dans la bonneterie, tandis que la production moderne tend à ne faire qu'un seul métier : mécanicien.

On changera de métier, de milieu, et cela au plus grand profit de son intelligence et de sa santé.

Mais il y a encore un autre résultat, c'est que le mécanisme abrège le travail; jusqu'à aujourd'hui, toute machine, quand elle entrait dans l'atelier, au lieu de chasser des heures de travail, chassait des ouvriers. Eh bien, lorsque la machine sera entre les mains de la société, au lieu de chasser les ouvriers, elle chassera les heures de travail, c'est-à-dire qu'on peut entrevoir une société où on pourra avec un travail de deux ou trois heures par jour faire tout le travail social nécessaire; et après on se développera intellectuellement. Ceux qui veulent faire de la peinture, feront de la peinture; non pas pour la vendre; ils feront comme Zeuxis qui disait : je ne vends pas mes tableaux, parce que le roi de Perse n'est pas assez riche pour les acheter !... (*Applaudissements*) On ne vendra pas son travail d'artiste, on sera seulement heureux de trouver des gens qui l'apprécient; et on n'aura pas même besoin de cela, on le fera pour se satisfaire à soi-même. On ne mange pas pour son voisin, on boit et on mange pour soi; on peindra de même. (*Vifs applaudissements*)

Lorsque la révolution sera faite, lorsque tous les instruments de travail seront entre les mains de la société, lorsque tous les instruments de travail seront utilisés pour diminuer le travail, c'est alors que la pensée sera libre, sera affranchie. Eh bien ! nous disons aux intellectuels : Venez avec nous pour affranchir la pensée du joug du salariat. Venez avec nous pour arracher la science d'entre les mains de la bourgeoisie capitaliste, qui en fait aujourd'hui un instrument de torture pour la classe ouvrière ;

(1) *De la division du travail social*. Alcan.

arrachez-la pour en faire un instrument de bonheur pour l'humanité ; voilà votre grande œuvre et c'est à cette œuvre que nous vous appelons. (*Applaudissements prolongés et acclamations. — Mouvements divers*)

Le citoyen VAILLANT.

Citoyens,

Avant de donner la parole aux personnes qui la demanderont, je crois que je devrai adresser tous mes remerciements au citoyen Lafargue pour l'intéressante conférence qu'il vient de faire.

Il y a certaines interruptions qui se sont produites, comme si, d'une façon quelconque, Lafargue avait attaqué ce qui est le fait de l'intelligence et de la science dans le monde, tandis qu'au contraire il les a glorifiées, et il n'a fait que la critique de ceux qui, n'étant pas organes de si grandes fonctions, se servent de leur science pour des fins absolument égoïstes, et il célébrait le moment où, dans la société prochaine, ces organes étant rendus à la fonction, les hommes étant dignes de cette fonction, nous ne pourrions que louer ceux qui donneraient des moyens plus grands à l'humanité. C'est pourquoi je crois que la confusion qui a pu naître est maintenant dissipée à la seule réflexion. Mais cependant si quelqu'un a des observations à faire, sur la demande du citoyen Lafargue, je lui donne la parole.

DISCUSSION DE LA CONFÉRENCE

Le citoyen CRÉPIN (1)

Citoyens,

J'ai demandé la parole, parce que je crois que le citoyen Lafargue a beaucoup généralisé. Vous savez ce qu'on reproche à Taine, c'est de prendre des petits faits et de laisser de

(1) Le citoyen Crépin est, me dit-on, secrétaire de l'Université populaire du quinzième arrondissement.

côté tous ceux qui déplaçaient à la thèse qu'il voulait soutenir.

Le citoyen Lafargue — nous nous connaissons, je le dis en ami — a beaucoup généralisé. Il y a, en ce moment, un mouvement chez les intellectuels, qu'il faut remarquer. Je suis bien peu qualifié pour prendre leur défense, étant entré à l'âge de treize ans dans l'usine — parce qu'on n'y peut entrer plus tôt — mais j'ai eu de longues fréquentations avec Guesde et Vaillant et Lafargue. Souvent — vous savez qu'il y a des proscriptions contre les socialistes — j'ai remarqué ceci : quand on se frotte contre un mur fraîchement peint, on attrape de la peinture ; quand on se frotte avec des personnes intelligentes, on finit par avoir, non pas de l'esprit, mais plus de compréhension.

Vous avez entendu parler des Universités populaires ; je ne saurais pas défendre leur cause, c'est une très belle cause, mais avec un mauvais avocat ; elle se défendra elle-même, si je puis vous expliquer ce que nous espérons faire, et comment certains intellectuels viennent à nous. Si vous voulez bien me le permettre, je vous lirai le programme que nous avons rédigé :

« Nous sommes le parti des opprimés ; nous recherchons la cause d'une misère si lourde qu'elle ne saurait se perpétuer... »

Et nous demandons surtout qu'on écoute ; nous appelons les intellectuels, nous accueillons tout le monde avec déférence, car ils doivent être les bienvenus ceux qui viennent au peuple pour discuter avec lui.

Il y a là un mouvement très marqué ; et j'ai rencontré des jeunes gens qui m'interrogeaient, me disaient, me montrant des brochures de Viviani ; ils ne veulent pas faire la charité, cela les dégoûte, et quand ils trouvent, faisant partie de la commission des visites, des ouvriers malheureux, ils dégagent du Mont-de-Piété le paletot d'un pauvre ouvrier pour qu'il puisse aller travailler, et, allant de maison en maison, ils me montraient leurs petites brochures, le Programme du Parti Ouvrier, signé Paul Lafargue, Jules Guesde ; le socialisme utopique et scientifique ; d'autres brochures de Jaurès, et ils me disaient : croyez-vous que

c'est bon... Je crois bien que c'est bon ! Quelquefois, je me souviens, j'allais déranger les rédacteurs, lorsque Guesde et Lafargue étaient à Sainte-Pélagie... Et ainsi vous voyez ces intellectuels qui demandaient s'il fallait répandre cela dans les Universités Populaires !

Hier nous sommes allés à la Bourse du Travail, nous avons été très mal reçus, j'étais avec un auditeur au Conseil d'État ; le tableau était par terre, des adresses que nous cherchions, et nous étions tous les deux à quatre pattes pour les copier.

Nous allons avoir prochainement dans le quinzième une véritable université populaire socialiste — car on peut prendre le titre en mauvais terme — car il y en a de bourgeois ; on a essayé de s'en servir ; la nôtre est socialiste. Dans ces conditions, je le demande, devons-nous accepter avec nous des intellectuels ?

Lorsque nous avons défilé devant la statue de la République, nous avons déployé notre drapeau rouge ; notre Université, sur notre terrain, sera inaugurée le premier mai et le citoyen Anatole France avec nous... (*Vifs applaudissements à droite*)... Je vous prie, citoyens, de ne pas applaudir, c'est inutile, cela a l'air d'une manifestation. Le citoyen Lafargue a donné des ouvrages pour l'Université populaire du quinzième, qui sont lus et appréciés, qui sont entre les mains de tous les camarades ; c'est un camarade qui a répondu à l'appel que nous avions fait, tandis que d'autres, comme le citoyen Deville, pour des raisons de santé, n'est pas venu.

Le citoyen DEMESY (1)

Citoyens,

Je ne répondrai pas directement, mais je crois répondre d'une certaine manière ; j'appartiens au deuxième arrondissement. Dernièrement il y a eu une réunion sous le titre *Le Réveil des premier et deuxième arrondissements*. Il est

(1) Le citoyen Demesy représentait au Congrès le Syndicat des bourrelliers de Toulouse, adhérent au Parti Ouvrier Français.

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

beaucoup parlé des Universités populaires, et vous voyez bien qu'il est nécessaire de s'en occuper, j'ai communiqué les statuts au citoyen Lafargue, de manière à lui montrer quel est le rôle de ces universités. Je ne généralise pas, je dis ce qui se passe dans les premier et deuxième arrondissements.

On a parlé du mouvement politique, eh bien dans ce *Réveil* où il y avait Anatole France, on ne doit pas s'occuper de politique ; c'est vrai que, par compensation, on ne doit pas cracher par terre, ni être alcoolique. Mais n'empêche pas que si je voulais, je pourrais beaucoup parler. Vous dites, il y a le mouvement coopératif et le mouvement politique, eh bien dans le premier et le deuxième il est défendu de s'occuper de politique. Faites du socialisme avec cela.

Voilà donc un mouvement nouveau ; avec le mouvement coopératif, il y a les universités populaires, et le mouvement politique. S'il faut qu'il n'en reste qu'un, je voterai pour le mouvement politique ; mais du moment qu'avec le mouvement syndical, il y en a quatre, et du moment qu'avec celui-ci les ouvriers peuvent s'instruire et arriver au socialisme, je crois que ce sera toujours un de pris. Voilà ce que je voulais dire. (*Vive approbation à droite*)

Le citoyen RUBANOVITCH

Citoyens,

Quand on nous a annoncé une conférence sur le Socialisme et les Intellectuels, surtout lorsque cette conférence a dû être faite par Lafargue, un des représentants les plus autorisés du socialisme scientifique, j'avais le droit de m'attendre à une définition de ce mot *intellectuel* ; en effet, j'ai constaté qu'il s'est produit une certaine confusion : on a confondu les ouvriers intellectuels avec l'intellectualisme, qui a un sens qui n'a pas été encore peut-être défini. Mais si on indique la source où ce mot a pris naissance, alors vous verrez qu'il a une signification tout à fait spéciale.

Vous conviendrez avec moi que lorsqu'on dit à l'époque actuelle *socialiste intellectuel*, ce ne sont pas les ouvriers

intellectuels qu'on a en vue; on a en vue un certain groupe d'hommes qui, soulevés par un sentiment de justice, se sont jetés à la défense d'une certaine cause.

On a aujourd'hui rappelé le nom du philosophe russe Lavrov; le citoyen Vaillant et le citoyen Lafargue, qui connaissent les œuvres de Lavrov, savent que Lavrov a consacré la moitié de ses ouvrages à définir le rôle de la personnalité humaine, le rôle de l'intellectualisme. Ceci s'explique historiquement, parce qu'en Russie, pendant une certaine phase du mouvement révolutionnaire, c'était justement à la jeunesse intellectuelle qu'était incombé le rôle de la lutte contre la réaction, contre l'absolutisme et contre le capitalisme.

Eh bien, chez Lavrov vous trouverez non pas seulement la définition, mais le développement de ce qu'il appelle l'intellectuel; vous verrez que Lavrov lui attribue un très grand rôle historique. Je ne veux pas faire de conférence, je ne suis pas préparé pour cela, je vous dirai quelle est à peu près la définition de l'intellectuel: c'est un homme qui, armé de l'esprit critique d'une part, et d'autre part soulevé par un esprit de justice, tend, en se développant toujours, en s'assimilant toujours la science, en s'approchant toujours du groupe actif, à réaliser un certain idéal. Voilà la définition de l'intellectuel. Et Lavrov explique même les conditions dans lesquelles ils trouveront l'application de leurs idées.

Et Lafargue nous parlera justement de ces intellectuels, de ces personnes qui, armées de l'esprit critique et du désir de réaliser la justice, arriveront à la réalisation de leur idéal. Mais est-ce que les fondateurs du socialisme scientifique n'étaient pas avant tout des intellectuels? Est-ce que Lafargue et Vaillant n'étaient pas avant tout des intellectuels?...

Une voix. — Ils ne sont même que cela.

Le citoyen RUBANOVITCH. — Est-ce qu'en choisissant leur domicile dans le cinquième, ils se sont donné pour but de trouver des adhérents; et je trouve que les efforts qu'ils ont

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

faits n'ont pas été tout à fait sans succès. Nous avons ici un représentant de la jeunesse, Zévaès... (*Applaudissements à gauche*)

Le citoyen ZÉVAËS. — Membre du Parti Ouvrier !

Le citoyen RUBANOVITCH. — Qui appartient à la jeunesse...

Une voix. — Ce n'est pas un ouvrier !

Le citoyen ZÉVAËS. — Ce n'est pas un indépendant ! (*Applaudissements aux mêmes places*)

Une voix. — Tant mieux pour les indépendants !

Le citoyen RUBANOVITCH. — Nous avons des représentants très éminents de ces intellectuels, qui, s'ils n'ont pas créé le socialisme, l'ont formulé. Ce n'est pas dans un milieu intellectuel qu'on méconnaîtrait le rôle d'une formule, une formule c'est une force énorme. Les intellectuels ont donné au socialisme sa formule et son développement scientifique. Le rôle en est immense.

Vous verrez que, dans la bourgeoisie française, il y a cette double caractéristique : esprit critique et désir de servir la cause des déshérités. Supposons enfin, pour parler de cette cause particulière, que ce ne fût pas un individu de la classe bourgeoise qui ait été injustement condamné...

Voix diverses. — Ah ! enfin... Nous y voilà. (*Vive approbation et protestations bruyantes*)

Le citoyen LAFARGUE. — Je vous demande de répondre à ma conférence et pas autre chose !

(*Cris nombreux de Parlez ! Parlez ! — Il répond très bien*)

Le citoyen VAILLANT. — Je ferai simplement remarquer que Lafargue n'a pas parlé de cela !

Le citoyen RUBANOVITCH. — Certes, parmi ceux qui ont pris parti, parmi ces intellectuels qui ont pris la défense d'un innocent injustement condamné, il y avait des personnes qui entendaient ne défendre que cette cause.

Une voix. — Ce pauvre Alfred... (*Rires*)

Le citoyen RUBANOVITCH. — Pourquoi certains individus ont dévié : c'est parce qu'il y a, au-dessus d'un individu déshérité et frappé par l'injustice, toute une classe qui est toujours victime de cette injustice. Le socialisme scientifique a formulé très simplement cela, en disant : Il y a le prolétariat qui est tous les jours souffrant d'une injustice parce que le fruit de son travail lui est volé. Eh bien, je suis convaincu qu'une partie de cette bourgeoisie, qui a commencé son action par une simple protestation contre une injustice individuelle, si elle applique son esprit critique, elle viendra certainement au socialisme...

Cris : Et Millerand ?... Et Trarieux ?... Et Clemenceau ?... Et Galliffet ?... .

Le citoyen RUBANOVITCH. — On parle de Millerand..., de Galliffet...

Le citoyen VAILLANT. — Nous n'avons pas à entrer dans ces questions.

Le citoyen RUBANOVITCH. — J'ai fini ; eh bien, je dis qu'il y a certainement des intellectuels qui vont plus loin que cette cause individuelle, et qui apportent au socialisme leur force. Et ce sont ces intellectuels...

Cri : Et Galliffet ?... (*Longue agitation*)

Le citoyen RUBANOVITCH. — J'étais peut-être parmi les trois ou quatre premiers socialistes qui ont protesté...

Une voix. — Lisez *l'Aurore* de ce matin ! (1)

(1) *L'Aurore* du vendredi 23 mars contenait un article d'Urbain Gohier contre les conseils de guerre, intitulé : *à bas !* où je relève cette phrase : « Et ces radicaux, ces socialistes du Parlement, qui ont résisté aussi fort et aussi longtemps qu'ils ont pu à la cause de la Vérité, pour ne pas s'intéresser à un bourgeois riche, à un officier d'état-major, à un juif, ne vont-ils pas se rattraper maintenant ? Il ne s'agit plus d'un privilégié ; il s'agit des pauvres, des humbles soldats, des fils de petits électeurs, des fils de paysans et d'ouvriers, de la chair du peuple. Vont-ils laisser les iniquités, les supplices, les assassinats durer et se multiplier sans fin ? »

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

Le citoyen RUBANOVITCH. — Je dis qu'il y a un mouvement des intellectuels vers le peuple, pour l'éclairer ; je salue ce mouvement parce que c'est la répétition de celui qui a eu lieu en Russie, où les intellectuels sont venus au peuple et de cette union sont sorties de grandes choses, comme vous le savez.

(Vifs applaudissements à droite et dans les tribunes)

Le citoyen VAILLANT

Citoyens,

Rubanovitch a répondu à des choses que Lafargue n'a pas dites et c'est là qu'est la confusion ; Lafargue n'a nullement critiqué le rôle de l'intelligence dans le développement du socialisme, il a critiqué le rôle d'individus et non le rôle de la science ou de l'intelligence, et il espère au contraire que le rôle de ces hommes devienne tellement adéquat à la fonction qu'ils doivent remplir qu'il n'y aura plus de critiques à leur adresser ; ils deviennent les collaborateurs du parti, mais tant qu'ils joueront un rôle individuel il y a place pour sa critique.

Je crois par conséquent que le citoyen Rubanovitch, dans les choses qu'il a dites, n'a pas répondu au citoyen Lafargue.

(Mouvement)

Le citoyen CHARLES RAPPOPORT

Citoyens,

Quand le citoyen Lafargue nous a annoncé une conférence sur les intellectuels, et quand il a maintes fois dénoncé, dans les journaux socialistes, que les intellectuels sont un danger social, je me suis toujours demandé comment il se fait que ce danger social n'ait pas été prévu par Marx. Marx qui a analysé tous les éléments de la société capitaliste, qui a prévu toutes les difficultés que la classe prolétarienne aurait à vaincre, qui a prévu le socialisme petit-bourgeois, le socialisme chrétien, tous les socialismes,

enfin, comment n'a-t-il pas prévu le danger du socialisme intellectuel ?

J'ai consacré une notable partie de ma vie à étudier Marx ; j'ai tâché de me rappeler les passages où Marx parle des intellectuels ; il n'y en a qu'un dans un écrit de jeunesse, le plus ancien, où il parle de l'alliance nécessaire entre le prolétariat qui souffre et les intellectuels ; il y a encore dans le *Manifeste* un passage où Marx parle de l'évolution historique : les intellectuels passeront au prolétariat. Il ne dit pas un mot sur le danger que les intellectuels pourront devenir.

Il y a encore un autre fondateur du socialisme scientifique, Lassalle, qui a prononcé un grand discours : *la science et le prolétariat*, et là il a fait ressortir non le danger des intellectuels, mais l'utilité des intellectuels.

Alors, je me demande comment un des représentants du socialisme scientifique peut maintenant trouver tout à coup un danger qui n'a pas été aperçu de ceux-là pendant tout le mouvement socialiste. Je crois qu'il ne s'agit pas ici des intellectuels en eux-mêmes, mais des intellectuels qui ne sont pas venus à telle ou telle fraction... (*Longue agitation*)... Si les intellectuels étaient venus à cette fraction, le citoyen Lafargue ne les aurait pas dénoncés... (*Approbation, applaudissements et murmures*)

Une voix. — C'est une affaire de boutique !

Le citoyen RAPPOPORT. — Il y a une campagne contre les intellectuels, une campagne stérile, sans conclusion. Quelle est la conclusion de la conférence du citoyen Lafargue ? Il n'en donne pas. Il se contredit lui-même ; il a commencé par chasser les intellectuels par la porte et il les ramène par la fenêtre... (*Rires et applaudissements*) Il nous a montré le danger qu'ils sont et il a fini en disant : venez à nous. Il a parlé des intellectuels anti-darwiniens, qui ont profité de la science pour défendre les intérêts capitalistes, mais Darwin aussi était un intellectuel dont la science s'honore.

Il y a des intellectuels socialistes et des intellectuels anti-

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

socialistes... (*Applaudissements, agitation, la voix de l'orateur est couverte par des interruptions continues*)

On ne peut pas attaquer les intellectuels en général, comme on ne peut pas attaquer les juifs en général, parce qu'il y en a des bourgeois et des prolétaires. Il ne faut pas généraliser et mettre les intellectuels comme une classe à part; et voilà pourquoi Marx, qui est le véritable fondateur du socialisme scientifique, et qui n'a opéré qu'avec des notions claires et définies, n'a pas parlé des intellectuels...

Je vous demande pardon que ce soient deux Russes l'un après l'autre qui viennent parler et je demande votre indulgence pour ma prononciation, j'ai le tort non seulement d'être un intellectuel, mais un intellectuel russe; et si les intellectuels russes prennent ici la parole, c'est qu'ils ont eu une douloureuse, longue expérience.

On a longuement discuté dans les journaux socialistes russes dirigés par Lavrov, dans d'autres, dans nos groupes, partout, cette question. Pour nous c'est une question déjà rebattue. Et si, dans un pays où le socialisme est un grand parti, fondé en partie par ce même Lafargue, par ce même Vaillant, si on discute maintenant sur les intellectuels, je dis que c'est un retour à l'enfance!... (*Vifs applaudissements*)

Je le comprends quand un parti n'est pas défini, quand on opère avec des notions vagues, mais plus maintenant... C'est comme de discuter sur l'utilité de la science, sur les universités populaires...

Le citoyen LAFARGUE. — Je me moque d'eux, je n'en ai pas parlé!

Le citoyen RAPPOPORT. — Un grand publiciste russe, à propos d'un journal *En avant* qui s'est publié à Londres, a dit : j'ai vu qu'on y discutait sur l'utilité de la science, alors, je me suis dit que ce n'est pas un journal sérieux, parce qu'il est impossible que le socialisme discute encore sur ces questions élémentaires...

Une voix. — Je conclus que le citoyen n'a rien compris!

Une autre. — Alors, c'est un imbécile? (*Rumeurs*)

Le citoyen RAPPOPORT. — Plekhanov, fondateur du parti social démocrate, avait quelques velléités et rancunes contre les intellectuels... Il faut ajouter qu'il s'est produit récemment à Saint-Petersbourg des mouvements purement ouvriers qui ont rejeté les intellectuels ; ils ont dit, les syndicalistes, il ne faut pas d'intellectuels, parce qu'ils demandent la lutte politique et des places de députés. Il n'en faut pas... (*Rires et applaudissements*) et c'est maintenant Plekhanov qui demande grâce pour les intellectuels attaqués jadis par lui. Mais je crois qu'ils n'ont qu'un tort, les intellectuels : allant dans le Parti Ouvrier, ils seraient bien reçus. (*Applaudissements et longues protestations*)

Une voix. — Nous irons à vos conférences Jaurès, nous autres !

Une autre voix ironiquement. — A bas les idées, vivent les individus ! (*Longue agitation*)

Le citoyen VAILLANT. — J'espère que personne n'a l'intention de troubler cette réunion...

Une voix. — A bas les inquisiteurs !

Le citoyen VAILLANT. — Il ne faut pas que la réunion se transforme en réunion publique. Le citoyen Dally a la parole et ensuite le citoyen Lafargue répondra.

Le citoyen DALLY (1)

Citoyens,

Il semble qu'il se soit établi une équivoque assez bizarre à propos de la définition même du mot *intellectuel*, et sans cette équivoque certainement les difficultés qui ont eu lieu n'auraient pas été faites.

Les camarades précédents nous ont parlé avec éloquence

(1) Le citoyen Dally représentait au Congrès le Groupe d'action républicaine socialiste de Moulins, du parti Socialiste Révolutionnaire, et le Groupe socialiste de Veynes (Hautes-Alpes), du Parti Ouvrier Français.

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

de leur amour du peuple et de leur désir de sacrifice, et je dirai mieux : qu'il y a des périodes de sacrifice tellement longues qu'ils ne parlent que dans un sentiment de douleur, d'affection et d'estime; et je suis heureux de leur rendre cet hommage.

Oui, citoyens, il y a une équivoque, et facile à dissiper, par une simple définition. Je ne veux pas la prendre dans mon cerveau, mais dans l'histoire des évolutions qui se sont produites. Il s'agit de savoir ce qu'est un intellectuel; qu'est-ce qu'un intellectuel? Étymologiquement c'est un homme qui s'occupe des questions d'intelligence. Un ouvrier finissant son a b c, ouvrant un livre, par cela même c'est un intellectuel. Et alors la discussion n'existe plus.

Mais il y a une autre définition de ce mot, c'est la définition que l'usage lui a donnée : un intellectuel, c'est un homme qui s'occupe ordinairement et fait profession de s'occuper des choses de l'intelligence, qui est émancipé, soit par son travail, soit par son intelligence, soit par sa fortune. Voilà ce que nous appelons un intellectuel.

Or, qu'a fait l'intellectuel, en venant à nous? Il est venu à nous et ne nous a point créés. Je commence par Lafargue, notre grand enseigneur de science et de choses socialistes; je rappelle Guesde, cet autre enseigneur de choses socialistes; mon ami Zévaès, mon petit camarade du quartier latin, que j'ai été si heureux de voir élu à la Chambre; il est jeune, et je ne le lui reproche pas, moi qui ne suis pas encore(?) député; il a été élu avant que je ne le sois, car je ne le suis pas... Mais je suis heureux parce que je sais ce que Zévaès a apporté à la Chambre : un cœur absolument dévoué à nos idées communes, une intelligence noble, instruite, qu'il a voulu porter directement au peuple. Il a plu à Zévaès de courir tous les risques de la misère, pour parler directement au peuple pendant des années, jusqu'à ce que le peuple l'ayant jugé digne de lui l'ait envoyé à la Chambre, pour en faire ce qu'il est, c'est-à-dire un député. (*Longue agitation et murmures*)

Eh bien qu'ont fait ces intellectuels et qui sont-ils? Ils ont été frappés de cela, ceux qui, sortis de notre classe bourgeoise, de notre classe où l'instruction avait pu être

donnée complètement, ne sont pas venus immédiatement dans le peuple; au moment du triomphe de cette classe populaire tout entière, au moment où ils ont senti que le peuple se réveillait; ils ne l'ont pas appris par eux-mêmes, ils ne l'ont pas su par leur intelligence, et par cela même ils ont cessé d'être intelligents. Ils ont senti qu'il y avait là un mouvement contre lequel il n'y a rien à faire.

Mais il y en a qui ont senti que des idées autres venaient au monde, ils n'ont point abdiqué, car ce sont des hommes qui au cœur ont un sentiment profond de générosité, ils ont cherché à rendre service à la classe populaire et pour rendre service à la classe populaire, quel a été leur premier acte? Il a été cette maladresse de ceux qui n'ont pas su abdiquer leur bourgeoisie, leur famille, qui n'ont pas su abdiquer leur classe, n'ont pas su venir dans le peuple, vivre de sa vie, vivre de sa misère, qui n'ont pas enfin connu la faim pendant quelques jours, fussent-ils avocats, professeurs, qui n'ont pas fait à leurs idées le sacrifice de leur vie, qui sont venus à nous avec tous les préjugés de la tradition bourgeoise qui tient en ses mains tout l'enseignement classique; et de même qu'on avait fondé pour des bourgeois et des fils de bourgeois des universités, ils ont voulu fonder dans un excellent sentiment...

Une voix. — C'est un discours électoral! Allez, on vous nommera député, ne dites plus rien!

Le citoyen DALLY. — Je ne suis pas candidat...

Une voix. — Vous le serez!

Le citoyen DALLY. — Ils sont venus à nous avec des idées bourgeoises, préconçues, qui leur avaient été imposées par leurs maîtres, qu'on n'enseigne que par les Universités. Ils ont pensé qu'ils avaient assez de science pour enseigner les ouvriers, mais ceux-ci n'avaient pas assez de temps pour entendre leurs enseignements. Et le gouvernement au lieu de dix heures a préparé une loi pour que tout le monde travaille onze heures.

Le citoyen ZÉVAËS. — Très bien!

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

Le citoyen DALLY. — Alors nous leur avons dit : vous avez agi avec probité, mais vous vous êtes trompés ; il y a une question primordiale. Il y a une question qui prime votre enseignement, c'est la liberté de ce même peuple...

Une voix. — Réduisez, c'est une répétition générale. — On vous nommera, allons, vous serez nommé !

(L'orateur ne peut continuer par suite des interruptions)

Le citoyen LAFARGUE

Citoyens,

Tous ceux qui sont venus à cette tribune n'ont pas attaqué la conférence... *(Rires)* Ils ont dit : vous eussiez dû définir l'intellectuel. Marx n'a pas dit cela, n'a pas fait cela. Nous, marxistes, nous ne voyons pas par Marx, mais eux, qui ne sont pas marxistes, ne jurent que par Marx. *(Rires)*

On est venu parler des Universités populaires, je n'en avais pas parlé ; on est venu parler des affaires russes, des crises qu'il y a eu en Russie entre les intellectuels et les ouvriers. Cela peut être très intéressant, je ne le conteste pas, mais cela n'est pas en question. *(Mouvement prolongé)*

J'ai dit que, dans la production artisanale, le travail intellectuel et le travail manuel sont fondus dans la même personne ; j'ai montré dans tout mon discours que les intellectuels...

Une voix. — Et Molière ?

Le citoyen LAFARGUE. — J'arriverai tout à l'heure à Molière.

J'ai dit que les intellectuels ont été fabriqués pour servir la bourgeoisie, comme on fabrique des chaussures... *(Applaudissements)* Et que cette fabrication avait été si abondante que la valeur du travail intellectuel est tombée au-dessous de la valeur du travail manuel. Cela vaut mieux que toute espèce de formule algébrique, et puisqu'on a parlé de Marx, je vous dirai que l'on ne trouve pas une définition dans tout le *Capital*.

Une voix. — Et la définition de la valeur, et la définition du travail simple.

Le citoyen LAFARGUE. — Marx commence par la marchandise, il développe, analyse, critique les phénomènes, moi je n'ai pas commencé par faire une définition, je n'en ferai jamais, il n'y a que les pédants qui font des définitions! (*Vifs applaudissements à gauche*) C'est de la scholastique, parce que la définition que vous donnerez aujourd'hui ne sera pas bonne demain, et ce qui est bon pour la Russie n'est pas bon pour la France. La définition que Marx aurait pu donner en 1848 des intellectuels, lorsque la grande production capitaliste n'était pas développée comme elle l'est aujourd'hui, ne serait pas bonne actuellement. Les définitions ne comptent donc pas, ce sont les faits qu'il faut analyser et critiquer.

Vous m'avez parlé tout à l'heure de Molière; je ne vous ai parlé de Molière que pour montrer que les littérateurs et les intellectuels, qui, au siècle dernier, étaient des révolutionnaires, étaient des esprits d'attaque qui démolissaient toute l'idéologie de l'ancienne société aristocratique et féodale, et qui, aujourd'hui, ne sont que de misérables domestiques de la classe capitaliste... (*Applaudissements*)... Ils ne comprennent pas...

Une voix. — Et Anatole France?

Le citoyen LAFARGUE. — Remarquez qu'il y a des exceptions. Anatole France est un des esprits les plus émancipés de la bourgeoisie, je le sais, je le reconnais...

Plusieurs voix. — Ah! ah!...

Le citoyen LAFARGUE. — Mais est-ce qu'il n'y a pas ensuite tous les pornographes qui écrivent dans les journaux, des hommes de grand talent, comme Sylvestre, qui prostitue son talent pour plaire à toutes les prostituées du monde... (*Très vifs applaudissements dans toute la salle*) — Cela sort de Polytechnique! Est-ce que ce n'est pas une honte de voir

LE SOCIALISME ET LES INTELLECTUELS

des intellectuels ravalent ainsi leur talent, leur intelligence et leur instruction?... (*Approbation générale et totale*)

Aujourd'hui le travail intellectuel est une marchandise, et c'est comme marchandise que je l'ai examiné ici; et c'est une marchandise qui se déprécie tous les jours. Et je dis aux intellectuels : eh bien vous, qui êtes des intellectuels, est-ce que vous n'ouvrirez pas les yeux; est-ce que vous ne verrez pas l'abîme où vous allez vous précipiter; est-ce que vous ne vous révolterez pas contre cette misère?... Pourquoi est-ce que nous avons trouvé tant de difficultés à faire de la propagande dans les milieux intellectuels, tandis que, lorsque je suis allé dans les villes ouvrières, où jamais je n'avais tenu de réunion, trouvant des ouvriers qui n'avaient jamais entendu parler de socialisme, quand je leur en parlais, leurs yeux s'éclairaient... Ils comprenaient ce que je disais. Pourquoi? Parce qu'ils travaillaient dans l'usine, parce qu'ils étaient sous le joug patronal direct, qu'ils étaient employés dans une production commune et qu'ils voyaient bien qu'ils ne pouvaient s'émanciper individuellement.

L'intellectuel est différent; il croit que, par sa roublardise... (*Vifs applaudissements à gauche*)... que par son intelligence, ses connaissances, il pourra s'émanciper individuellement... (*Vifs applaudissements à gauche*)... Vous dites : ce n'est pas vrai ! Je suis heureux de cette parole, et je voudrais que tous les intellectuels en disent autant, et surtout le mettent en pratique.

Il n'y a donc pas de définition à donner, il n'y a que des faits à examiner; aujourd'hui la classe ouvrière s'est organisée, la classe ouvrière commence à enlever les positions de l'ennemi. Et les intellectuels n'ont rien fait pour cela...

Une voix. — Et vous avez fait beaucoup !

Le citoyen LAFARGUE. — On citait tout à l'heure le jeune camarade Zévaès; eh bien oui, je suis heureux de l'avoir parmi nous, parce qu'il est un des propagandistes les plus actifs que nous ayons dans le parti socialiste; il court partout; il ne reste pas au Palais-Bourbon, il circule dans tout le pays — avec le permis de voyager des Compagnies...

Nous aimerions avoir des intellectuels parmi nous, des intellectuels venant parmi nous apprendre la science socialiste et ne s'improvisant pas socialistes pour nous imposer un socialisme de leur fabrication... (*Applaudissements à gauche*)

Rappoport croyait me lancer une pointe terrible en disant: s'ils étaient avec vous, vous seriez enchantés !... Vous avez parfaitement raison, citoyen Rappoport, parce que les intellectuels qui ne sont pas avec nous, ne songent qu'à une chose : se servir du socialisme personnellement. Mais le parti socialiste est fort maintenant, et si les intellectuels veulent s'émanciper, ils le feront non pas par philanthropie, non pas par condescendance pour la classe ouvrière, mais pour eux-mêmes; s'ils veulent s'émanciper, ils rallieront le parti socialiste; autrement ils seront toujours en arrière.

(*Applaudissements et longues protestations; exclamations diverses, interpellations*)

Les camarades Sarraute et Estève demandent la parole, qui leur est refusée.

Le citoyen ESTÈVE. — Merci, citoyen Vaillant.

La séance est levée.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

A notre Maître Villiers de l'Isle-Adam

la lumière

Qui perd les yeux
perd la beauté de
l'Univers et reste
semblable à un
homme qui serait
enfermé vivant dans
un sépulcre où il y
aurait mouvement
et vie.

LÉONARD DE VINCI

TIMOR

Une voiture attelée de trois chevaux en flèche, et abritée contre le soleil par un tendelet de toile écrue rouge et blanc, emmena Clément et sa mère de la côte humide et malsaine de Timor dans la montagne. Les chevaux, petits et énergiques, ne s'arrêtaient pas de trotter aux côtes, qui étaient longues et raides. Le voyage dura deux jours.

Les frères de Clément étaient des jeunes gens robustes, sans culture et religieux. Ils menaient la vie ordinaire des planteurs. Aux heures chaudes de la journée ils faisaient la sieste. Le matin et le soir ils surveillaient le travail des nègres dans les rizières, dans les plantations de théiers et de caféiers. Tous les mois ils recevaient d'un planteur voisin une revue qu'ils passaient, après l'avoir lue, à un autre voisin. Le dimanche, ils allaient à la messe à vingt kilomètres de leur maison. Ils accueillirent amicalement leur nouveau frère. Mais ils furent déçus par le maigre développement de son corps. Clément s'étonna de la petitesse du cercle où tournait la pensée de ces grands garçons qui ne

parlaient que des champs, des serviteurs, des orages.

Son père, dans cette solitude, était redevenu pieux.

Une petite fille, la dernière née de la maison, tout de suite, fut très près de son cœur. Élisabeth aima, dès qu'elle le vit, cet étrange frère tombé du Ciel. Elle le conduisit par la main, fidèle comme son ombre.

La maison était sans livre et sans musique. Dehors brûlait le soleil. La forêt était tout près, avec sa végétation d'arbres monstrueux.

Clément écrivit à Majorel : Maître, qui vous dira combien je vous regrette ? Pourquoi ai-je eu la lâcheté de partir ? J'aurais dû résister à ma mère et lui dire : Laisse-moi aux charmes de ces paysages humains que je comprends. — Pendant toute la traversée, j'ai entendu nommer des pays de rêve : l'Égypte, l'Arabie, l'Inde aux millions de Dieux. Les passagers s'étonnaient de la beauté des cieux, des terres et des mers. La nuit, des raies phosphorescentes — qu'est-ce que des raies phosphorescentes ? — suivaient le bateau ; et l'on disait que l'eau ouverte par l'étrave était sanglante, vue dans la transparence de la quille peinte en rouge.

Timor est une île merveilleuse. La route qui nous

la lumière

a menés ici était couverte par l'ombre des arbres. L'eau ruisselait partout; des indigènes nous croisaient, aiguillonnant des bœufs qui tiraient des chariots aux roues pleines. Dans une forêt, trois paons qui marchaient sur la route devant nous se sont envolés; et ma mère, émue par la beauté du spectacle et oublieuse, m'a dit : Regarde leurs queues éployées ! — Mes dents se sont serrées, et je me suis retenu de pleurer.

Mes frères me méprisent pour ma faiblesse; mon père est une intelligence caduque. Maître, je n'aurais pas dû venir ici; j'y meurs d'ennui. La fête de cette nature qui est autour de moi, et qui n'est pas pour moi !

Élisabeth entr'ouvrit la porte. Si léger qu'eût été le bruit, il réveilla Clément de son sommeil. En même temps un oiseau chanta.

— Un loriot!

Élisabeth se mit à rire :

— C'est donc bien étonnant un loriot ? Tu n'en avais pas encore entendu ici ? Mais il y en a beaucoup autour de la maison. Les premiers colons en apportèrent avec eux. Ce sont de très vieux émigrés.

Clément s'habilla et sortit pour entendre de plus près l'oiseau. Élisabeth l'accompagna.

A leur approche l'oiseau s'envola et d'arbre en arbre il les conduisit jusqu'à la forêt où il se perdit. Ils demeurèrent quelques minutes aux aguets. Ils n'entendirent plus rien.

— Cette forêt étrangle le chant des oiseaux dans leur gorge. Elle m'est odieuse.

Élisabeth demanda :

— Comment sont donc les forêts là-bas ?

— Dans notre vrai pays il n'y a pas de forêts, petite sœur ; il y a seulement des bois où poussent des arbres plus petits et moins serrés, dont les feuilles laissent passer les rayons d'un soleil plus doux. Les lianes ne s'enchevêtrent pas en d'inextricables taillis. On passe librement entre les troncs. L'homme taille les branches, abat les arbres. Il est

la lumière

le maître. Ici nous sommes des étrangers. La forêt nous hait, elle préfère les grandes bêtes.

— Tu veux rire. Dans les champs qui sont là poussaient autrefois des arbres. On y a mis le feu ; on a déterré les racines. Et là où les charrues ont passé, la forêt n'est plus revenue.

— Les bois de là-bas sont pleins d'oiseaux — de toute espèce d'oiseaux — de loriots, de mésanges, de pieds noirs, de rossignols, de fauvettes, de merles, de sansonnets.

— Est-ce donc parce que tu n'entends pas de chants d'oiseaux que tu es triste d'être venu chez nous ?

— Tu es trop curieuse ! Et d'abord si je n'étais pas venu ici, je n'aurais pas pu t'embrasser.

— Cependant tu n'es pas heureux d'être avec nous. Tu rêves toujours à des choses lointaines.

Élisabeth défendit Clément contre ses frères. Elle leur disait :

— Ne vous irritez pas contre lui. Et ne croyez pas que son air en allé soit un air de mépris : s'il aime à demeurer seul dans sa chambre et s'il ne vous accompagne pas au dehors, c'est que cette nature est morte pour lui. Il me l'a laissé comprendre. La forêt sans oiseau est sans charme. Mais un jour il finira par trouver sa joie dans le bourdonnement des insectes. Déjà les sources infiltrent dans son cœur le sentiment de la beauté de cette terre.

— Sœur tu es trop indulgente. Ah ! si ce n'était que ce pays que Clément n'aimât pas ; mais c'est nous qu'il n'aime pas. Il a vécu trop longtemps sans nous connaître. Nous avons poussé ici comme des jeunes arbres, de jeunes animaux, de jeunes sauvages. Lui, il aime une civilisation exquise, que nous ne pouvons soupçonner mes frères ni moi. Il nous trouve des barbares, il regrette la nature et plus encore les hommes de l'Europe occidentale.

Les six garçons répétèrent ensemble :

— C'est bien cela, il regrette les hommes de l'Europe occidentale.

Élisabeth :

Dites mieux : il regrette ses amis.

— Et nous ? Nous ne sommes donc pas ses amis ?

— Pas encore ; mais vous pourrez le devenir.

— Tu es plus fine que nous tous, Élisabeth, mais nous pensons que tu n'auras pas raison ; Clément n'est pas de notre race.

Étendu sous la véranda, par delà les collines vertes, Clément aurait pu voir une mer diamantine. Une lunette marine était orientée vers la méditerranée de l'Insulinde. Élisabeth guettait le passage des vapeurs qui faisaient le service de Timor à Java et à Batavia. Elle avertissait son frère et lui nommait les bateaux. A des intervalles réguliers, un domestique piquait les heures en frappant avec un maillet un cylindre de bois suspendu aux branches d'un arbre, dans la cour.

La nuit, il était réveillé par le frôlement d'une aile de chauve-souris, entrée par la fenêtre ouverte, ou par le cri plaintif des lézards qui se donnaient la chasse sous les meubles ; quelquefois aussi par le rugissement d'un tigre rôdeur ou par le grondement d'un volcan en éruption.

Son père se reprochait de l'avoir jadis abandonné. Il disait à sa femme :

— Pardonne-moi ; tu étais plus clairvoyante. Nous n'aurions jamais dû nous séparer de lui. C'est un étranger qui est revenu parmi nous. Ah ! Majorel que vous êtes puissant sur les âmes !

Madame Saint-Adjutory lui répondit :

— Oui Majorel. — Mais Clément a subi une influence plus puissante encore.

— Et laquelle ?

— Il a été amoureux —

— Tu le sais ?

— Je le soupçonne —

— Ne le lui as-tu jamais demandé ?

— Jamais je n'ose —

Elle encouragea son mari à cette hardiesse.

Clément s'expliqua devant son père :

— Non vraiment, je n'ai jamais été amoureux.

— Alors pourquoi, chez nous, traînes-tu un si grand ennui ? pourquoi tant regretter l'Europe ?

— Je suis cruel de vous attrister ainsi, vous qui m'aimez ; je voudrais revoir Majorel. Vous l'avez connu cet esprit divin ! Il me donnait l'illusion que j'étais un homme comme un autre, il ouvrait pour moi les portes du monde visible. C'était un enchanteur, un magicien, un sorcier de paroles. Il me promenait dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, il exaltait ma vie.

— Je me souviens et je comprends ! Tu as raison de le dire, Majorel est un esprit divin. J'ai été sous son charme, autrefois, comme toi. Aime-t-il toujours le cinquième siècle de la Grèce ?

— Toujours.

— Je me souviens de son enthousiasme quand il me parlait de ce temps où la vie de quelques hommes fut si belle. Et déteste-t-il toujours Socrate ?

— Toujours. —

— Il lui reprochait d'avoir dédaigné la beauté, toute la beauté — la beauté d'Aspasie, la beauté d'Alcibiade, la beauté du monde, la beauté de la vie.

— Et d'avoir méprisé la vérité —

— Sans doute parce qu'il dégoûta ses disciples des recherches des Ioniens ?

— Il disait que sa doctrine annonçait les temps où le souci du sombre royaume des morts occuperait tous les esprits.

— Et l'empereur Julien ? l'aime-t-il toujours ?

— Toujours : il haïssait l'esprit chrétien.

— Des légions d'étoiles se levaient au-dessus de nos têtes, quand, allant et venant sur la digue, nous nous entretenions du Christ. Il me le représentait dans la Judée. —

Madame Saint-Adjutory, aux écoutes, entendit ces paroles. L'influence de Majorel avait été si profonde, que son mari la subissait encore ! Elle s'écria :

— N'achève pas ; tu parlerais du Christ comme s'il était un homme. A la dérive de tes souvenirs, tu redeviendrais le blasphémateur que tu as été. —

Toi, Clément, songe à ton père. Il n'est plus le disciple désespéré de personne. Avec la croyance, il a retrouvé, sur cette terre que tu maudis, la joie humaine. Laisse-toi pénétrer par la simplicité de la vie que nous menons ici ; par cette nature dont tu devineras la beauté avec le temps. La saison est insupportable pour toi. L'atmosphère est trop chaude, trop humide, chargée d'orage ; mais bientôt vont venir des mois plus doux. Et tu goûteras la suavité de l'air qu'on respire dans cette forêt, sur les pentes de cet antique volcan. Des nuits vont venir, si calmes, que tu sentiras leur paix effleurer ton visage.

— Cet impitoyable soleil me tue. L'homme ne peut réfléchir ici. Il faut qu'il vive comme une bête, comme une plante. Je sais qu'au loin, devant nous, il y a le prestige de la mer et que l'on peut voir, au large, surgir des îles glorieuses. Autour de nous, par les temps clairs, du sommet de cette montagne on peut voir les fumées de vingt volcans ! Je sais que les cieux d'ici ont la dureté du métal ; que le mystère de ces nuits est hanté par les astres les plus éclatants de l'univers ! Mais que me font la mer, les îles, les volcans, les étoiles, à moi, qui ne puis pas les voir ! Je regrette l'Europe. Là-bas, j'avais des livres, des musiques, de l'air frais où la pensée est agile. —

la lumière

— Tu es malade d'orgueil, malade de regret, malade d'amour. —

— Qu'importe que je sois malade d'orgueil, de regret ou d'amour si je suis malheureux ?

Majorel écrivit à Clément :

Ta désolation m'afflige. Il aurait fallu ne jamais demeurer dans ma maison ou y demeurer toujours. Puisque dans l'infini du temps et de l'espace, dans les combinaisons innumérables du possible, nous avons eu la chance, merveilleuse vraiment, de nous rencontrer, il est triste que notre amitié préparée par des séries d'événements inconnus de nous, et nouée par notre volonté, soit à la merci d'Êtres oubliés, des étrangers en somme; ton père et ta mère. Comparées aux unions spirituelles, les unions par le sang ne sont rien. Tu étais mon vrai fils. Je t'avais délivré de la Terreur divine. J'ai soufflé sur les formules décrépites du bien et du mal et j'ai fait s'évanouir à tes pieds leur prestige. Tu es devenu un homme libre. Le climat que tu subis énerve et rend lâche. Ton père fut un affranchi, lui aussi, et vois : les Esprits du soir et les Esprits du matin, les idées enfantines et séniles l'ont entraîné dans le cercle de leurs rondes. Il s'est débattu et à la brume il s'est noyé dans la fontaine.

Les frères de Clément couchèrent sur ses bras étendus le corps d'un gros oiseau, vivant encore. C'était une sorte de goéland aux ailes gigantesques qui s'était laissé tomber dans la cour. Il agita convulsivement ses ailes avant de se raidir dans la mort. Clément rabattit les paupières sur ses yeux, et comme il avait cru reconnaître en lui un exilé des mers d'Europe égaré dans l'Insulinde, aidé d'Élisabeth, il l'emporta dans la forêt et l'enterra au pied d'un figuier géant.

Le soleil disparu rougissait encore le ciel. La nuit appareillait pour un nouveau voyage.

— Élisabeth, la vie de cet oiseau est enviable ! il a parcouru le monde sur ses larges ailes. Il a connu tous les temps : les jours de grand soleil et les brumes. Son ventre a effleuré la crête des vagues, et sa forte carcasse a résisté aux tempêtes comme celle d'un steamer ! le gaillard happait les poissons dans la mer, et il a crevé, sans doute, avec son bec, plus d'un cadavre de noyé flottant entre deux eaux. Par quelle étrange aventure est-il venu s'échouer ici, le vieux Viking ? Il a connu l'ivresse de la liberté, de la force et de la joie ! Il dormait sur les promontoires. Il s'élançait dans l'espace aux premiers rayons du soleil ; il tournait dans la lumière ; ou bien, repliant ses ailes, il

la lumière

s'abandonnait à la houle atlantique, qui le berçait sur ses ondes allongées. Il a pu voir dans le ciel nocturne ce que ne pourrait imaginer le plus grand des poètes, s'il était aveugle, Cassiopée, le Cygne, le Lézard, la Grande Ourse, Andromède qui attend son amant au bord de la Voie triomphale !

— Comme tu t'exaltes pour un misérable oiseau démonté par la rafale.

— J'envie tous les Êtres qui voient, j'envie les plantes elles-mêmes. Je n'ai jamais tant regretté la lumière ! La terre se meut silencieusement dans l'espace ; il me semble que personne au monde n'aurait plus joui de voir les aspects divers de sa révolution éternelle.

— Frère, en t'attristant ainsi tu nous fais injure. Il y a tant d'amour autour de toi qu'il devrait en naître invinciblement du bonheur.

— Ne m'en veux pas.

— Je ne t'en veux pas, mais sois plus sage. Majoriel savait t'enlever à toi-même et te guérir du désespoir. Nous sommes moins savants que lui et nous ne connaissons pas les baumes d'oubli ; mais nous te faisons tous ici le don de nos cœurs. Ne le dédaigne pas.

Clément essaya de dissimuler son ennui. Il prit plaisir, le soir, à entendre la musique des indigènes, revenus des champs. Il restait là très avant dans la nuit, écoutant sans se lasser des histoires accompagnées par des flûtes, des cithares, un violon européen. Des battements de gongs rythmaient d'incompréhensibles mélodies qui engourdissaient la pensée de Clément. Des harmonies, entendues sous d'autres cieux, accouraient du fond de sa mémoire. Quand les chants et les instruments se taisaient, brusquement réveillé, et rendu au monde réel, il écartait autour de lui ses mains, touchait la tête, les épaules ou les jambes d'un de ses frères étendu près de lui.

— A quoi songes-tu ?

Et lui n'osa jamais répondre franchement :

— Je songe que ces musiques ne sont pas moins éloignées de moi que vos âmes.

Il craignait qu'Élisabeth ne lui demandât :

— En quoi donc es-tu si dissemblable de nous ?

Était-ce parce qu'il ne croyait ni en Dieu ni en la vie future — ou parce qu'il avait une culture plus riche — ou parce qu'il avait une sensibilité plus délicate ? — Il se sentait d'un autre temps, d'une autre civilisation, presque d'un autre règne.

Dans la forêt il y avait un large espace quadrangulaire appelé *le Champ des Dieux*, pavé de larges dalles, disjointes par l'effort d'une végétation irrépressible. Toutes les religions qui abordèrent cette île — les fétiches, Brahma, Bouddha, Mahomet, créèrent dans ce lieu saint des temples et des symboles. Les tremblements de terre avaient écroulé les sanctuaires ; les feuillages des arbres n'ombrageaient que des ruines. — Une statue de Siva, haute de dix pieds, enfoncée jusqu'au nombril dans les trachytes épanchés du volcan supérieur, dominait ce massacre. La voûte qui protégeait sa tête contre les pluies et le soleil, dans sa chute écorna sa tiare, cassa deux de ses quatre bras, brisa son chasse-mouches. Il gardait dans une de ses mains une fleur de lotus.

A ses pieds, sa femme Dourga, la vierge pure, gisait en deux morceaux, démontée de son taureau Nandi. Des coulées de lave avaient tracé parmi ces débris des voies stériles, suivies à certaines fêtes de l'année par des théories de pèlerins qui rampaient sous la brousse pour baiser les idoles de bois, les emblèmes phalliques, les dieux difformes aux têtes d'animaux et aux corps androgynes, l'éléphantine Janesh, déesse de la Sagesse, Gourou, l'ermite, avec sa longue barbe, sa cruche d'eau, son chapelet et son trident, les Bouddhas ventrus aux yeux de rêve,

TIMOR

— ou pour invoquer Allah dans l'aire chaotique d'une mosquée sans coupole.

A l'angle nord-ouest de cette ville morte, une chapelle chrétienne rassemblait chaque dimanche les colons des alentours. Clément avait accepté d'y accompagner sa famille, mais c'était un scandale de voir, debout dans l'église, ce jeune homme qui ne faisait aucun geste de prière.

la lumière

Clément ne recevait plus de lettres de Majorel. Son maître ne se souvenait déjà plus de lui ? Il écrivit des lettres suppliantes.

— Maître, les nouvelles que j'ai de vous et les histoires que vous me contez sont ma plus grande joie. Pourquoi me délaissez-vous ? Avez-vous cessé de m'aimer ? Vous aurais-je involontairement blessé ? Peut-être pensez-vous que je n'ai pas assez résisté au chagrin. Vous haïssez la faiblesse.

Majorel, lui aussi, attendait en vain des lettres de Clément. Madame Saint-Adjutory interceptait tous les messages ; son mari ne se résignait pas à cette manœuvre.

— Il ne faut tromper personne ; jamais Clément n'a été plus triste. Tu exaspères ses regrets.

— Le salut de son âme vaut un mensonge : ils finiront par s'oublier.

Les courriers se succédèrent : Clément n'eut aucun soupçon d'être trahi. Sa mère affirma avoir appris de Reims que Majorel était malade. Un jour elle dit : Majorel est mort.

Majorel est mort. — Clément n'avait jamais imaginé que son Maître pouvait mourir. L'homme qui lui avait appris l'histoire des vieilles civilisations humaines dans les plaines sacrées de l'Euphrate, du Gange et du Nil était le contemporain de ces âges reculés, et comme sa naissance se perdait dans le Mystérieux Autrefois, sa fin était réservée à un incalculable avenir. — Il se retira pour le pleurer au bord d'un étang des bois. Il se tenait accroupi au milieu des fougères, si immobile, que des chevreuils et des cerfs, près de lui, venaient boire. La cloche des repas tintait, il ne l'entendait pas. Ses frères se mettaient en quête, le ramenaient à la maison. Insoucieux des tendresses familiales, il poursuivait ses rêveries sur d'anciens récits de Majorel.

— Les mages de Chaldée étudiant les astres au sommet de leur tour. Les bergers poussant leurs bêtes sur les pentes de l'Iran. Les troupeaux d'esclaves ramenés à coups de fouet dans Assur. Les courses des pirates phéniciens.

la lumière

Élisabeth surprit par hasard le mensonge de sa mère.

— Il est déjà si malheureux. Il n'a jamais pu voir Majorel. Il a été violemment éloigné de lui. On lui tue maintenant son ami.

Clément venait dans une allée. Ses mains appelaient les arbres, caressaient les troncs.

— Que deviendrait-il, si les arbres fuyaient, si la nature était traîtresse. Toi qui ne vois ni les mensonges ni les pièges, tu as droit à la vérité.

Quand Clément arriva près d'elle, elle lui dit :

— Non, Majorel n'est pas mort.

— Vous m'avez trompé. Je veux partir.

Madame Saint-Adjutory répondit avec fierté :

— Si je t'ai menti, c'est que je t'aime. Je croyais que tu nous donnerais la tendresse qui ne pourrait plus aller à un autre.

— Vous avez joué avec ma douleur. Je veux partir. Quand je serai loin de vous je vous pardonnerai votre mensonge.

Madame Saint Adjutory se révolta contre la dureté filiale.

— Pourquoi me parles-tu ainsi? Tu n'as donc jamais menti? Pars. Emporte à ton ami ton cœur inhumain. Je te souhaite de ne souffrir par personne comme je souffre par toi.

Élisabeth choisit un moment où elle était seule avec son frère pour lui faire ses adieux.

— Je t'attendrai. Tu nous reviendras moins troublé.

— Élisabeth, j'emporte l'empreinte de ton visage dans mes mains.

Dans les heures vides de la traversée Clément eut des regrets pour la vie qu'il avait quittée. Il sentit qu'il laissait derrière lui beaucoup d'amour.

Maintenant qu'elles étaient loin, il découvrait le charme familier des discussions sur l'étendue des bois, la culture des rizières, le métrage des champs.

Il se demanda même avec intérêt si la récolte de coton partirait par voie anglaise? La question n'était pas encore résolue à son départ.

Une vieille manie de son enfance le tourmenta. Avec ses doigts il refoulait ses yeux élastiques dans leurs orbites. Accoudé au bastingage, il traversa le golfe du Bengale un pouce dans chacun de ses yeux.

A Ceylan une très belle fille s'embarqua. Sur son passage les débardeurs nègres et hindous gardèrent, immobiles au bout de leurs bras, les ballots qu'ils portaient, en offrande à sa beauté. Elle faisait tourner entre deux doigts de sa main droite une ombrelle rouge à manche d'ivoire. Elle embaumait une odeur de thé et de bois des îles.

Le hasard fit d'elle aux déjeuners la voisine de Clément. Elle fut longtemps à s'apercevoir que le singulier étranger était aveugle.

Clément s'amusa de sa méprise : il tournait la tête vers les objets qu'elle désignait. Pourquoi ne paraissait-il jamais ému par le spectacle des choses ?

— Vous êtes beau — — la grâce enfantine de vos traits — — — mais vos yeux — vos étranges yeux ? —

Clément pensa :

— Elle va découvrir le mystère.

Et il trembla que sa grâce pour lui n'en fût diminuée.

Il répondit :

— Vous ne voyez pas — — regardez bien. Ce doit pourtant être clair — clair comme le jour — clair comme la nuit. —

La lumière du soleil qui pénétrait ses paupières les animait d'un artificiel éclat.

Son ombrelle, qu'elle changea d'épaule, jeta de l'ombre sur le visage de Clément. La lumière qui jouait au fond de ses yeux fut éteinte.

— Vos yeux sont morts ! Seriez-vous aveugle ?

C'était la fille d'un consul anglais. Elle descendit à Aden.

L'Égypte et l'Arabie coururent aux flancs du navire. Quand on fut sorti de Suez les brises du nord éventèrent les visages, apportant les claires

la lumière

pensées, et chassant des cervelles les souvenirs du trouble Orient.

Clément salua Alexandrie avec la joie de l'Hellène qui revient des pays barbares dans sa patrie.

Près de Malte un passager lui raconta une histoire qui embellit la fin du voyage.

Saint Louis, parti pour la croisade, éprouva une violente tempête; ses chevaliers, des gens de l'Île de France, de la Champagne et de la Picardie, crurent leur dernier jour arrivé et furent pris de frayeur. Le roi demeura calme au milieu d'eux. Et comme ils s'étonnaient de son intrépidité, le saint répondit : N'ayons point de crainte; à cette heure, les moines de Cîteaux sonnent les cloches et chantent pour nous.

LES TÉNÉBRES

Reims était seul à attendre Clément.

— Majorel ?

— Nous allons chez lui. Un bateau de pêche s'était échoué au bout de l'estacade, démonté par les grandes marées de ces derniers jours. Quelques hommes de l'équipage se cramponnaient aux madriers qui étayaient les planches de la jetée ; la mer les recouvrait à chaque instant. Majorel voulut les secourir : il s'était ouvert le ventre sur un pieu.

la lumière

Majorel ne remua pas quand ils entrèrent. La garde leur fit signe qu'il dormait. Au milieu de la nuit, il s'éveilla et distingua des Êtres dans la clarté de la veilleuse. Clément s'approcha de lui. Il le reconnut.

— C'est toi, Clément? Je savais que tu arrivais aujourd'hui. Allumez une bougie. — — Tu es entré sans que je t'aie entendu. Dis-moi, avant que je meure : De quoi me remercies-tu le plus? —

— Maître vous m'avez appris à aimer la vie et à ne pas trop regretter la lumière!

— C'est bien cela. Je t'ai appris à aimer la vie. Reims te dira que je me suis exposé à la mort par sentiment du devoir ou par amour des hommes. Ne le crois pas. J'ai voulu courir un beau risque. Jamais je n'ai tant vécu qu'au moment où la vague m'a jeté sur ce poteau éclaté.

Les ténèbres éternelles commencèrent à s'appesantir sur les yeux du moribond, qui agita les bras hors de son lit pour retenir une chose qui fuyait. Il murmura :

— La lumière, la lumière, la lumière — —

Reims s'approcha de lui. Majorel devina sa pensée :

— Je ne me confesserai pas. Dans ma vie je n'ai fait ni bien ni mal. Je n'attends, après ma mort, ni punition ni récompense.

LES TÉNÉBRES

Le jour encore lointain fit pâlir la bougie et les étoiles. Majorel ouvrit les yeux pour contempler à travers les fenêtres blémies et sans rideaux le cérémonial de l'aurore — sa dernière aurore.

Il vit mourir Vénus, mais il ne vit pas se lever le Soleil.

Clément demanda à l'abbé de le laisser seul avec le cadavre. Il s'assit au chevet du lit et songea :

Celui qui a voulu mettre la lumière dans mes mains est aussi aveugle que moi. Celui qui a joui de l'universelle beauté ne jouira jamais plus de rien. Celui qui aimait tant la force et l'agilité de son corps est inerte. Il est mort depuis cinq minutes à peine, son corps est encore chaud, et il est aussi mort qu'Alcibiade ou que Darius.

la lumière

Zachée attendait Reims dans la rue. Le prêtre dit :

— Majorel n'est plus. Clément retrouvera-t-il son ancienne foi ?

Zachée répondit d'une voix sortie du fond des Temps :

— Des vols d'Elohim tourbillonnent autour de sa tête. David ne sera pas toujours aussi orgueilleux. Sa raison sera domptée. Il se prosternera devant l'Éternel avant que la corde d'argent se rompe, que le vase d'or se brise, que la cruche se casse sur la fontaine et que la roue éclate sur la citerne.

Rome — Paris

Mars 1898 — Août 1899

Le Gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie G.-A. RICHARD & Compagnie, 9, rue du Pont. — 2411

en nous donnant les noms et adresses des personnes à qui nous servirions utilement des abonnements éventuels ou des abonnements gratuits payés d'ailleurs ;

en nous envoyant des documents et renseignements.

Toutes les fois que nos deux correspondants le désirent et nous y autorisent, nous les mettons en communication, c'est-à-dire que nous donnons à chacun des deux le nom et l'adresse de la personne — qui reçoit l'abonnement payé, — qui paye l'abonnement reçu.

Pour pouvoir envoyer à nos futurs abonnés des collections complètes, nous avons renoncé rigoureusement à la vente au cahier.

Administration et rédaction le lundi et le jeudi, de 2 heures à 5 heures. Adresser toute la correspondance à M. Charles Péguy, 19, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris. — Je prie la personne qui s'est en vain présentée deux fois lundi dernier 7 courant de vouloir bien me pardonner. Je fus retenu à l'imprimerie plus longtemps que je ne m'y attendais, parce que le cahier devenait plus épais que je ne l'avais pensé. De Suresnes je fis téléphoner à quelques amis que j'ai, les priant de vouloir bien monter garder la maison et recevoir en ma place. Ils aimèrent mieux aller préparer en quelque Sorbonne les examens utiles. J'avais pensé que je reviendrais pour deux heures. Mais les voies de communication de Suresnes à Paris sont embarrassées plus que partout ailleurs, à cause de l'Exposition. Je ne pus arriver au siège de ces cahiers qu'à trois heures et quart. Je trouvai, comme un simple abonné, la maison vide. Le concierge seul put me donner quelques renseignements sur ce que devenaient les cahiers. Je ne revis de la soirée aucun de mes amis. Je n'ai pas reçu depuis de leurs nouvelles. Je les verrai jeudi. Je pense qu'ils se portent bien. Il est vivement regrettable que l'on ne puisse pas tout faire soi-même. On ne le peut. Depuis que je fais de l'action parmi les républicains socialistes, j'ai toujours vu toute efficacité fuir en de telles négligences et inexactitudes. Aussi longtemps que nous manifesterons des indignations ou que nous allongerons

des récriminations sans pouvoir garder une maison pendant deux heures un quart, il y aura de beaux jours pour la canaille nationaliste.

On n'attend pas de moi que je dise que tout va bien, quand j'ai peur que la négligence dessus dite ne soit un indice fâcheux de la prochaine indifférence où finiraient ces cahiers. Je ne veux pas ressembler à cette affiche démocratique, dont on peut voir encore les loques sur les murs, et qui samedi dernier parlait encore aux électeurs parisiens de nationalisme aux abois.

Nous publions vraiment notre état de situation : nous avons tiré le huitième cahier à 800 exemplaires ; outre 191 exemplaires d'abonnements annuels gratuits et 29 exemplaires d'abonnements annuels gratuits payés d'ailleurs.

nous l'avons envoyé à 165 abonnés ferme,

— à 201 abonnés éventuels ;

et nous avons fait 51 services, dont 6 aux imprimeurs.

Demander à la Société nouvelle de librairie et d'édition, 17, rue Cujas, Paris, le premier roman de Jérôme et Jean Tharaud : le Collineur débile, un beau volume in-18 jésus de 116 pages, pour un franc.

A présent que nous avons fini de publier la lumière, nous en préparons un tirage à part très restreint, en un beau volume in-18 jésus à peu près de même épaisseur, pour un franc. Nous prions ceux de nos correspondants qui voudraient nous l'acheter de vouloir bien nous en avertir. Ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi en province et à l'étranger.

A ceux de nos abonnés fermes et gratuits qui nous en auront fait la commande et qui nous auront envoyé un franc pour les frais d'envoi, nous enverrons sans aucun retard la Jeanne d'Arc de Marcel et Pierre Baudouin.

Nous avons donné le bon à tirer de ce neuvième cahier, pour l'intérieur, le mardi 8 mai ; les imprimeurs ont eux-mêmes donné le bon à tirer de la couverture, le jeudi 10 mai.

Le dixième cahier sera sans doute en retard de plusieurs jours.





3 2044 048 086 862

This book
the Library
stamped be
A fine
by retail
time.
Plea

